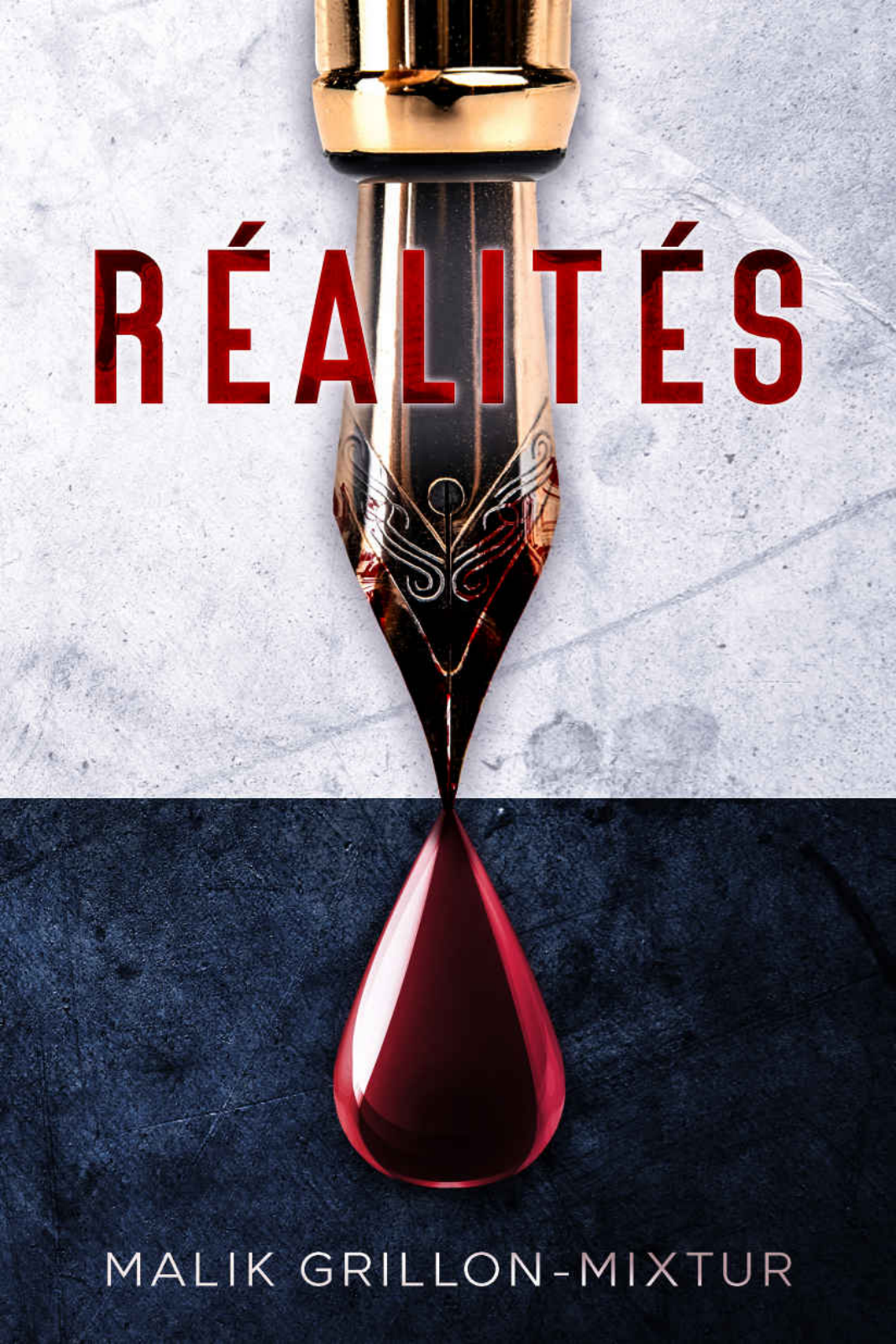
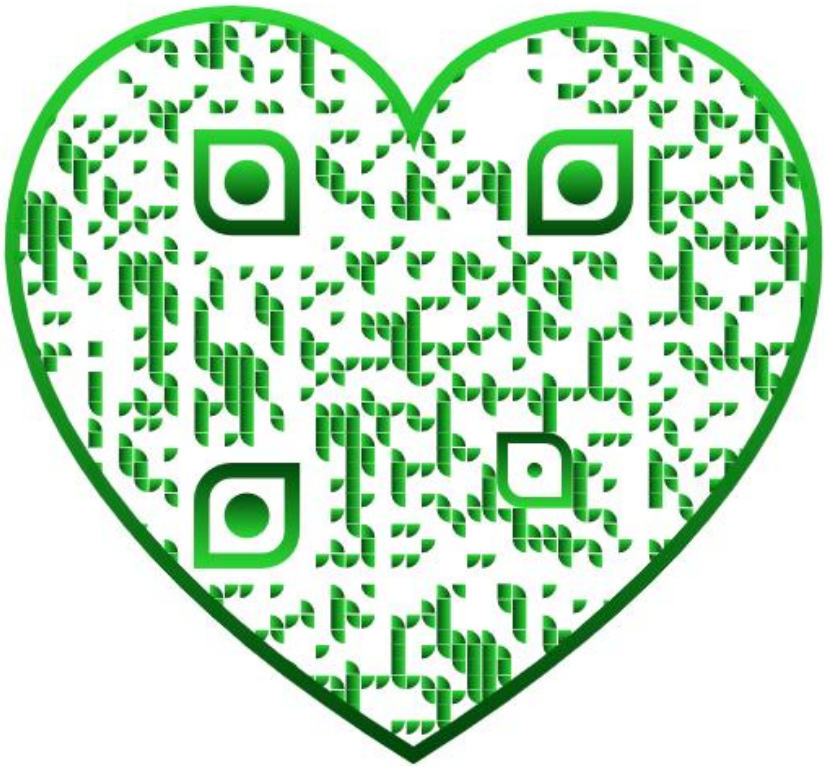
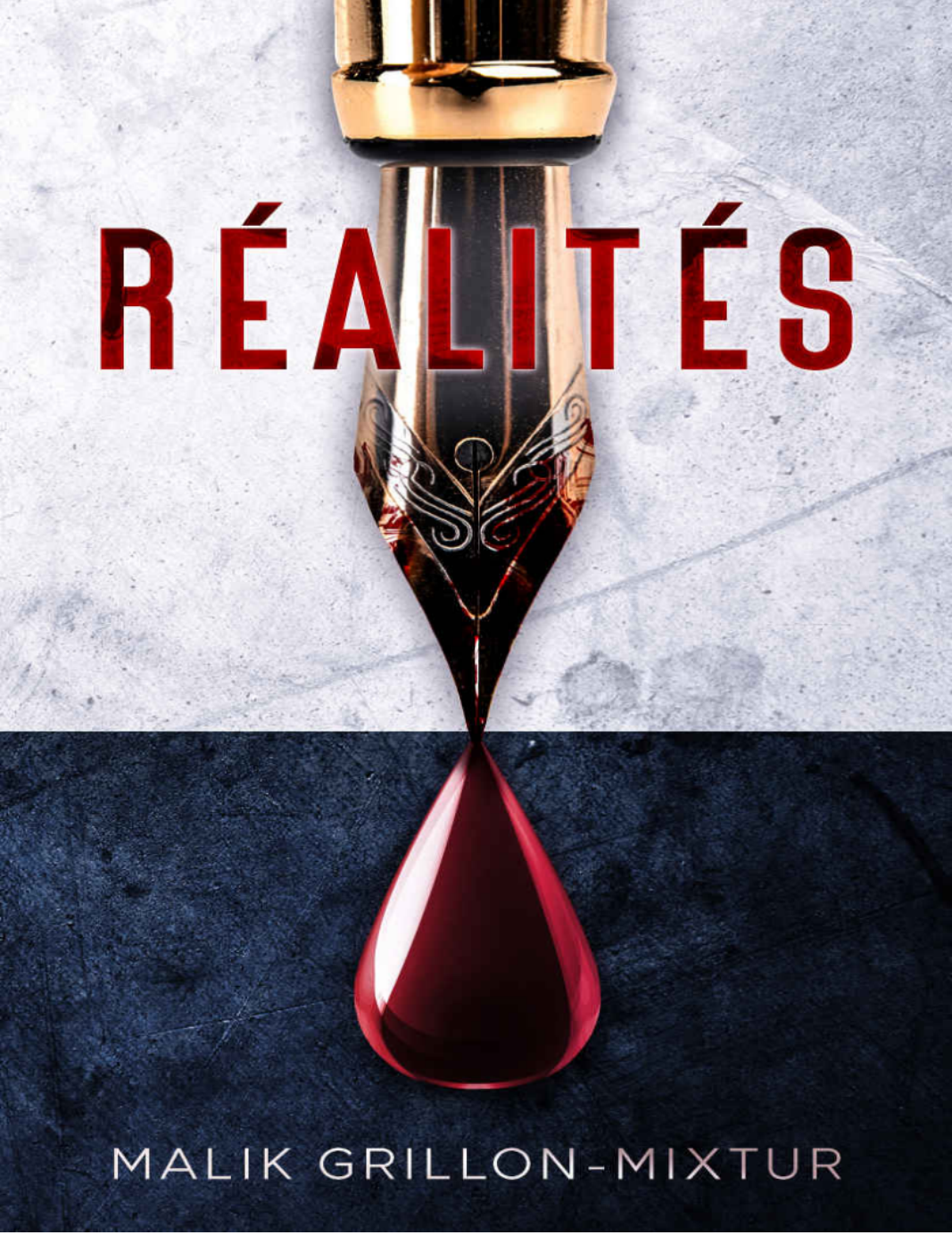
RÉALITÉS



MALIK GRILLON-MIXTUR



RÉALITÉS



MALIK GRILLON-MIXTUR

RÉALITÉS

MALIK GRILLON-MIXTUR

RÉALITÉS

© Malik Grillon-Mixtur, 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits, et responsable du contenu de ce livre.

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages et les situations décrits dans ce livre sont purement imaginaires : toute ressemblance avec des personnages ou des évènements existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Ce roman comporte des scènes susceptibles de heurter la sensibilité du jeune public.

(…) il assène un formidable coup de levier au pauvre cheval. La jument sous le choc vacille, s'affaisse, elle cherche encore à tirer, mais à un autre coup de levier sur son dos, elle s'effondre sur le sol, comme si on lui avait tranché net les quatre membres.

Crime et Châtiment

Livre Un

L’inconnu de la Seine

Cadillac, le 2 mars

Il la frappait, encore et encore. Une pluie de coups de pied, de coups de poing, de coups de ceinture, dont les claquements résonnaient sur la peau de sa victime. Encore et encore. Le porc frappait encore et encore, et s'arrêtait quand il était las ou plutôt, quand son souffre-douleur n'avait plus la force, l'envie, ou peut-être les deux, de gémir. Puis son tortionnaire lui crachait dessus, lui infligeait de nouvelles blessures et, quand elle ne bougeait plus, quand elle n'avait plus la force de bouger, il criait : « Espèce de salope ! » Puis il traînait sa proie dans son appartement, jusqu'à la prochaine fois ; il y en avait toujours une. Malheureusement, il y en avait toujours une.

À travers le judas de ma porte, les mêmes scènes répétitives s'imprimaient sur ma rétine. Encore et encore. Un couloir exigu, toujours le même. Un agresseur, toujours le même. Une agressée, toujours la même. Un couloir exigu, oppressant, qui me donnait la sensation d'être emprisonné dans un ascenseur avec cette pauvre âme ; de me faire insulter, de me faire cracher dessus, de me faire piétiner, de me faire tabasser, sans cesse ; sans répit. Un agresseur sobre, froid, qui aimait juste la violence pour ce qu'elle était pour lui : un triste exutoire. Une agressée dont la gueule cassée faisait peine à voir et dont le museau semblait se déformer chaque jour un peu plus. Une chienne qui ne connaissait que trop bien le goût du sang, le goût de son sang et que j'observais chaque jour, en priant pour que mon voisin la laisse tranquille. Cet être sans humanité la frappait, juste pour le plaisir. Cet être, indigne de son humanité, lui fracturait les côtes à coups de pied, juste pour le plaisir.

À travers le judas de ma porte, hissée sur la pointe des pieds pour les observer, j'espérais de tout mon cœur qu'il épargne cette pauvre chienne. Si la malheureuse osait jouer avec lui, son propriétaire entrait dans une fureur terrible et la rouait de coups, donc je priais tous les soirs pour que Pauline (c'est le nom que je lui avais donné) se tienne tranquille en passant devant le judas, de sorte qu'il ne la rosse pas. S'il ne la frappait pas à ce moment, s'il ne la frappait pas dans ce couloir exigu, s'il ne la frappait pas dans mon monde, dans ma réalité, cela signifiait qu'il ne la frapperait plus. En tout cas, c'est ce que j'imaginais pour trouver le sommeil.

Un jour, il rentra avec des amis qui étaient aussi cruels que lui, mais qui paraissaient saouls pour ne rien arranger. Pauline osa grimper sur l'un d'eux ; pour cela, son maître menaça de la corriger. Pire, il proposa aux deux autres monstres de l'aider à accomplir sa besogne. Sans que je comprenne pourquoi, ils se mirent à la tabasser en faisant preuve d'une violence inouïe. Sérieusement, méchamment, cruellement. Et ces détraqués s'offraient même le luxe de rire. Ils riaient à gorge déployée. Ils riaient si fort, si bruyamment que leurs rires immondes couvraient les gémissements

de mon amie. La violence humaine dépassait mon entendement : c'en était trop.

J'ouvris la porte de mon appartement à la volée et je me ruai vers la chienne sous le regard exsangue de ses tortionnaires ; je l'embrassai sur le museau en caressant ses oreilles chaleureusement, pour la première fois sans doute, pour la dernière fois sans doute. En pleurs, je ne cessais de lui répéter une phrase à laquelle je ne croyais pas : « Ne t'inquiète pas, ne t'inquiète pas, avec le temps, tout va mieux. » En pleurs, je constatai ce que le judas de ma porte m'avait caché jusque-là. Les mégots de cigarettes avaient brûlé la face de l'animal. Sa gueule et sa mâchoire étaient si fracturées qu'elles ne parvenaient plus à conserver sa langue à l'intérieur. L'un de ses yeux était crevé ; dans l'autre, la lumière semblait en passe de s'éteindre. Je ressentis une pitié qui ne tarda pas à se métamorphoser en haine ; je me retournai vers les trois monstres qui avaient l'air choqués. Eux, c'étaient les démonstrations d'amour qui les écœuraient :

— Je vous garantis que… Je vous garantis que Dieu vous punira.

— Dieu ? s'interrogea mon voisin. Il est où ton Dieu ? Dis-lui de venir me punir, dis-lui de venir sauver cette salope… Il est où ton Dieu ? répéta-t-il, en faisant mine de le chercher.

Je ne sus que répondre. Il poursuivit :

— Ton Dieu est mort et bientôt, cette chienne le rejoindra, asséna-t-il avec un sourire. Il balança Pauline à l'intérieur de son logis, invita de façon théâtrale ses deux acolytes à entrer, puis claqua la porte.

Seule dans le couloir, je me persuadai qu'elle ne souffrirait plus, car désormais, je n'en saurai plus rien.

Seule, Paula Auvienne écrivait ces quelques lignes dans sa tête pour oublier la terrible réalité dans laquelle elle était enfermée. Pour longtemps.

Une chambre sommaire, sans âme, dont le lit et le mobilier étaient vissés au sol. Pourquoi ? Afin de l'empêcher de les démonter pour se nuire à elle-même. Sur la table de chevet en plastique inoffensif reposaient les sangles de contention que les gardiens utilisaient régulièrement pour l'immobiliser sur le lit. Pourquoi ? Pour l'empêcher de nuire aux autres cette fois, car Paula, sous ses airs de femme douce et calme, pouvait se montrer extrêmement dangereuse. Une patiente qui avait développé une certaine résistance aux neuroleptiques et qui avait exceptionnellement poussé son psychiatre à préconiser l'usage d'une légère camisole de force en cas de nécessité absolue.

Avachie sur son lit, elle revêtait la veste de contention aujourd'hui. Son regard hagard, assommé par l'ennui, fixait le système de vidéosurveillance ; c'était une précaution supplémentaire visant à entraver ses tentatives d'automutilation. Mais de tout ceci, l'élément qui la rassurait le plus était le silence qui régnait autour d'elle. Il lui

apportait le calme et la sérénité qu'elle n'arrivait pas à conserver en présence des autres patients. Pour eux, elle ne ressentait que mépris. Le silence. Il lui apportait calme et sérénité pour écrire son nouveau roman à l'aide de la formidable machine à écrire qu'était son esprit.

Elle le présenterait à Cécile, son ergothérapeute, qui souhaitait, pour reprendre ses mots, la *soigner par l'activité*. Une fois par semaine, elle lui permettait de rédiger un chapitre, en tapant sur le clavier d'un ordinateur portable. Puis, Paula lui lisait ce tourbillon de mots et de pensées. Puis elles en discutaient. Puis Cécile fixait de nouveaux objectifs pour la semaine suivante. Puis, Paula retournait dans sa cellule. Puis, Patrick, l'infirmier qu'elle avait déjà mordu à l'oreille une fois, il y a longtemps maintenant, lui amenait ses médicaments – son médecin essayait de nouveaux antipsychotiques sous forme de solution buvable –. Puis il lui apportait à manger en ayant coupé la viande au préalable, car elle n'avait pas droit au couteau. Puis elle mangeait. Puis il venait récupérer le plateau avant de fermer la cellule à clé. Puis elle dormait. Puis elle se réveillait, faisait sa toilette et mangeait, après avoir pris ses médicaments, ceux du matin ; ces derniers poursuivaient deux objectifs principaux : apaiser ses angoisses et canaliser son agressivité ; en tout cas, c'est ce que Patrick disait. Puis elle élaborait une nouvelle intrigue dans son imagination. Puis, elle lisait les articles des journaux éventrés que Patrick lui apportait, avec la bénédiction de Cécile et de son psychiatre, à condition qu'ils ne contiennent aucun texte pouvant stimuler son agressivité. Puis elle poursuivait l'histoire dans sa tête, figée, regard dans le vague, regard dans le vide, car en plus d'être enfermée entre ces quatre murs, Paula était avant tout emprisonnée dans sa tête, dans son délire, dans sa réalité.

Quand elle en sortait parfois, elle allait faire une promenade avec Patrick, dans la cour de l'unité pour malades difficiles (UMD) de Cadillac. Un endroit pour les gens comme elle, un endroit pour des gens comme Pierre-Emerick, qu'elle apercevait au loin, jouant au baby-foot avec un soignant. Lorsque la balle tombait, l'infirmier prenait soin de ne jamais la lui envoyer, mais de la lui donner en mains propres, sinon Pierre-Emerick, un colosse de deux mètres, se sentait agressé et devenait subitement violent. On évitait également de lui crier dessus ; la dernière personne à l'avoir fait était une infirmière ; il l'avait tuée. Pourquoi ? *Parce qu'elle m'a rappelé une maîtresse qui m'avait crié dessus quand j'étais petit,* avait-il expliqué sans sourciller. Pierre-Emerick évoquait un éléphant qui pouvait être effrayé par une souris, et à ce moment-là, mieux valait ne pas se trouver dans les parages. Raison pour laquelle Paula évitait soigneusement son regard.

Les balades de cette dernière s'effectuaient dans le calme, un calme

préservé par les médicaments, gardiens invisibles de ce temple silencieux. De temps à autre, elle pouvait entendre les cris ou les grognements d'un patient, tantôt panthère, tantôt dauphin ; cela faisait partie des bizarreries comportementales de certains patients, persuadés qu'ils étaient dans le vrai et que tout le monde se trompait. « Moi j'ai tout calculé, on peut pas m'enculer, car j'ai un bon cerveau ! » ; « Comment ça va dans ma tête ? C'est une bien drôle de question ! » ; « J'ai gagné à l'Euromillion, mais la Française des jeux a oublié de me reverser mes gains. »

Paula entendait ce genre d'élucubrations à longueur de journée, quand elle n'était pas en chambre d'isolement. C'était rare, car avec elle, rien n'avait marché. Ni les activités, ni les médicaments, ni le sacro-saint dialogue. Mais tout d'abord, comment était-elle arrivée ici ?

La célèbre écrivaine avait été transférée du quartier VIP de la prison de la Santé à l'UMD parce qu'elle adoptait des comportements étranges et irrationnels. Au début de son incarcération, elle s'était fait une spécialité de mordre les matelas, puis les oreillers. Ensuite, la chair de sa codétenue avait été victime de sa mâchoire petite, mais très puissante. Enfin, les gardiennes de prison avaient, elles aussi, tâté de ses dents, comme si Paula incarnait un animal qui faisait les siennes.

À son arrivée à l'UMD, dans le pavillon des nouveaux entrants, elle avait été placée à l'isolement pendant plusieurs jours, durant lesquels les soignants l'avaient observée avant de l'autoriser à se mêler aux autres patientes (les femmes étaient séparées des hommes) ; ce séjour dans une chambre filmée, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, devait également permettre au psychiatre de déterminer le meilleur traitement médicamenteux. La jeune femme n'avait pas manifesté la moindre agressivité, tant et si bien que les infirmiers n'avaient jamais eu recours aux sangles de contention. Ainsi, le médecin lui prescrivit un traitement léger pour commencer et autorisa son intégration dans le pavillon intermédiaire, celui des patientes stabilisées.

C'était l'occasion pour Paula de rencontrer les autres patientes, mais aussi de se voir instaurer le rituel de la journée. Le réveil, les repas, les médicaments et les couchers s'effectuaient toujours aux mêmes horaires. Un emploi du temps millimétré, une routine qui visait à l'ancrer dans la réalité. Et si Paula s'était volontiers pliée à ces nouvelles exigences, elle refusait systématiquement de fréquenter les autres résidentes. Arguant qu'elle leur était bien trop supérieure, son regard hautain et sa mine condescendante suffisaient à énerver n'importe laquelle des autres captives, qui n'en demandaient pas tant. En vérité, la plupart des sept autres patientes, dont Patrick et ses

collègues avaient la charge, supportaient très mal la frustration. Un refus de répondre, une remarque déplacée de la part de l'écrivaine pouvait rapidement causer une réaction d'une violence inouïe.

Malgré tout, Paula n'avait pas été isolée des autres, ce qui ne l'aurait guère dérangée. Prétextant qu'il fallait laisser du temps à l'écrivaine, le corps médical avait cru prendre la meilleure décision. Grave erreur. Un jour, une patiente d'origine ivoirienne, nommée Zénith, ne cessait de répéter : « Je suis Napoléon ». Cette affabulation avait passablement énervé Paula, car elle vouait un culte à l'Empereur. Ainsi, Paula lui rétorqua sèchement une phrase prononcée jadis par Napoléon Ier en personne : « Le mensonge n'est bon à rien, puisqu'il ne trompe qu'une fois. » Elle avait ajouté : « Bon à rien, un peu comme toi. » Loin de se démonter, Zénith lui avait répondu : « Un mensonge ? Ça, c'est toi qui le dis. Moi, je sais que je suis Napoléon. N'est-ce pas Françoise ? » demanda-t-elle en s'adressant à une patiente bipolaire, qui affirma : « Bien sûr que tu es Napoléon. » Zénith posa de nouveau la question à trois autres résidentes qui confirmèrent ses dires.

Triomphante, elle ajouta avec une pointe de malice :

— Si je dis quelque chose et que tout le monde le croit vrai et que la rumeur se répand dans l'UMD, et que tous les patients pensent que c'est vrai, n'est-ce pas la définition même de la vérité ?

— Et le personnel soignant ? Pour eux, t'es Napoléon peut-être ?

— Donc, dans leur réalité, je ne suis pas Napoléon, mais dans la mienne, dans la nôtre, je suis l'Empereur et c'est ce qui compte, non ?

— Sauf que ce que tu dis n'est pas juste.

— Pas juste ou pas vrai ? N'es-tu pas la mieux placée pour savoir qu'il y a plusieurs vérités, l'écrivaine ?

Paula toisa cette idiote qui la mettait en face de ses propres contradictions. Le thermomètre de son mécontentement grimpa soudainement et la frustration s'empara de son être. C'en était trop. Elle lui sauta littéralement à la gorge sous le regard amorphe de Françoise. Alerté, Patrick secoua son téléphone pour lancer l'alerte au sein de l'établissement. Une armée de soignants et d'agents de sécurité tentait de desserrer la mâchoire de Paula dont les dents étaient profondément plantées dans la carotide de Zénith. Cette dernière était prise d'effrayantes convulsions. Quand ils y parvinrent, Patrick et ses collègues, les vêtements maculés de sang, effectuèrent des gestes répétés maintes et maintes fois, afin d'amener la folle furieuse en chambre d'isolement, de la mettre dans le lit, de l'y maintenir fermement avant de l'attacher avec des sangles de contention. La chambre d'isolement, la patiente à la gueule ensanglantée ne la quitterait plus avant un bon moment. Quant à Zénith, après plusieurs jours de soins intensifs, elle rejoignit Napoléon au royaume des morts.

Dorénavant, Paula ne verrait plus les autres patients et Patrick, assisté d'un agent de sécurité, assurerait la quasi-totalité de ses soins. L'infirmier s'était désigné, car tous ses collègues ne se sentaient plus capables de rester seuls avec Paula. Elle leur faisait trop peur. Après quelques mois, le soignant fit une proposition au psychiatre pour permettre à Paula de se promener à proximité de ses semblables. L'écrivaine porterait désormais un casque de gardien de hockey, faisant office de muselière de circonstance. Le médecin accepta, à condition qu'elle ne ressemble pas à Hannibal Lecter avec ce nouvel accessoire. Patrick lui avait donc acheté un casque de hockey rose bonbon muni d'une grille, qu'elle trouvait affreux, mais qui permit d'alléger le protocole de sécurité.

En revanche, il était hors de question de la mêler aux autres bénéficiaires jusqu'à nouvel ordre. Ainsi la patiente, casque rose vissé sur la tête, se promenait sans effrayer le personnel soignant ou les autres résidents. Elle ne pouvait nuire à autrui ; en revanche, dans l'intimité de sa chambre, rien ne l'empêchait de se nuire à elle-même ; elle se mutilait en se mordant jusqu'à en saigner, elle s'arrachait sauvagement les ongles, elle se rongeait férocement la langue, elle introduisait son poing violemment dans son vagin ; ce qui lui valait régulièrement des points de suture. Il fallait faire quelque chose.

Le psychiatre décida d'essayer un autre traitement médicamenteux afin de trouver la solution sur-mesure pour Paula et consacra davantage d'heures à discuter avec sa patiente ; le médecin souhaitait rétablir le dialogue, coûte que coûte. Il autorisa également des ateliers d'écriture avec une ergothérapeute, à condition qu'elle porte son casque et que Patrick soit constamment présent avec un agent de sécurité.

Paula réagit très bien, car elle pouvait de nouveau pratiquer sa passion : créer des histoires, des personnages, des intrigues avec de nombreux rebondissements, développer des réflexions philosophiques plus ou moins profondes, mais toujours à l'insu du lecteur. Au fil des mois, elle avait écrit plusieurs nouvelles et était en passe de finir un roman, quand une demande arriva sur le bureau de son psychiatre.

Une jeune instagrameuse, qui n'avait visiblement pas froid aux yeux, sollicitait une entrevue avec Paula Auvienne au sein de l'UMD, afin qu'elle puisse donner sa version des faits. Le psychiatre, qui devait approuver cette demande pour que sa patiente, jugée irresponsable, puisse effectuer l'interview, hésitait. En effet, Paula Auvienne avait déjà accordé de nombreuses entrevues en prison pour expliquer ce qui, de son point de vue, s'était passé. D'un autre côté, l'instagrameuse, la bookstagrameuse, pour être plus précis, qui souhaitait mener cet entretien avait plus de cent mille abonnés, ce qui

lui permettrait de faire parler de son établissement auprès d'une population jeune et connectée. En effet, son institut souffrait d'un grand manque de moyens, mais peinait également à convaincre de jeunes soignants à rejoindre leurs effectifs. Et quand il y parvenait, ces derniers ne restaient jamais bien longtemps. Il soumit l'idée au médecin responsable de l'UMD, au cadre supérieur de santé et au directeur du centre hospitalier de Cadillac, qui furent tous d'accord avec lui. Ils lui demandèrent de définir le protocole de sécurité et de convenir d'une date avec la fameuse bookstagrameuse. Le psychiatre s'exécuta et un mois plus tard, le rendez-vous était pris.

***

Elle avait rendez-vous à l'unité pour malades difficiles à quatorze heures tapantes. Elle devait se montrer ponctuelle, car il était hors de question de déranger la routine de la patiente. L'entretien, lui, durerait quarante-cinq minutes, pas une de plus ; il se déroulerait en présence de l'infirmier Patrick Joseph et de son collègue, agent de sécurité. Lina Rochas marchait d'un pas pressé. Elle observait au loin les immenses murs d'enceinte en béton armé. Selon elle, ils mesuraient quatre bons mètres de haut et ils étaient doublés de grillages. Lorsque Patrick Joseph vint la récupérer à l'entrée, elle remarqua tout de suite le nombre impressionnant de caméras dont les images étaient retransmises dans un poste de sécurité ouvert sans discontinuer. Draconiennes ; ce fut le premier mot auquel elle songea quand elle découvrit les mesures de sécurité en vigueur au sein de l'UMD. Le silence ; ce fut le second mot qui s'imposa à elle pour décrire l'ambiance du lieu ; à cause des films, des séries et des livres de fiction, elle était persuadée qu'un établissement psychiatrique était un endroit bizarre, rempli de fous qui ne cessaient de crier leur mal-être, avec leurs mots à eux, dans leur monde à eux. Pas du tout. Elle avait plutôt l'impression de déranger un havre de paix. Patrick lui expliqua qu'il était important de maintenir un lieu calme pour ne pas exciter les patients, mais aussi pour ne pas gêner leur repos. Selon lui, il avait souvent affaire à des personnes simplement fatiguées par leur existence et qui avaient besoin de faire une pause, pour souffler et mieux revenir ; à des individus torturés qui, avant de revêtir le costume de bourreau, avaient porté celui de victime : d'abus sexuels, de harcèlements de toutes sortes et qui avaient vécu les dures épreuves que la vie sème parfois sur votre chemin.

Patrick lui raconta l'histoire d'un patient, Alfred, qui s'était vu retirer la garde de son enfant adoptif après avoir subi un AVC. Depuis,

il déversait sa frustration sur les autres avec des coups de poing et ne cessait d'effectuer des allers-retours entre son hôpital psychiatrique et l'UMD, après chaque nouvelle décompensation. Lors de celles-ci, il perdait totalement prise sur la réalité et se montrait extrêmement violent. Pas aujourd'hui : l'homme de petite taille, rouquin, voûté, effectuait des travaux manuels dans un jardin attenant à la cour. À la grande surprise de la jeune fille, il tenait une pioche à la main ; cependant, cela ne semblait pas troubler son ergothérapeute, qui tentait de comprendre ce qu'il essayait de lui dire, car les médicaments avaient des effets indésirables sur sa posture, mais également sur sa diction. Lina chercha à savoir depuis quand Alfred était interné. L'infirmier lui répondit depuis bien trop longtemps, mais que son psychiatre jugeait, à raison, qu'il n'était pas encore prêt à sortir. Lina lui demanda alors si le médecin était le seul décisionnaire ; il lui expliqua que chaque patient avait droit à une audience semestrielle en présence de son avocat, ainsi que du juge des libertés et de la détention, pour vérifier qu'il n'était pas détenu arbitrairement. C'était, sans faire de mauvais jeux de mots, un garde-fou, ni plus ni moins ; une précaution qui ne changeait pas grand-chose dans les faits. En effet, Patrick n'avait jamais vu un magistrat aller à l'encontre de l'avis du corps médical.

Lina lui demanda comment ces audiences se déroulaient avec Paula. Très bien, lui répondit l'infirmier, mis à part que l'écrivaine, comme beaucoup de patients, refusait d'admettre sa schizophrénie. Ainsi, elle prouvait qu'elle n'avait pas conscience de sa maladie et franchir cette étape se révélait fondamental pour espérer guérir, ou se soigner, du moins. Durant ces entretiens, Paula ne cessait de parler de sa sortie, en affirmant que ses droits étaient bafoués ; cela freinait considérablement ses soins. Enfin, si elle concédait volontiers avoir assassiné Zénith, elle continuait, malgré des preuves accablantes, de nier le meurtre de Pauline Saint-Christophe. Cela donnait l'impression au psychiatre que Paula était toujours enfermée dans sa réalité et qu'il faudrait sans doute beaucoup de temps encore pour espérer la stabiliser.

Patrick en profita pour rappeler à Lina Rochas que, malgré sa présence et les mesures de sécurité qui avaient été prises, elle devrait sans cesse rester sur ses gardes, sans jamais céder aux exigences de Paula. Il lui expliqua que les médicaments n'avaient que très peu d'effet sur elle et que les capacités de manipulation de Paula Auvienne demeuraient intactes. Lors de son arrivée, deux infirmières, chez qui l'écrivaine avait noté un profond désaccord sur l'utilisation de l'isolement, en avaient fait l'amère expérience. Doucement mais sûrement, Paula s'était amusée à les monter l'une contre l'autre jusqu'au jour où elle interchangea leur clé électronique personnalisée.

Frustrées, les deux collègues se rejetèrent la faute avant de se jeter littéralement l'une sur l'autre, comme si Paula était parvenue à leur transférer son agressivité. Derrière sa froideur et son calme apparent, la patiente était un fauve qui observait ses proies à travers les hautes herbes, guettant leur moindre faille, guettant leur moindre erreur. Patrick rappela également à l'instagrameuse que pour l'écrivaine, elle n'était qu'un gibier destiné à nourrir son intellect, rien de plus ; une gazelle dont elle n'hésiterait pas à broyer la cervelle au moindre signe de faiblesse.

Charmant, pensa Lina en pénétrant dans la pièce dans laquelle l'attendait Paula. Elle arborait un casque de hockey rose dont la grille échouait à étouffer le regard fixe et dur qui en émanait. L'écrivaine portait également une camisole de force qui n'autorisait que peu de mouvements. Prise de soudains tremblements, Lina Rochas s'assit maladroitement de l'autre côté de la table, tandis que Patrick et son collègue, un agent de sécurité silencieux, mais extrêmement concentré, prirent place sur deux chaises situées à une dizaine de mètres d'elles. C'était la bookstagrameuse qui avait demandé cela pour leur permettre, pensait-elle, de discuter plus librement :

— Bonjour, madame Auvienne, je me nomme Lina Rochas. Comment allez-vous ?

Paula ne répondit pas.

Inquiète, Lina se retourna vers Patrick qui fit un geste l'encourageant à continuer.

— Ma… Madame Auvienne, je tiens un blog littéraire sur Instagram et j'ai plus de cent mille abonnés. J'aimerais vous donner… vous… offrir la possibilité de me donner votre version quant à l'assassinat de Pauline Saint-Christophe…

— Je ne l'ai pas assassinée ! rugit Paula.

— Très… Très bien… c'est peut-être l'occasion de donner votre version des faits.

— Je l'ai déjà fait, je l'ai déjà dit. Quelqu'un m'a piégé !

— Qui ?

— Je ne sais pas encore, mais quelqu'un, dehors, a tout fait pour me dérober tout ce que je possédais ; quelqu'un qui souhaitait me détruire !

Patrick regarda son collègue. Ce n'était pas la première fois qu'ils entendaient cette histoire. Paula, qui semblait perdre peu à peu prise avec la réalité, reprit :

— Ne comprenez-vous pas ce qu'il a fait ? Il a fabriqué une réalité et il m'a enfermé à l'intérieur !

— De qui parlez-vous ?

— Je viens de vous dire que je ne le savais pas !

— Très bien… Ce que je vous propose, c'est de tout remettre à plat,

mais différemment cette fois. Tout d'abord, j'aimerais que nous évoquions votre vie avant l'incident. Parlez-moi juste de vous…

— Vous vous êtes pris pour une psychologue ? J'ai déjà un psychiatre, vous savez…

— Mais êtes-vous parvenue à le convaincre ? A-t-il cru votre histoire ? demanda Lina Rochas. Moi, je vous offre la possibilité de fournir votre version des faits et je la publierai telle quelle. Les lecteurs pourront juger eux-mêmes du bien-fondé de vos arguments. Ensuite, je donnerai mon avis sincère.

Paula Auvienne ne broncha pas. Puis, un grand sourire habilla soudainement son visage :

— Cette discussion devient intéressante, dites-moi. Comment comptez-vous *donner votre avis sincère* ?

— En analysant les faits, simplement.

— Les faits… C'est vague, cela… Par exemple, savez-vous que j'ai tué Napoléon ?

— Cela me paraît compliqué…

— Tout est compliqué, jusqu'à ce que ma magnifique plume le rende simple. Autre exemple : nous sommes peut-être dans un rêve duquel nous ne tarderons pas à nous réveiller.

— Quand je vois l'état de notre monde, je dirais plutôt un cauchemar…

— Parfaitement d'accord, affirma Paula avec entrain. Dites-moi ce qui vous dérange et, ce soir, je ferai les modifications que vous désirez.

— Les modifications ?

— Vous êtes actuellement dans mon livre, dans mon histoire, et je peux disposer de vous à ma guise.

— Madame Auvienne, je pense que nous devrions…

— Taisez-vous ! Inclinez-vous devant moi ! Si je le souhaite, je peux coudre votre vilaine bouche.

Lina voulut répondre, mais n'y parvint pas. Elle s'observa sur l'écran de son smartphone et constata que sa bouche était cousue avec du fil de suture tressée. Elle gémit :

— Vous voyez ! aboya Paula. On ne fait plus la maligne, maintenant ! Si vous me suppliez, je l'enlève de suite.

Les gémissements de Lina semblaient signifier : « Je vous en supplie, arrêtez ! » Paula consentit donc à lui retirer le bâillon. Libérée de cette emprise, elle attendit quelques instants avant d'ajouter calmement :

— Madame Auvienne, pouvons-nous commencer ?

— Oui, nous nous comprenons désormais. J'espère ne plus goûter votre insolence. Vous voulez entendre mon histoire ; soit, mais êtes-vous sûre d'être prête ?

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est fabuleusement choquante.

— Tant que vous dites la vérité.

— Vous savez jeune femme, les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont.

Paris, le 21 juillet 2022

Baignant dans son sang. Un joggeur avait retrouvé le corps au petit matin, baignant dans son sang. Sur les quais de Seine, dans un escalier situé en dessous du pont d'Iéna, qui cachait l'enveloppe charnelle au regard indiscret de la majestueuse tour Eiffel. L'hémoglobine avait dévalé les marches pour se diluer dans les eaux de la Seine. Paniqué, le coureur avait contacté le SAMU. À sa demande, un médecin urgentiste du SMUR avait rapidement rejoint les lieux pour constater la mort. Il avait ensuite signé le certificat de décès, en cochant la case *obstacle médico-légal*. Le corps était désormais à la disposition de la justice.

Puis, deux brigadiers de la DSPAP n'avaient pas tardé à arriver ; ils s'étaient immédiatement mis en relation avec leurs collègues du groupe criminel du 3e district de police judiciaire, celui chargé de la rive gauche de Paris. Ils savaient ce que cela voulait dire : ils devraient faire face au *baron du XIVe*, également surnommé *le balafré*.

L'importante entaille qui barrait le visage du capitaine de police suffisait à justifier ce qualificatif peu ragoûtant. Elle contribuait également à construire la légende de l'OPJ au crâne rasé et à la barbe de Viking. Ce dernier se rendit sur les lieux et salua les deux brigadiers tétanisés. Dans le monde de la police, les cadavres de crimes violents, contrairement à ce que pourraient laisser penser les romans policiers, étaient rares. Dans les faits, à part les groupes spécialisés des brigades criminelles, un flic lambda pouvait très bien ne jamais croiser le chemin de l'un d'entre eux. En revanche, quand cela arrivait, ces hommes et ces femmes, formés, mais peu préparés à cela, découvraient une face sombre de l'humanité, peut-être un peu trop pour eux. Le contenu de l'estomac qui avait maculé les chaussures de l'un et les larmes qui avaient baigné les yeux de l'autre poussèrent le capitaine à prononcer une phrase de Malraux qu'il aimait bien :

— *L'homme est né lorsque pour la première fois, devant un cadavre, il a chuchoté : pourquoi ?*

— Et vous avez la réponse ?

— Non, mais chaque fois que j'observe mon visage ravagé dans le miroir, j'ai une piqûre de rappel. Les présentations sont terminées ; vous me sécurisez la scène de crime tout de suite !

— C'est… c'est ce qu'on a fait, capitaine.

— Ben, faites le mieux. Pour commencer, bloquez l'accès à toute cette frange du quai de Seine et surtout, vous empêchez ces putains de vautours de filmer.

— Ça va être compliqué, monsieur. C'est difficile d'interdire l'usage

des téléphones portables.

— Oui, mais vous pouvez les tenir à distance. S'il le faut, appelez des renforts pour quadriller la zone. Vous bouclez le pont d'Iéna et vous videz le quai Jacques Chirac, vous fermez même la putain de tour Eiffel si c'est nécessaire, mais je veux que ces prépubères arrêtent de filmer, c'est compris ?

Le mal était pourtant déjà fait. Des centaines de badauds immortalisaient le corps inanimé de cet inconnu ensanglanté. Frustré, le balafré observait la scène avec consternation. Tous ces gens qui ne servaient à rien, tous ces inutiles, tous ces parasites qui rôdaient autour d'une scène de crime comme des moustiques bourdonnant à ses oreilles ; bruyants, insatiables, insupportables. Dans son élan de rage, il aurait aimé avoir une tapette pour tous les écraser, ou mieux, une raquette électrique, pour les asseoir sur une immense chaise électrifiée et les faire rôtir, à point. Oui, le balafré était si énervé par tous ces gens qui bafouaient le lieu du crime, si remonté par tous ces imbéciles qui bafouaient son travail, juste pour augmenter leur nombre d'abonnés ou pour impressionner leurs proches, qu'il n'était pas loin d'avoir des envies de meurtre.

Il devait se calmer. Pour ce faire, il décida d'effectuer les premières constatations. Il enfila des couvre-chaussures, car il n'était pas question de contaminer la scène de crime avant l'arrivée de l'identité judiciaire. Il constata que l'homme était affalé sur les marches maculées de sang ; son menton était affaissé. Il se rapprocha et s'aperçut que la victime présentait de nombreuses lésions au niveau du cou : des blessures à l'arme blanche à première vue. Il put également observer une lividité cadavérique sur le bras, qui semblait correspondre à la position du corps. Le légiste devrait valider ces premières hypothèses, mais le balafré avait assez d'informations pour passer son premier coup de fil :

— Bonjour, Clémence, c'est Cédric Baron.

— Je t'écoute.

— Je me trouve dans le VII^e^, en dessous du pont d'Iéna, pile en face de la tour Eiffel. Je viens de retrouver un corps baignant dans son sang et qui semble avoir reçu plusieurs coups de couteau. Souhaites-tu venir sur place ?

— Je ne suis pas en mesure de le faire, car je suis en déplacement. Je vais ouvrir une enquête aux fins de recherche des causes de la mort et je te prie d'effectuer les premières constatations, s'il te plaît.

— Très bien. J'aimerais que le légiste vienne procéder à la levée du corps.

— Il pourra ainsi rapidement confirmer l'obstacle médico-légal à l'inhumation. Je l'avertis et je diligente une autopsie médico-légale

sur-le-champ. Tu as déjà appelé l'identité judiciaire ?

— C'est ce que je comptais faire après avoir raccroché.

— Cédric, j'aime travailler avec toi, car tu es rigoureux. Comme je le dis toujours, sur une scène de crime, chaque musicien doit connaître sa partition. Je ne veux aucune fausse note, c'est clair ?

— Parfaitement, je ferai de mon mieux.

— Très bien, tiens-moi informée des avancées en temps réel. Bonne journée à toi.

— Bonne journée, répondit-il.

Le balafré raccrocha, puis passa son second coup de fil pour demander aux techniciens de la police technique et scientifique – l'identité judiciaire –, de venir rapidement sur les lieux. Ces derniers et le légiste n'arriveraient pas avant une bonne trentaine de minutes. Il disposait de tout le temps nécessaire pour s'imprégner de la scène de crime, pour faire corps avec elle. De nouveau, il se rapprocha du cadavre en empruntant exactement le même chemin pour ne pas dégrader des preuves ou modifier l'état des lieux. Il fit face à la victime. Un caucasien mal rasé, cheveux en pétard, bedaine bien établie, qui devait avoir la cinquantaine. Il portait un t-shirt blanc sans marque, simple. Son pantalon et ses chaussures l'étaient tout autant. À première vue, il ressemblait à un clochard et le balafré songea immédiatement à une rixe entre clodos. Ensuite, il observa la position du corps et les traces de sang sur l'escalier. Il nota tout de suite que la victime avait été poignardée dans ces escaliers et pas avant. Sinon, le sang qu'il aurait perdu à la suite des coups portés par l'arme blanche aurait laissé des gouttes sur le chemin emprunté pour venir jusqu'ici. L'arme blanche. Il essaya de détecter la présence d'un couteau ou d'un objet contondant, sans succès. Le meurtrier l'avait sans doute conservé ou l'avait balancé dans la Seine. Il envoya un SMS au procureur pour lui demander de solliciter l'intervention de la *Fluviale* ; ça ne mangeait pas de pain.

Puis, il remonta sur le quai et essaya d'imaginer le trajet emprunté par la victime. Elle avait pu venir par le port de Suffren, la promenade Marie de Roumanie ou le port de la Bourdonnais en longeant les berges. Mais elle aurait tout aussi bien pu emprunter le quai Jacques Chirac, qui permettait également de descendre sur les quais par les escaliers. La dernière possibilité était la voie fluviale, en voguant sur la Seine, ce qui offrait au meurtrier une autre échappatoire. Dans tous les cas, pour Cédric Baron, le suspect était sans doute fait comme un rat. Il avait commis un homicide dans la Ville Lumière, à l'ombre d'un pont, mais avait omis la dizaine de caméras qui filmaient l'un des lieux les plus touristiques du monde. Il avait assassiné un homme à proximité du Carrousel de la tour Eiffel. Ce n'était vraiment pas malin, mais vraiment pas :

— Où se trouve le témoin ? demanda-t-il à l'un des brigadiers qui semblait encore sous le choc.

— Il vous attend sur un banc de la promenade Marie de Roumanie.

Cédric Baron emprunta l'allée gravillonnée, bordée par des arbres qui se portaient à merveille, en ce début de journée d'été ; journée qui promettait d'être chaude. Le témoin, un joggeur d'une vingtaine d'années, patientait sur un banc :

— Bonjour, je suis le capitaine Cédric Baron, je suis responsable du groupe Criminel du 3e DPJ.

— D'accord, répondit le jeune rouquin, qui semblait craintif.

— Racontez-moi ce que vous avez vu.

— Ben, je l'ai dit. Je courais et j'ai aperçu ce… cette chose dans les escaliers. Au début, j'ai continué à cavaler ; j'ai pensé que c'était un clochard qu'on avait salement amoché. Après, je suis revenu et j'ai constaté beaucoup de sang sur ses vêtements. J'ai tout de suite contacté le SAMU.

— Vous courez souvent aussi tôt ? Vous avez découvert le corps à quoi, sept heures du matin ?

— J'aime bien faire un footing matinal avant d'aller au travail et…

— Quelqu'un peut corroborer vos propos ?

— Comment ça ?

Cédric Baron se contenta de le fixer gravement. Le jeune homme préféra écourter cet échange de regards malaisants :

— Ma copine vit avec moi, elle pourra le confirmer.

— Très bien. À part vous, il y a eu d'autres témoins ?

— Avant que j'appelle les flics, je n'ai vu personne. Après mon appel, deux ou trois personnes bourrées sont passées et quelques bateaux se sont arrêtés pour mater. Quand la police est arrivée et a établi le périmètre de sécurité, les gens n'ont pas cessé de filmer.

— Ces gens bourrés, ils ont filmé le corps de près ?

— Non, je ne pense pas.

— Et le conducteur du bateau ?

— Non plus.

— Merci pour les infos, mes collègues vont prendre votre déposition, à l'aide de leur carnet de déclaration. Vous serez éventuellement convoqué à l'avenue du Maine pour être auditionné à nouveau. Vous avez des questions ?

— C'est… C'est un meurtre ?

— À votre avis ?

***

Perdu dans ses pensées, le balafré n'entendit pas son adjointe, la lieutenante Poitier, arriver derrière lui. C'était une Lilliputienne à la teinte ébène, cheveux crépus et courts, traits fins, mais durs, à tel point que la rigidité qu'elle dégageait supplantait sa beauté. Il s'agissait d'une enquêtrice chevronnée qui n'avait pas besoin de parler fort pour se faire entendre, car on l'écoutait. Le capitaine Baron en premier lieu :

— Bonjour Cédric, déclara la trentenaire, vêtue d'un masque chirurgical.

Le balafré sursauta avant de se retourner. Du haut de ses deux mètres, il regardait sa minuscule adjointe, mais se sentait terriblement petit. Travailler avec elle était un véritable privilège, rien de moins. Il ne le lui avait jamais dit cependant. Était-ce nécessaire ?

— Bonjour, Sidney.

— Tu me fais un résumé ?

— Un joggeur a retrouvé le corps baignant dans son sang. La PTS est en train de faire les prélèvements avant que le légiste ne procède à la levée du corps.

— La proc' est en chemin ?

— Non, elle ne pourra pas venir et elle ne m'a pas parlé d'avertir son substitut.

— C'est parce que c'est toi : elle a totalement confiance.

— C'est parce que c'est nous.

— Tu as une requête spécifique à lui faire ? T'aimerais que je demande l'intervention d'un observateur de la Crim' du 36 ?

— Non, pour l'instant, ça va. On va d'abord essayer de savoir qui est la victime et de découvrir qui est le meurtrier. En revanche, je veux bien que tu demandes une réquisition judiciaire pour que nous puissions rapidement consulter les images de vidéosurveillance. Ça te va ?

— Oui, c'est bon.

— OK, on va taper la discute avec la princesse et le boucher, après, on bouge.

La princesse faisait référence à Christophe Pédurant, technicien en chef de la police technique et scientifique. Le patron des permanents de nuit, deux équipes de huit personnes, mobilisables à tout moment. Un homme d'aspect très soigné qui se montrait si précieux que ses collègues l'avaient surnommé *la princesse*. Le sobriquet était couramment employé, mais jamais en sa présence. Le TPTS n'en avait cure ; à l'image de la procureure de la République, ce qui l'intéressait, c'était que son orchestre, composé d'un agent spécialisé et d'un technicien de la police technique et scientifique, joue sa symphonie à

la perfection. Il les coordonnait pour qu'ils réalisent leurs prélèvements dans des pochettes cristal, sans oublier d'utiliser le matériel qui se trouvait à leur disposition : lumière rasante, crimescope, luminescence, écouvillons divers pour effectuer le prélèvement ADN sur le corps et, pour finir, le sacro-saint appareil photo, dont les flashs rythmaient ce vaudeville macabre.

— Salut, Christophe, tu peux me faire un résumé ? dit-il en saluant le technicien en chef. Le masque FFP2 qu'il portait – COVID oblige –, cachait son visage, tandis que son corps disparaissait sous son épaisse combinaison blanche.

— Bonjour, Cédric, c'est du classique, répondit-il de sa voix quelque peu étouffée. J'ai d'abord fixé la scène de crime en déterminant les zones de travail, dit-il en montrant un plan imprimé des lieux sur lequel il avait dessiné des rectangles rouges indiquant les zones de 1 à 5, désormais délimitées par des rouleaux de rubalise jaune, sérigraphiés « police technique et scientifique ». La zone 1 correspond au lieu où a été retrouvé le corps ; la zone 2 au pont d'Iéna ; la zone 3 au quai Jacques Chirac ; la zone 4 au versant accessible par le port de la Bourdonnais et la zone 5, celui accessible par le port de Suffren, expliqua-t-il tandis que le balafré l'écoutait religieusement.

Il était l'incontestable maître de l'enquête, mais il avait confiance dans le travail effectué par les sachants de l'identité judiciaire, notamment quand c'était la princesse qui était à la manœuvre. Ce dernier respectait scrupuleusement des protocoles de recherche et d'analyse éprouvés. Ainsi, dans ces moments, Cédric Baron intervenait peu. Au début en tout cas.

— Ensuite, j'ai identifié les différentes voies d'accès et j'ai demandé à un membre de mon équipe d'effectuer une vidéo des différents cheminements possible de la victime, mais également du meurtrier. Nous pourrons l'affiner avec l'extraction des images de vidéosurveillance. Avez-vous obtenu l'autorisation du procureur ?

— C'est en cours, dit Sidney.

— Très bien. Si vous le souhaitez, notre section *traces technologiques* pourra vous assister. Concernant notre intervention : nous procédons actuellement au relevé des traces et des indices et effectuons les photographies du général au particulier. Vous avez des questions ?

— As-tu remarqué quelque chose d'inhabituel ?

— Deux choses. Tout d'abord, les étiquettes de ses vêtements sont coupées…

— Quoi ? demanda Sidney.

— Tu m'as bien entendu, les étiquettes de son t-shirt et de son pantalon sont coupées. Ses chaussures ne semblent pas avoir de marque en particulier et je pense que c'est du fait main. Quand le légiste les aura mis sous scellé, nous pourrons réaliser des analyses

plus poussées si c'est nécessaire.

— D'accord, dit Cédric Baron, la seconde chose ?

— Je l'ai fouillé en prenant soin de ne pas déplacer le corps et il n'avait pas de papiers sur lui ; tu diras au boucher de vérifier de nouveau et de me communiquer rapidement tout ce qu'il trouvera.

— Parfait ; si tu as besoin de faire appel à des ressources externes pour tes analyses, je ferai une demande au procureur, conclut Sidney.

— Ça me va. Les gars, on plie boutique ! annonça-t-il tandis que ses collègues, vêtus aussi de leur combinaison blanche, rangeaient leur matériel et fermaient leurs énormes mallettes servant à effectuer des prélèvements biologiques ou contenant des kits de prises d'empreintes digitales.

Christophe Pédurant se lava les mains avec du gel hydroalcoolique et revêtit un nouveau masque FFP2, puis fit signe à celui qui réaliserait l'autopsie judiciaire, le médecin légiste. En l'occurrence, Rajiv Kumar, un Français d'origine mauricienne, de petite taille (légèrement plus grand que Sidney Poitier), et qui avait comme particularité d'avoir les iris marron, mais l'un paraissait beaucoup plus clair que l'autre. En dehors de la salle d'autopsie, il portait toujours un costume de marque qui faisait parfois oublier son surnom, *le boucher*. Ça, c'était avant de le voir ouvrir les entrailles d'un cadavre. Froidement, si froidement qu'on avait l'impression que son œil le plus clair s'assombrissait, comme si le médecin se trouvait dans un état second. Certains disaient que découper les corps l'excitait tant que sa pupille se dilatait :

— Bonjour Raj, dirent Cédric et Sidney de concert, tandis que le légiste se rapprochait.

— Bonjour, la team de choc. On commence ?

Vêtu d'un masque chirurgical, le médecin légiste réalisa rigoureusement l'examen externe afin de confirmer le décès et pour établir ses premières hypothèses :

— A priori, les lésions ont été faites à l'arme blanche. L'autopsie révélera si elles ont été effectuées ante ou post-mortem. Les lividités cadavériques ont l'air de correspondre à la position du corps et la rigidité cadavérique naissante au niveau de l'extrémité cervico-céphalique semble indiquer que la mort est assez récente. Je dirais entre quatre et six heures à l'œil nu, à confirmer. J'ai pris la température du corps et la température ambiante. Quand j'aurai le poids exact du cadavre, je pourrai fournir une autre estimation avec le nomogramme de Henssge. Je le ferai à l'institut, parce que je dois appliquer des correctifs au résultat.

— D'accord, répondit le balafré. La PTS n'a pas trop osé toucher le macchabée, mais n'hésite pas à bien le fouiller et essaie de trouver une doublure dans ses vêtements. Au fait, ils n'ont pas d'étiquette.

— Ah oui ? Charmant… En tout cas, c'est une mort violente et l'obstacle médico-légal me paraît justifié.

— Très bien, tu recevras la réquisition du proc' pour l'autopsie.

— Parfait, je vais effectuer quelques vérifications sur le corps et demander aux photographes de réaliser quelques clichés supplémentaires. Puis je laisse aux pompes funèbres le soin de récupérer le cadavre : direction l'institut médico-légal. Ça vous va ?

— Oui, n'hésite pas si tu as besoin de quoi que soit, ajouta Sidney.

Les deux policiers s'éloignèrent de la scène de crime, rejoignirent leur voiture de fonction banalisée et prirent la direction de l'avenue du Maine. Pensif, chacun avait un mauvais pressentiment :

— Je ne sais pas pourquoi, mais quelque chose me dit que cette enquête ne sera pas aussi simple qu'elle en a l'air, pronostiqua Sidney.

— Je vois ce que tu veux dire… Normalement, je t'aurais dit que c'est une rixe entre clochards, mais le coup de l'étiquette coupée, ça ressemble à une sorte de…

— … modus operandi ? Tu penses à un déséquilibré ?

— On verra.

Paris, le 22 juillet 2022

Alors qu'une vague de COVID était à craindre pour l'été, les réseaux sociaux décidèrent de se passionner pour ce meurtre qui avait eu lieu en plein cœur de Paris, au pied de la mythique tour Eiffel. Au grand dam du capitaine Baron, des centaines de vidéos montrant le cadavre tournaient en boucle sur Facebook, Instagram et Twitter, sans parler des articles qui pullulaient sur internet pour rapporter ce que les *internautes* avaient déclaré, à coup de captures d'écran de commentaires, bourrés de fautes d'orthographe, de grammaire et de bon sens. Entre la personne qui avait rédigé le commentaire et celle qui avait effectué la copie d'écran, Baron ne savait qui blâmer en premier. Qui, de ces juges de pacotille de circonstance ou de ces influenceurs du rien, du néant, devait recevoir la première pierre ? La décadence intellectuelle dans toute sa splendeur ! Baron, qui avait fêté ses quarante ans cette année, n'avait pas peur d'être traité de vieux con, tant il était certain que les réseaux sociaux se bornaient à une machine à flatter les ego, et dont les ressorts abrutissaient les nouvelles générations. La décadence dans toute sa pureté !

Bref, lui et le groupe Criminel du 3e district de police judiciaire, son groupe, avaient du pain sur la planche. Le commissaire divisionnaire Poulidor s'était montré clair : au vu du retentissement médiatique de l'affaire, sa résolution devait avoir lieu avant que la brigade criminelle de la très encombrante Maison-mère, le 36 quai des Orfèvres, ne s'en mêle. Toute l'équipe devait bosser sur le sujet. Son adjointe, la lieutenante Sidney Poitier, avait été chargée de travailler avec la section *traces technologiques* de l'identité judiciaire pour analyser des images de vidéosurveillance.

Pendant ce temps, le major Martin Lin, un Asiatique de grande taille, doté d'une mâchoire carrée contrastant avec son regard espiègle, s'affairait également à sa tâche. L'OPJ avait pour particularité de sourire en toutes circonstances, même quand il évoquait des sujets dramatiques, ce qui pouvait être déstabilisant, voire dérangeant, mais comme tout, on s'y habituait. Aujourd'hui, il était chargé de se mettre en relation avec la section *dactylotechnie* de l'identité judiciaire, concernant l'étude des empreintes de la victime et de celles qui avaient été retrouvées à proximité de la scène de crime, à l'aide du FAED, le fichier automatisé des empreintes digitales, doté d'une base de données comprenant plus de deux millions d'individus, auteurs de crimes ou de délits. Cela supposait que le mort avait déjà eu affaire au moins une fois avec la justice. Fort heureusement, les marginaux isolés, sans domicile fixe, sans famille, sans documents d'identité en leur possession, avaient souvent croisé le fer avec les

forces de l'ordre. La victime était peut-être l'un de ces rejetons rejetés par la société.

Si cette recherche n'aboutissait pas, la brigadière Nina Achille espérait que l'autopsie les aide à y voir plus clair. Pour cela, elle rédigeait les réquisitions à destination du médecin légiste. C'était une femme de couleur aux formes généreuses qui était la gestionnaire des petits-déjeuners au sein de l'équipe. Ainsi, elle envoyait un mail tous les jeudis au collègue chargé d'amener le petit-déj'. Et cette semaine, c'était le balafré qui était de corvée ; la policière gourmande attendait avec impatience la distribution des croissants dorés, des pains au chocolat, sans parler des pains aux raisins tout chauds, qui redoutaient le moment où elle planterait ses énormes dents dans leur chair onctueuse.

Les bras chargés, Cédric arriva enfin, et le moins que l'on puisse dire, c'est que les minutes qu'il consacra à consulter ses mails parurent très longues à l'ensemble du groupe. Il se leva brusquement et annonça : « On y va. » Les membres de l'équipe se dirigèrent vers la cafétéria, située dans une pièce du même étage, et prirent place autour d'une table. Ils évoquèrent d'abord un sujet récurrent de ces dernières semaines : la réforme de la police judiciaire, qui visait à départementaliser la PJ, en supprimant la direction centrale de la police judiciaire ainsi que ses directions régionales. Désormais, la police judiciaire serait placée sous l'autorité d'une direction départementale de la Police nationale, qui rendrait des comptes au préfet. Sidney, vent debout contre la réforme, expliqua que cette dernière réduirait le champ d'action de la PJ à l'échelle du département et signifierait la mise à mort des offices centraux, qui disposaient d'une compétence nationale. Elle encourageait ses collègues à rejoindre l'association de la Police nationale pour protester contre la réforme, ce à quoi Martin lui répondit qu'elle ne concernait pas la PJ parisienne. Sans se démonter, cette dernière rétorqua que l'esprit PJ, c'était cette solidarité avec les confrères de province et que cette réforme aurait des effets néfastes sur l'ensemble de l'institution.

Puis, pour détendre un peu l'atmosphère, ils parlèrent du week-end en faisant mine de ne pas voir, de ne pas sentir la délicieuse odeur provenant des emballages en papier kraft. Tous attendaient que quelqu'un se dévoue pour saisir la première viennoiserie, avant qu'ils ne dévorent le tout, l'air de rien. Parfois – c'était rare –, ils en laissaient pour l'après-midi.

Dans tous les cas, le moment où ils commençaient à manger correspondait souvent à celui où, bouches pleines, ils évoquaient les affaires en cours. Le balafré prenait souvent la parole en premier :

— J'ai eu la proc' ; elle s'est entretenue avec le divisionnaire et a

convenu avec lui que cette affaire du meurtre de la tour Eiffel était notre priorité numéro un. Martin, t'en es où avec les empreintes digitales ?

— L'identité judiciaire a prélevé les empreintes digitales et palmaires et a alimenté le FAED. Nous sommes actuellement en phase d'analyse et de comparaison.

— Très bien, as-tu fait une demande de profilage ADN ?

— Oui, l'identité judiciaire va me remettre les prélèvements biologiques sous scellés que je confierai ensuite à un laboratoire spécialisé. Nous effectuerons ensuite une vérification dans le FNAEG – fichier national des empreintes génétiques –.

— D'accord. Nina, où en es-tu dans la rédaction des réquisitions pour l'autopsie ?

— Je vais réclamer la totale : radios, examen interne, externe, analyse toxicologique plus une étude odontologique.

— L'examen dentaire ?

— Oui, j'espère qu'on pourra retrouver un dossier.

— Ok. Quoi d'autre ?

— Dans les réquisitions, je dirai au légiste de faire particulièrement gaffe aux éventuels tatouages, aux cicatrices, aux fractures anciennes.

— Que comptes-tu en faire ?

— Je vais demander une publication dans des revues spécialisées à l'attention des milieux médicaux.

— Et si ça ne marche pas ?

— J'y… j'y ai pas encore réfléchi.

— Très bien, je sais déjà ce qu'on fera ensuite, mais chaque chose en son temps. L'autopsie, c'est quand ?

— Demain matin.

— Je viens avec toi.

— Quoi ? Tu n'assistes jamais aux autopsies.

— Cette fois, j'y serai, dit le balafré.

— Tu peux pas, Cédric, tu dois te rendre à la conférence de presse de la proc', lui expliqua Sidney.

— Tu iras sans moi. Les enregistrements de vidéosurveillance, ça donne quoi ?

Tous les membres de l'équipe se rapprochèrent d'elle, car elle s'apprêtait à fournir des informations cruciales. Cela la gêna quelque peu :

— Ben, je me les passe en boucle. Sur les images, la victime apparaît pour la première fois au niveau du jardin du Trocadéro, puis elle traverse le pont d'Iéna et rejoint le quai Jacques Chirac. Ensuite, elle descend sur les quais en empruntant l'escalier, puis passe sous le pont et…

— Et ? reprirent-ils tous en chœur.

— Ben, plus rien. L'endroit où se trouvait le macchabée est un des rares à être dans l'angle mort des caméras, donc j'y vois plus rien jusqu'à ce que le joggeur apparaisse sur les images. Il court normalement, dépasse le corps, et revient après sur ses pas. En restant à distance raisonnable, il regarde en direction du corps étendu sur l'escalier, et contacte immédiatement le SAMU avec son téléphone portable. J'ai vérifié, l'heure correspond.

— Et il ne s'est jamais rapproché du cadavre ? demanda Cédric Baron.

— Jamais. Il était réellement choqué…

— Cela concorde avec ce qu'il m'a dit. Et tu as vérifié que personne ne s'était caché sous le pont avant l'arrivée de la victime ?

— Oui, c'est la première chose que j'ai faite.

— Bien vu. Sidney, tu vas revoir les images avec Nina, je préfère une vérification à quatre yeux, on ne sait jamais. Ensuite, vous prendrez la déposition du seul témoin et vous tenterez de déceler la moindre incohérence. Vous effectuerez ensuite l'enquête de voisinage. Vous me faites l'audition de tous les témoins éventuels aux alentours, en faisant circuler la photo de la victime dans toutes les péniches, tous les restaurants, tous les bars ; vous cuisinez aussi tous les vendeurs ambulants. Je veux la totale.

— Oui chef, répondirent-elles de concert.

— Tu vas aussi contacter les gars de la Fluviale – j'ai déjà averti la proc' – ; demande-leur de plonger à proximité de la scène. Ils peuvent brasser large. Après l'autopsie, on pourra être plus précis, mais on cherche une arme blanche.

Le balafré but une gorgée du café dégueulasse que pondait leur machine.

— Moi, je vais faire une visio avec la proc' pour me coordonner avec elle et pour lui fournir les informations dont elle aura besoin pour la conf'. Vous me mettez en copie de toutes vos communications. Des questions ? Tout est clair ?

— Comme de l'eau de roche, conclut Sidney.

***

Le balafré avait donné ses consignes. Il regagna son bureau en compagnie de ses collègues, puis s'attela à rédiger le procès-verbal de constatations. Comme prévu, il effectua ensuite une visio d'une quinzaine de minutes avec le commissaire divisionnaire et la procureure pour faire le point et surtout, tirer dans la même direction. Dehors, les chacals attendaient le moindre faux pas pour les taxer

d'amateurisme. La réunion se déroula bien. Comme elle en avait l'habitude, la magistrate passa ensuite un coup de fil au balafré pour qu'ils puissent parler seule à seul. Il était de notoriété publique que le capitaine, contrairement aux membres de la Crim' du 36, avait sa préférence. Ils avaient à peu près le même âge et elle appréciait son sérieux, sa rigueur et parfois, son instinct de policier et ses intuitions géniales l'impressionnaient, tout simplement. En privé, elle avait déclaré à plusieurs reprises que si elle avait été policière, elle aurait aimé marcher dans les pas de Cédric Baron. D'aucuns la soupçonnaient même d'avoir fait en sorte que cette rumeur parvienne aux oreilles du baron du XIVe, pour le complimenter sans le complimenter d'une certaine manière.

Leur discussion dura une heure et portait sur la conférence de presse qui aurait lieu le lendemain. Pour la première fois depuis bien longtemps, le balafré n'y participerait pas. Elle soupira. Un soupir signifiant « quelle déception ! » Le baron lui expliqua que cette fois, son instinct le poussait à assister à l'autopsie. Elle fit comme si de rien n'était et lui asséna que si elle avait su, elle aurait contacté Sidney directement. C'était faux et ils en avaient tous les deux parfaitement conscience, mais lui aussi, fit comme si de rien n'était. Il raccrocha en la saluant poliment, avant d'aller déjeuner avec le reste de son équipe peu de temps après.

Les heures de l'après-midi s'égrenèrent au son de ses doigts martelant les touches de son clavier pour rédiger le procès-verbal de constatation et pour remplir la sempiternelle paperasse. Cette dernière était comme la criminalité : un mal nécessaire. Quand il eut son compte, quand elle eut raison de lui, il se leva un peu sonné, comme un boxeur qui se faisait compter. Il regarda sa montre et constata que la fin de l'après-midi avait déjà montré le bout de son nez. Il se leva en agrippant son manteau :

— Sidney, j'y vais, je serai joignable sur mon téléphone portable.

— Très bien, capitaine, à demain.

Il emprunta l'escalier pour rejoindre le rez-de-chaussée et, plutôt que de récupérer sa voiture dans le parking, il choisit de remonter l'avenue du Maine ; là, au lieu de prendre le métro pour rentrer chez lui, il décida de se rendre à pied sur le lieu du crime. Il y avait une bonne trotte, quarante minutes au moins, même en marchant vite, mais ce n'était pas plus mal. Le baron du XIVe arrondissement de Paris avait besoin de réfléchir. Il ne savait pas comment l'expliquer, mais il sentait que cette affaire ne se résoudrait pas si facilement. Au loin, il apercevait la sombre tour Montparnasse et, après quelques secondes de marche, le cimetière Montparnasse à sa droite qui, à cette période de l'année, laissait admirer ses plus belles fleurs. Il décida d'y faire une halte, car en vérité, aussi proche que fût cet endroit de son lieu de

travail, il ne l'avait jamais visité. Il découvrit que Gainsbourg y était enterré. Baudelaire, l'un de ses auteurs préférés, y possédait aussi sa dernière demeure. Une bicoque faite de quatre planches de bois, où il était enfermé à jamais. Lui, son métier consistait à enfermer des criminels entre quatre murs, dans une cellule qui niait leur existence. C'était la loi du talion qui n'osait dire son nom. On emprisonnait les meurtriers violents à perpétuité, mais on ne les tuait pas ; cela nous permettait de nous persuader que nous n'étions pas des monstres, que nous ne nous comportions pas comme les assassins que nous enfermions, mais en vérité, ôter la liberté à un individu est un acte tout aussi monstrueux que celui de lui ôter la vie ; c'était surtout la preuve flagrante que pour guérir certains, ou du moins les soigner, la société était à court de solutions et que le policier était un être impuissant, une sempiternelle rustine, un sempiternel pansement, rien de plus.

Au bas de la sépulture de Baudelaire était écrit : *Priez pour eux*, en parlant de Baudelaire et de sa veuve, mais pour le balafré, cette phrase prit une tout autre signification. Tandis qu'il se dirigeait vers la sortie du cimetière, il se demandait à quoi ce *eux* faisait référence. Les victimes ou les criminels ? Lui, catholique non pratiquant, pour qui devait-il prier ? Pour le pauvre inconnu retrouvé mort sous le pont d'Iéna ou pour son meurtrier fantôme qu'il pourchassait comme une bête afin de l'enfermer dans une cage ? Un bourreau, certes, impardonnable, mais qui avait peut-être été victime, qui était peut-être simplement malade. Et c'était particulièrement difficile à expliquer à des familles de victimes endeuillées, tantôt démoralisées, tantôt ivres de rage, qui demandaient vengeance, jadis par fusillade ou décapitation, aujourd'hui à l'aide de la réclusion à perpétuité, mais à la fin, le constat demeurait le même. La vengeance, aussi enivrante puisse-t-elle être, ne ramènerait pas leurs proches. Une illusoire revanche, une revanche illusoire, voilà ce que c'était, jusqu'à ce qu'on se rende compte que gagner un procès permettait de gagner la partie, mais pas de la recommencer. Que leur restaient-ils donc ? Un radeau de prières, dérivant sur une mer d'espoir dans laquelle leurs larmes se déversaient. Encore et encore. *Priez pour eux*.

En chemin vers la tour Eiffel, il décida de faire le point sur l'enquête. Pour commencer, comme l'attestaient les nombreux coups de couteau, l'inconnu de la Seine avait été victime d'un crime violent commis par un meurtrier précis et organisé. Ensuite, pour l'instant, malgré le tapage médiatique causé par les réseaux sociaux, aucun de ses proches ne s'était manifesté. Cela se produirait peut-être dans quelques jours, il fallait l'espérer en tout cas. *Priez pour eux*. Baron se demanda ce qui se passerait si la police échouait à découvrir son

identité et que personne ne venait le réclamer, même après plusieurs semaines. Bien entendu, l'inconnu ne serait pas enterré avec faste dans le cimetière de Montparnasse ; il finirait dans le carré des indigents de celui de Thiais, sans pierre tombale, sans nom, sans prénom, sans date, comme cela arrivait chaque fois qu'un SDF mourait, sans que la famille daigne réclamer son corps. Alors, pourquoi cela gênait-il le balafré ? Pourquoi cela dérangeait-il tant le baron du XIVe ? Parce que c'était la première fois qu'il avait affaire au meurtre d'un marginal. Et comme il ne le savait que trop bien, ce dernier avait peut-être un fils, un enfant à qui il avait fait du mal, dont il avait abîmé le visage, qui sait, avant de disparaître dans la nature et ce fils avait peut-être envie de le revoir une dernière fois pour lui dire qu'il l'aimait, qu'il lui pardonnait, pour lui demander pourquoi ? Juste, pourquoi ?

Cédric Baron s'arrêta net. Il était déjà au champ de Mars. La tour Eiffel ne se trouvait plus qu'à quelques encablures. Il rejoignit rapidement le quai Jacques Chirac et gagna les bords de Seine par les escaliers. Puis, une fois arrivé, il s'orienta d'abord à gauche vers le port de Suffren. Il aperçut principalement des bars-restaurants installés sur les berges, mais également sur des péniches. Des sociétés de location de bateaux-mouches complétaient ce tableau des plus touristique. Il continua à marcher et tomba sur des péniches, privées cette fois. Il envoya un SMS à Sidney concernant l'interrogatoire des propriétaires. Elle répondit qu'ils étaient tous convoqués à l'hôtel de police pour être auditionnés. Il revint sur ses pas. Il décida cette fois d'emprunter le pont de la Bourdonnais, qui se situait sur les quais, après le pont d'Iéna. Pour cela, il devait passer sous le pont proprement dit, à proximité du lieu du crime. Des barrières et du rubalise jaune en restreignaient désormais l'accès et deux policiers y stationnaient, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Néanmoins, de nombreux badauds s'approchaient autant qu'ils le pouvaient pour faire des selfies. Baron pénétra dans le périmètre, essayant d'imaginer comment le coupable avait pu venir, poignarder l'inconnu et disparaître. Il observa la terre, les eaux et leva la tête. Le pont d'Iéna. Le meurtrier avait-il pu descendre, assassiner la victime et remonter ? Impossible, trop de caméras filmaient le pont ; Sidney aurait remarqué quelque chose. Cette idée était aussi stupide que les idiots qui se massaient derrière les barrières de sécurité pour faire des photos avant de les *reposter* sur leurs réseaux. En franchissant les barrières métalliques pour se diriger vers le Port de la Bourdonnais, le balafré aperçut l'écran d'un smartphone ; l'inscription #meurtreduCarrousel légendait le portrait d'un jeune homme tout sourire ; c'était celui du propriétaire du téléphone portable qui, dans la vraie vie, faisait la gueule. Soudainement, il serra le poing rageur en criant : « Yes ! 100 likes ! » *Priez pour eux*.

***

Il rentra, en métro cette fois, et rejoignit son appartement situé dans le Marais. Il y avait d'abord vécu avec son épouse, avant de le louer, quand il avait décidé d'emménager dans un logement plus grand dans le quartier. Après leur divorce, le balafré avait racheté la part de son ex-femme et y avait élu résidence. C'était un F3 assez spacieux qu'il avait décoré avec des objets provenant de ses quelques voyages. Il y avait par exemple, encadré au mur, les deux faces d'un billet de banque d'Afrique du Sud. Au recto, une certaine sérénité et une atmosphère de bienveillance émanaient du visage apaisant de Mandela ; au verso, la noble tête d'un lion lui répondait. Le fusil que son père utilisait jadis pour chasser dans le pays trônait au-dessus de la fausse cheminée, sur le manteau de laquelle reposaient des babioles que le balafré avait acquises au Cambodge, au Laos, en Thaïlande et en Inde. Enfin, des tableaux peints, pour la plupart par des artistes africains et d'Océanie, venaient ponctuer cette cacophonie visuelle à laquelle Cédric Baron tenait. Tous ces objets, Cédric les avait chinés avec sa femme avant la naissance de leur fille Alice, avant que les problèmes commencent, avant qu'elle ne se rende compte qu'elle était mariée à un inconnu, avant qu'elle ne se décide à divorcer.

Cela faisait quinze ans maintenant. Le balafré n'avait pas vu le temps passer. Au rythme de ses lectures, de ses sorties avec ses amis, de la garde partagée de sa fille, des Noëls avec sa mère et des nombreuses arrestations réalisées au sein du 3e DPJ. Il avait gravi quatre à quatre les échelons du district de police judiciaire pour devenir le capitaine du groupe Criminel, qu'il avait intégré en tant que simple lieutenant. Paradoxalement, tout au long de ces quinze dernières années, c'était au moment où on lui avait retiré toute liberté qu'il s'était senti le plus libre : lors du confinement. Enfin, pas tout à fait.

La COVID avait mis le monde en pause, mais pas le crime. Cependant, le groupe Criminel du balafré avait dû recentrer ses activités. Pour aider leurs collègues de la Sécurité publique, chargés d'effectuer de nombreux contrôles durant le confinement, le groupe Baron avait dû accepter des dossiers qui, normalement, ne faisaient pas partie de son périmètre. La procureure leur avait par exemple demandé d'enquêter sur une blessure par balle lors d'un contrôle routier ou de mener des investigations sur un trafic de masques et de gel hydroalcoolique.

Il fallait cependant admettre qu'il y avait un ralentissement évident de son activité. Les rues de la capitale étaient complètement désertes. Au sein du 3e DPJ dans son intégralité, les écoutes, filatures et autres surveillances réalisées avaient pris du plomb dans l'aile, tandis que le nombre de gardes à vue n'avait cessé de diminuer. C'était le calme avant l'inévitable tempête, mais pour la première fois depuis longtemps, le baron du XIVe avait un peu de temps pour lui.

Et Cédric en avait profité pour actionner le bouton *retour rapide* et faire le bilan de sa vie. Il était si affairé à occuper son existence qu'il en oubliait de se poser les bonnes questions. Était-il heureux ? Ne perdait-il pas sa vie à la gagner ? Sa fille, dont il avait changé les couches, achetait désormais les siennes, des tampons, et il ne savait même pas ce qu'elle aimait ni ce qu'elle détestait, à part le fait de ne pas avoir de clé de l'appartement de son propre père, ce que le balafré lui avait toujours refusé. Pourquoi ? Parce qu'il avait peur. Peur de se livrer, peur de lui donner accès à son intimité, peur de lui ouvrir la porte de son cœur, fermée à double tour. Et la jeune fille, en manque de confiance, avait pris l'habitude de patienter dans le couloir, seule.

L'adolescente détestait également le voir s'engueuler avec son ex-femme à propos de broutilles, telles que l'heure à laquelle l'un ou l'autre devait la ramener, devait venir la chercher ; qui devait payer ceci ou cela. Le confinement lui avait permis de découvrir qu'elle avait adoré *Squid Game*, comme lui, qu'elle raffolait de *Game of Thrones*, comme lui, mais aussi de toutes les anciennes séries *HBO* telles que *les Sopranos*, *Oz* et plus étonnant encore, du mythique *The Shield*, qu'ils avaient revu ensemble quand le président Macron avait décidé de faire jouer la ville de Paris à huis clos. Privilège du prince : il faisait partie de la police, donc il pouvait se promener sans risquer de se prendre une contravention. Dès lors, il avait vécu un confinement plutôt paisible. Enfin, jusqu'à ce qu'il chope la COVID.

Cette fois, c'était lui que la maladie avait placé en quarantaine et il avait douillé sévère. De même que Georges Floyd, il avait cette sensation de ne pas pouvoir respirer, sauf que lui, ce n'était pas le genou d'un policier baraqué qui entravait sa nuque ; c'était ce satané virus, qui avait infecté son organisme ; un coronavirus qui avait décidé de le mettre à l'épreuve. En présence de la COVID, il avait l'impression qu'il devait justifier son droit à la vie face aux assauts du variant Delta Charlie Delta. DCD. Dans ce moment difficile, il avait pu compter sur le soutien indéfectible de sa petite Alice, qui s'était payé le luxe de le contaminer, car c'était ce bout de femme en puissance qui avait bien failli l'envoyer dans l'endroit où nous irons tous. En revanche, le capitaine avait refusé de se rendre à l'hôpital, ce mouroir sans moyens. S'il devait crever, ce serait auprès de sa fille dans l'appartement où il l'avait conçue.

Et il ne mourut point. Alice, asymptomatique, lui donna toute l'attention et l'amour dont il avait besoin pour guérir. Cet évènement les avait encore plus rapprochés, puis après quelques confinements, restrictions et doses de vaccins plus tard, la vie avait repris son cours. Le balafré savait que cela arriverait, car contrairement aux sceptiques, il s'était renseigné sur les épidémies et avait lu *la Peste* ; il avait compris une chose, la COVID n'était ni la première ni la dernière épidémie de l'histoire de l'humanité. Ce que Camus avait décrit à Alger ressemblait à ce qu'il vivait et cette fois, en plus de l'instruire, lire l'avait rassuré. Depuis, l'espoir que tout finirait par revenir dans l'ordre ne l'avait jamais quitté et il avait eu bien raison. Entre-temps, Poutine avait décidé d'inscrire son nom bien tristement dans l'histoire, avec tout ce que cela impliquait en matière de hausse des prix ; le paysage politique français, lui, était plus divisé que jamais, comme pour nous rappeler de rester vigilants, car à chaque jour suffisait sa peine.

Il noyait la sienne dans l'océan de mails qu'il consultait au son de Bob Marley : *I Shot the Sheriff*. Il décida ensuite de passer un coup de fil rapide à son adjointe. RAS. L'inconnu de la Seine le demeurait et son meurtrier revêtait toujours son costume de fantôme. Pour l'instant. Il ralluma la musique, faisant vibrer l'enceinte du séjour.

I shot the sheriff
But I didn't shoot no deputy, oh no! Oh !

Le balafré se leva et se mit à chanter et à danser tout seul dans son salon.

Yeah! All around in my home town
They're trying to track me down…

C'était sa manière à lui de faire redescendre la pression, car il le savait, l'autopsie de demain s'avérerait cruciale. Il s'arrêta brusquement. Sa fille Alice était en train de le filmer avec son smartphone, puis le retourna vers elle avant de s'exclamer : « Quand tu rentres et que ton père est en train de danser sur du Bob Marley. » Puis elle mit fin à la vidéo :

— T'es sérieuse, là ? l'apostropha-t-il.

— Quoi ? T'étais trop stylé ! T'avais trop de swag !

— Du… *swag* ?

— Du style papa ! Ne me dis pas que tu ne connaissais pas ce mot.

— Peu importe, tu comptes pas mettre ça sur internet, j'espère ?

— Pourquoi ? Mes amis kifferaient trop ! En plus, ça me permettrait d'avoir plus d'abonnés.

— Parce que je suis policier et que des vidéos de moi…

— … ne peuvent circuler sur la Toile. Je sais, je sais. Bref, on va au sport ?

— Je lis quelques mails et c'est parti, dit-il en reprenant place sur son bureau ; pour lui, s'arrêter de travailler n'était pas une mince affaire.

— On bosse quoi aujourd'hui ?

— Abdos, cardio et un peu de muscu.

— Super, daddy !

— Daddy ? Je t'ai déjà dit de pas m'appeler comme ça.

— D'accord, mon papounet, je vais préparer nos sacs.

— Papounet ? Mais tu prends ça où ? demanda le balafré en se retournant vers sa fille.

Le claquement bruyant de la porte de sa chambre fut la seule réponse qu'il obtint.

Paris, le 23 juillet 2022

La première fois que le balafré avait rencontré un légiste, c'était pour qu'il constate les dégâts qu'il avait au visage, car on l'oublie souvent, mais le travail de ce praticien ne se borne pas à l'étude des cadavres. Il peut ausculter une femme qui a été victime de viol ou, en l'occurrence, un enfant défiguré par un couteau de cuisine. Après l'incident, Cédric Baron, la figure suturée de toutes parts, avait reçu la visite d'un légiste, devant rédiger son rapport à la requête du procureur. Et ce qu'il avait décrit dans son compte rendu était pour le moins horrible. Le petit Cédric s'était demandé comment le praticien avait pu rester aussi calme, tandis qu'il notait l'emplacement des multiples lésions. En effet, le médecin faisait face à un enfant dont le visage ressemblait à un tas de chiffons grossièrement recousus et malgré cela, il demeurait de marbre, comme si l'enfant représentait un simple objet d'étude.

Ce détachement des médecins légistes avait toujours impressionné le baron. Ils traitaient les cadavres comme les bouchers traitaient les carcasses des animaux, sans état d'âme. En parlant de boucher, un curieux cérémonial s'apprêtait à débuter à l'intérieur de l'institut médico-légal de Paris. Dans une de ses salles d'autopsie, un enfer d'inox et de métal, au sein duquel le maître de cérémonie se nommait :

— Rajiv Kumar. Je suis médecin légiste au sein de l'institut médico-légal de Paris. Nous sommes le 23 juillet 2022. L'autopsie du corps de cet individu inconnu, de sexe masculin, aura lieu dans la salle numéro 3, en présence des officiers de police judiciaire Cédric Baron et Nina Achille ; cette dernière sera chargée de dresser le procès-verbal de l'état du cadavre à l'aide du compte rendu d'autopsie judiciaire. Nous allons procéder à l'autopsie pour donner suite à l'obstacle médico-légal à l'inhumation et à la demande du procureur de la République. Cette opération durera approximativement deux heures et se déroulera en quatre étapes : l'examen externe, l'examen interne, les prélèvements avant la formulation des conclusions. Maintenant, je vais prier l'un des officiers de police judiciaire de bien vouloir effectuer le résumé des faits.

Nina prit naturellement la parole, sous le regard attentif de la caméra vidéo qui filmait le déroulement des évènements. Vêtue d'une combinaison, sa voix était légèrement étouffée par le masque chirurgical qui recouvrait son visage :

— La victime, un individu de sexe masculin, dont l'identité nous est inconnue, a été retrouvée morte le 21 juillet par un joggeur aux alentours de sept heures du matin, sous le pont d'Iéna, dans le

XVIe arrondissement de Paris. Le corps baignait dans son sang et aucune arme blanche n'a été retrouvée à proximité.

— Je vous remercie. Je précise qu'en accord avec mes collègues de la police judiciaire, l'examen radioscopique – incluant une analyse odontologique –, a déjà été effectué. Amène le corps s'il te plaît, annonça-t-il en adressant un regard à son assistant.

Quelques instants plus tard, ce dernier fit son entrée de manière théâtrale dans la pièce en tirant un chariot sur lequel reposait le cadavre, couvert d'un drap. L'individu brun arborait cheveux courts et barbe de deux jours. Ses dents étaient légèrement jaunies par le paquet de cigarettes qu'il fumait quotidiennement ; ses yeux, quant à eux, étaient cachés derrière d'imposantes lunettes aux verres épais. Comme le boucher, il était vêtu de bottes et avait enfilé deux épaisseurs de gants chirurgicaux entre lesquels étaient intercalées des protections en fibre de Kevlar. Comme le boucher, il portait un masque et un tablier, qui prendrait bientôt une teinte écarlate. À sa vue, le balafré déglutit ; il regretta instantanément d'être venu.

Respectant froidement sa routine, le médecin légiste découvrit le corps. Le cadavre pâle, légèrement violet par endroits, un peu poilu et un peu sale, n'avait rien de particulier, mis à part la présence de nombreuses plaies au niveau du cou. Nina et Cédric étaient loin de s'imaginer qu'il y en avait autant :

— Les vêtements ont été soigneusement inspectés, retirés et consignés aux scellés. Nous avons constaté la présence logique d'une importante quantité de sang sur ces derniers et, fait plus curieux, le meurtrier semble avoir essuyé sa lame dessus. Les étiquettes des habits, elles, étaient coupées. Ils seront expédiés aux équipes de la police technique et scientifique pour analyse. Photo.

Le flash fit sursauter Nina ; elle était pourtant habituée. En l'absence d'un photographe de l'identité judiciaire, le cliché du cadavre avait été réalisé par l'assistant du médecin légiste :

— La victime est caucasienne, mesure un mètre soixante-dix et pèse quatre-vingts kilos ; elle souffrait d'un léger surpoids. Nous allons maintenant inspecter le corps.

Il déplaça les membres à la recherche de signes particuliers. Il remarqua la présence de plusieurs cicatrices dont il indiqua la longueur et la largeur à son assistant, qui prenait méticuleusement des notes. La dépouille du défunt ne possédait ni piercing ni tatouage. Il confirma ensuite que les lividités cadavériques correspondaient à la position du corps. Il examina subséquemment le visage : la face, les oreilles, le nez, la bouche, puis inspecta les organes génitaux et l'anus. Pour finir, il décrivit les nombreuses lésions au niveau du cou :

— Nous pouvons voir la présence de dix-neuf plaies aux contours réguliers à la face antérieure du cou, affirma-t-il.

Nina regarda le balafré avec de grands yeux, semblant dire « Dix-neuf ? Eh ben, notre homme est un putain d'acharné ! »

— Treize sont des plaies pénétrantes, six paraissent superficielles. Les lésions sont presque parallèles et ont été infligées à l'aide d'un objet coupant. Onze se dirigent vers le bas et sur la gauche, une autre a suivi un trajet horizontal, enfin une dernière est verticale. Concernant…

— As-tu remarqué des marques de défense sur les avant-bras ou des plaies pénétrantes sur le dos de la victime ? l'interrogea le balafré.

— Non, à part celles que j'ai mentionnées, je n'ai noté la présence d'aucune autre marque et il n'y avait pas de peau sous les ongles. Puis-je continuer ? demanda sèchement le boucher.

— Oui, tu peux y aller, merci.

Il ne s'agissait plus du collègue sympathique, présent sur la scène de crime, mais d'un individu ultra-concentré, à tel point que ses pupilles se dilataient. Sa froide expression avait épousé le regard vide du cadavre, célébrant ces noces macabres.

— Dans ce cas, je vais poursuivre avec les informations fournies par le scanner post-mortem. Il révèle l'existence d'un emphysème et d'un pneumomédiastin, ainsi que la perforation des veines jugulaires droite et gauche, mais sans lésions des artères carotides. De plus, nous avons pu constater la présence d'une plaie pénétrante de la trachée d'une longueur de trois centimètres. Une importante hémorragie a causé la mort, à la suite du transpercement des deux veines profondes du cou. Avez-vous des questions ?

Cédric et Nina secouèrent la tête.

— Vous en êtes sûr ? répéta-t-il, comme s'il fallait les poser maintenant ou se taire à jamais ; il n'aimait visiblement pas être dérangé.

De nouveau, Nina et le balafré répondirent par la négative. Le légiste s'apprêtait à faire une incision cutanéo-aponévrotique quand Cédric s'écria :

— Ah si, j'en ai une et même deux.

Le boucher se figea :

— Je t'écoute.

— As-tu effectué l'estimation de l'heure de la mort à partir du nomogramme de Henssge ?

— Oui, comme convenu. La température rectale et la température ambiante étaient respectivement de 35 °C et de 17 °C, tandis que le cadavre pèse 80 kilos. En traçant les traits sur l'abaque, j'ai obtenu un délai post-mortem de 5 heures, que j'ai multiplié par un coefficient de correction de 1,2…

— Pour quelle raison ?

— Le corps était habillé modérément et l'air était plutôt calme. Mon

délai post-mortem était désormais de 6 h. En prenant en compte l'intervalle de confiance à 95 % de plus ou moins 2,8 heures. La mort est survenue entre 3 h 12 et 8 h 48 heures, avant mes prises de température aux alentours de 9 h. La mort a donc eu lieu entre 00 h 12 et 5 h 48 environ.

— La fourchette des estimations est un peu plus large que celle fournie par la rigidité cadavérique… c'était quoi ? Entre 3 h et 5 h ?

— C'est bien cela. Le compte rendu d'autopsie comportera ces deux informations, dit-il en faisant mine de vouloir se dédouaner.

— Très bien. Ma seconde question concerne le lieu où a été retrouvé le corps ; est-ce bien celui où le crime a été commis ?

— En me basant sur l'écoulement sanguin dont la fin signe en théorie le début de l'apparition de lividités cadavériques – qui semblent cohérentes –, et en m'appuyant sur la taille et le type de taches de sang retrouvées sur le cadavre…

— La taille et le type ? demanda Cédric Baron interloqué.

— Oui, le type de tache est dit *projeté* lors d'un impact et sa forme est elliptique ; ensuite, la taille de la tache nous renseigne sur la violence du coup. Plus ce dernier est violent, plus la tache est petite. Un coup porté à l'aide d'une arme blanche produira une tache de un à trois millimètres. Ces taches ont été retrouvées sur le corps de la victime, mais également…

— … sur les marches de l'escalier, termina le baron.

— Exactement, ce qui signifie que les coups ont été donnés sur les escaliers et pas avant.

— Tu es formel ?

— En médecine légale, on ne l'est jamais, on émet des hypothèses, mais selon moi, cet homme a été poignardé sur les marches. Je vais continuer, si cela ne te dérange pas, ajouta-t-il avec un brin d'agacement.

— J'ai encore une question. Quel était le type d'arme blanche ?

— Toutes ces informations se trouveront dans…

— Dans le compte rendu, mais dis toujours.

— Je vais devoir être un peu technique. À mon avis, il s'agit d'un couteau de cuisine, à cause de la forme générale des lésions correspondant à un sillon fin au niveau des bords qui s'élargit au centre. Ensuite, les berges de la plaie sont asymétriques et légèrement sinueuses.

— Et la profondeur de la blessure ?

— C'est… c'est un paramètre difficile à apprécier. Dans notre cas, de légers impacts osseux m'amènent à supposer que l'arme blanche mesure entre vingt et trente centimètres. Je vais effectuer les incisions cutanéo-aponévrotiques, si tu le permets.

Le légiste, visiblement un peu contrarié par les questions du balafré,

s'exécuta, puis annonça qu'il allait entamer l'examen interne. Il pratiqua une incision mento-pubienne, puis procéda à une ouverture du corps plan par plan. Il inspecta les viscères du cou, du thorax, du pelvis. Le moment où il retira les organes de l'abdomen bloc par bloc sonna le glas pour le capitaine de police. C'en était trop pour lui : il sortit brusquement de la salle d'autopsie. Il ôta sa combinaison dans le vestiaire et se rendit à l'extérieur du bâtiment en brique rouge situé dans le XIIe. Il avait envie de gerber et décida de fumer un cigarillo pour que ça aille mieux.

Pendant ce temps, le boucher effectua les différents prélèvements réglementaires afin de réaliser les analyses toxicologiques, ainsi que les enregistrements des empreintes génétiques et digitales. En conclusion, il déclara qu'ils avaient affaire à un crime violent perpétré à l'aide d'un couteau domestique d'une vingtaine de centimètres environ. Il indiqua l'heure, le nom des participants, puis mit fin à l'autopsie. Le boucher raccompagna Nina sur le parking de l'institut :

— Que s'est-il passé tout à l'heure ? demanda-t-il tandis qu'ils se rapprochaient du balafré.

— Je suppose que cela lui rappelle de mauvais souvenirs, suggéra Nina sans conviction.

Ils rejoignirent le capitaine qui, de dos, fumait son cigarillo :

— Donc, c'est un homicide ? demanda le baron.

— Ça m'en a tout l'air, répondit le médecin. Je vous envoie le compte rendu d'autopsie dès que possible par mail et par voie postale.

— Ça me va. Bonne journée, le boucher.

— Bonne journée le baron ; à toi aussi Nina, dit le légiste.

Tandis qu'il s'éloignait, le balafré s'exclama :

— J'ai une dernière question.

— Encore ?

— Ouais… tu penses que la victime aurait pu…

— Aurait pu faire quoi ?

— Non, laisse tomber, j'en ai posé assez pour aujourd'hui.

***

— C'était quoi la question ? demanda Nina tandis qu'elle conduisait en direction de l'avenue du Maine.

— Rien de bien important. Cette affaire est vraiment… comment dire… perturbante.

— Pour commencer, on ne sait toujours pas qui est la victime.

— Ce qui rend difficile l'identification d'un éventuel agresseur, dit

le balafré.

— En tout cas, pour moi, c'est prémédité. L'assassin a, semble-t-il, trouvé le moyen d'attirer la victime sur les marches. Pile dans l'angle mort des caméras.

— Du coup, ils se connaissaient ?

— Possible ; je ne pense pas qu'il soit venu par hasard sous ce pont, à cet endroit et à cette heure surtout. On l'y a invité et il s'y est rendu, c'est donc qu'il connaissait son agresseur un minimum, expliqua Nina.

— Une invitation tardive… C'était peut-être pour lui fournir une information sensible, à l'abri des regards, poursuivit le balafré ; ce qui corrobore ta thèse : le meurtre était prémédité. Je dirais même qu'il était méticuleusement préparé.

— Développe, dit-elle à son tour.

— Il a demandé à la victime de venir sur le lieu du crime, l'a assassinée à cet endroit, qu'il a réussi à rejoindre, puis à quitter, ni vu ni connu. C'est donc un homicide élaboré avec soin. On sait qu'il a été tué sur les escaliers avec un couteau de cuisine ; maintenant, nous devons simplement découvrir son moyen de locomotion.

— La Seine ? Un plongeur ?

— C'est le plus probable, dit le balafré. Sinon, il reste la possibilité de s'être dissimulé sur le pont d'Iéna. On fait une réunion d'équipe dès qu'on rentre au bercail.

Ils subirent les habituels bouchons parisiens, les habituelles insultes des conducteurs de deux-roues ignorant que la voiture banalisée transportait des policiers, puis gagnèrent l'avenue du Maine. Ils se garèrent rapidement sur le parking et gravirent les marches de l'escalier pour accéder à l'étage qui accueillait le groupe Criminel, avant de rejoindre la salle de réunion, où les attendaient le major Lin et l'adjointe du capitaine :

— Alors, vous avez quelque chose ? Martin, on commence par toi.

— Rien du tout. Ses empreintes génétiques sont encore en cours d'analyse ; les digitales, elles, ne sont pas dans nos registres. J'ai aussi regardé dans notre fichier d'infraction du TAJ et j'ai rien trouvé non plus.

— D'accord. Sidney ?

— J'ai passé ma matinée à faire l'enquête de voisinage. Avec l'aide de gardiens de la paix, j'ai interrogé tous les témoins potentiels dans les établissements avoisinants en leur montrant la photo de la victime, mais ça n'a rien donné. En parallèle, la Fluviale a sondé les eaux avec deux plongeurs en se basant sur les données fournies par leur sonar…

— Ils ont trouvé le couteau ?

— Non, mais j'ai une fausse bonne nouvelle.

— Vas-y.

— Une caméra sous-marine de la Fluviale filmait les eaux situées en face du cadavre et j'ai pu consulter les enregistrements.

— Dis-moi que t'as vu un plongeur, supplia le baron.

— Malheureusement, je n'en ai pas vu.

— Quoi ? dirent Nina et Martin de concert.

— Non, il n'y en a pas, répéta-t-elle. Les images m'ont permis de déterminer l'heure approximative de la mort, aux alentours de trois heures trente…

— Aux alentours ?

— Tout ce qu'on aperçoit, c'est l'écoulement du sang dans la Seine, c'est-à-dire le temps que l'hémoglobine prend pour quitter le corps, dévaler quatre marches et couler dans le fleuve.

— Je vois… continue.

— Les images sous-marines nous permettent de constater le passage des bateaux également, mais à part ça, on ne voit rien.

— Bon, on va prendre une grande inspiration et récapituler.

Le balafré s'exécuta tandis que son groupe attendait qu'il prenne la parole :

— On a un cas d'homicide où le gars s'est fait tuer sous un pont, dans l'angle mort de dizaines de caméras de surveillance. Ces caméras filment toutes les voies d'accès, c'est bien ça ?

— Oui, affirma Sidney.

— Elles montrent également le pont d'Iéna sous tous les angles, c'est bien ça ?

— Exact.

— Ce qui signifie que le meurtrier a trouvé le moyen de se rendre sur le lieu du crime sans emprunter la voie terrestre ou la voie fluviale. Il reste donc deux possibilités dont on va discuter maintenant.

Le balafré reprit son souffle :

— Le coupable est venu par les airs. Je vous écoute.

— Pour moi, cela n'a aucun sens, asséna le major Martin Lin avec un grand sourire. Même si c'était le meilleur des ninjas, à un moment donné, on le verrait sur les enregistrements des caméras terrestres ou marines.

— Je suis totalement d'accord, dit le baron. Ce qui nous amène à la dernière possibilité. Nina, c'est la question que je n'ai pas osé poser au boucher tout à l'heure. Pour ne pas vous influencer, je vais vous demander de deviner le fond de ma pensée.

Les trois officiers de police judiciaire s'observèrent, perplexes. Ils ne voyaient pas du tout où il voulait en venir. Nina regarda Sidney, qui regarda Martin. Martin, lui, ne regardait personne à part la table, tandis que son cerveau bouillonnait :

— Je pense avoir trouvé, dit-il en suscitant l'admiration de ces deux

collègues.

— Je t'écoute.

— La possibilité d'un suicide.

— Exactement, dit Cédric Baron, mais cela nous amène à devoir répondre à une question qui est la clé pour résoudre cette affaire…

— Où est le couteau ? demanda Sidney.

— Absolument, conclut Cédric Baron. En supposant que la victime se soit automutilée en se donnant dix-neuf coups de couteau…

— Dix-neuf ? répéta Martin.

— Oui, dix-neuf, confirma le balafré. Si elle a fait ça, nous aurions dû retrouver l'arme, soit sur les marches, soit dans l'eau ; d'autant plus qu'avec les images sous-marines, nous aurions dû le voir tomber.

— Il a peut-être balancé le couteau très loin.

— J'y ai pensé aussi, mais dans ce cas…

— Nous l'aurions aperçu sur les enregistrements de vidéosurveillance, conclut Sidney.

— Putain ! pesta le baron en frappant violemment sur la table.

Ses trois collègues sursautèrent. D'habitude si froide et si rigide, l'armure du balafré semblait se fendre, comme si cette affaire s'incrustait sous sa peau.

— Cela n'a aucun sens ! Bon, on va se calmer. Martin et Nina, vous allez revisionner toutes les images, cent fois s'il le faut. Trouvez quelque chose ! Sidney, tu continues à interroger le voisinage. Si tu as besoin de ressources supplémentaires, dis-le-moi, je vais en aviser le divisionnaire.

De nouveau, il marqua une pause :

— Si vous voyez d'autres axes de recherches, n'hésitez pas. Cette affaire me rappelle que dans une enquête, il n'y a pas de question bête…

— Putain, le coupa Sidney. Sur les réseaux, ça s'affole après la conférence de presse de la proc' de ce matin. Elle a terminé en disant qu'elle espérait que les forces de l'ordre découvrent l'identité de cet inconnu retrouvé sur les bords de la Seine. Du coup, il a été baptisé *l'inconnu de la Seine*. Il a un nom maintenant…

— Et ? demanda le baron.

— Ben, cela permet de facilement l'identifier, cela facilitera les repartages et la création de hashtags. Mais c'est encore plus profond, selon moi. Avec un nom, la population peut s'identifier ou s'attacher à la victime. Désormais, elle est bien réelle pour eux. En plus, des rumeurs ont circulé dans la presse à propos des étiquettes coupées. Ça intéresse les gens, ça les intrigue, tout le monde veut savoir qui est cet homme.

— Bref, il a un pseudo, mais il n'a toujours pas de visage, car nous n'avons toujours pas diffusé de portrait net dans la presse.

— Nous pourrions le faire avec la photo de l'identité judiciaire.

— Oui, mais la qualité n'est pas suffisante ; nous avons besoin d'une reconstitution plus nette. Nous devons également être en mesure de rajeunir ou de moduler les traits du visage à des fins de comparaison. J'ai une idée : j'en parle avec la proc' d'abord et si elle est d'accord, je vous tiens informé.

Les trois collègues s'observèrent en échangeant un sourire :

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le balafré.

— Rien, j'espère qu'elle sera d'accord dans ce cas. Bon déjeuner, dit Sidney, l'air taquin.

— Comment sais-tu que je déjeune avec elle ?

Sidney, Nina et Martin éclatèrent de rire en quittant la pièce.

Le baron était habitué à ce genre d'enfantillage. Pour tous les membres de son groupe, la procureure et lui incarnaient Rachel et Ross de *Friends*. Tout le monde les suspectait d'entretenir une relation secrète, qui avait débuté bien avant son divorce. Cela était faux. Tout le monde le suspectait, lui, le balafré, le baron si dur et si froid, de trouver la magistrate particulièrement à son goût. C'était vrai et si la beauté de la procureure avait dû livrer bataille avec son intelligence, la libido du balafré en aurait eu pour son argent. Oui, il était subjugué par la femme de loi. Il était subjugué par son intellect, son charisme, sa culture, son corps, son style. Étaient-ce ses vêtements qui rendaient grâce à ses courbes ou l'inverse ? Était-ce son rouge à lèvres qui mettait ses lèvres en valeur ou l'inverse ? Était-ce le fard à paupières qui mettait en valeur ses yeux marron clair ou l'inverse ? Était-ce la coupe qui mettait en valeur ses longs cheveux noirs ou l'inverse ? Le balafré aurait-il un jour la réponse à la moindre de ses questions ? Au même titre que l'identité de l'inconnu de la Seine, il en doutait fort, mais se plaisait à se reposer sans cesse les mêmes questions, un peu comme un collégien, un peu comme un amoureux transi qui a peur d'oser.

Oser ? Il n'oserait jamais. Elle non plus d'ailleurs. Ce fut ce qu'il se dit en pénétrant dans le restaurant indien situé dans le XIVe. On y servait de la nourriture variée, plutôt raffinée, sans être grasse. Les plats végétariens, eux, étaient nombreux, raison pour laquelle la procureure appréciait particulièrement cet endroit. Ancienne grosse consommatrice de *barbaque*, ancienne grosse carnivore, devenue flexitarienne, elle aimait avoir le choix ; elle aimait pouvoir faire le choix de ne pas manger de la viande sans avoir l'impression de devoir se priver, sans avoir l'impression de prendre un plat par défaut, sans avoir l'impression d'être une petite fille punie par le restaurateur, ayant décidé d'envoyer ses envies au fond de la carte. Ici, on respectait le droit à la différence culinaire.

La magistrate se trouvait à l'étage, de dos. Assise à la même table, sur la même chaise. Elle l'attendait comme à l'accoutumée. Ensuite, il remerciait le serveur à haute voix, de sorte qu'elle entende. À ce moment, elle relevait la tête et lui se stoppait net. Il patientait, espérant qu'elle se retourne maintenant, peut-être pour la voir sous un angle nouveau. Cependant, elle ne le faisait jamais. Elle attendait patiemment qu'il la dépasse, puis elle se levait, le regardait dans le blanc des yeux en lui serrant délicatement la main ; il pouvait ainsi admirer son port de tête haut, issu de ses longues années de danse classique :

— Bonjour Cédric.

— Bonjour Clémence, répondit-il.

Elle portait un tailleur jaune qui rendait grâce à l'été ; il avait un joli décolleté, qui, lui, célébrait la volupté. Malgré tout, il ne captura pas le regard de Cédric Baron, car aujourd'hui, un autre détail l'interpella ; elle n'était pas maquillée et il eut enfin la réponse à ses interrogations. L'absence de fond de teint laissait entrevoir ses somptueuses taches de rousseur ; une constellation de minuscules étoiles qui l'hypnotisa. Oui, il avait désormais la réponse à l'une des questions qu'il s'était toujours posée : avec ou sans maquillage, Clémence Violine était en tout point magnifique. À vrai dire, elle était sublime et là, maintenant, il n'avait pas de mots pour décrire ce qu'il ressentait pour elle, ce qu'il ressentait tout court. Le capitaine ne savait que dire et dans ces moments, on dit n'importe quoi :

— Tu… tu ne travailles pas aujourd'hui ?

— Pourquoi dis-tu cela ? Parce que je ne suis pas maquillée ?

— Peut-être… Je ne suis pas habitué.

— J'ai décidé de faire comme Alicia Keys et d'arrêter le make-up. On a à peu près le même teint de peau et je la trouve très jolie sans, pas toi ?

— Euh… Sans doute. Je ne savais pas qu'elle avait cessé de se maquiller, mais elle a bien raison et toi aussi.

— Qu'en penses-tu ? Cela me va bien ?

Il fit mine de ne pas entendre et prit place à la table.

— Et cette conférence de presse ?

— Comme toutes les conférences de presse : stressante et ennuyeuse.

— L'os que tu leur as donné à ronger est suffisamment gros ?

— J'ai dit qu'il s'agissait d'un crime violent perpétré à l'arme blanche. Rien de plus. J'ai expliqué que dans le cadre de l'enquête pour recherche des causes de la mort, les forces de l'ordre mettaient tout en œuvre pour retrouver son identité. Où en êtes-vous ?

— On a consulté nos registres sans beaucoup de succès pour l'instant. J'ai une idée, mais elle est assez coûteuse, donc je préfère

t'en parler avant.

— Je t'écoute.

— J'aimerais faire intervenir un spécialiste de la reconnaissance faciale.

— C'est faisable, même si cela a effectivement un coût. Franchement, je trouve qu'on marche sur la tête.

— C'est-à-dire ?

— La magistrature et des hommes politiques haut placés s'excitent pour un clodo assassiné par un autre clodo.

— Le truc, c'est que le meurtre a eu lieu à proximité du Carrousel. Le truc, c'est que les réseaux sociaux ont repris le sujet et que le clodo a désormais un nom…

— *L'inconnu de la Seine*, j'ai vu. C'est vraiment stupide…

— Je sais, mais ce gars les intrigue, juste parce qu'on n'arrive pas à découvrir son identité…

— Ça fait deux jours seulement…

— C'est court. De nos jours, quelques heures suffisent à monter un sujet en épingle et chaque heure, *les internautes* attendent qu'on leur donne des infos. Sur les plateaux télé, d'anciens flics parlent et ils s'interrogent également. Comment, en quarante-huit heures, n'est-on pas parvenu à leur fournir la moindre information sur un meurtre qui a eu lieu près de l'un des endroits les plus surveillés au monde ? Malgré les caméras, malgré le travail de la police judiciaire. Tu vois le genre de publicité que ça nous fait ? Ce qui dérange la plupart des gens, c'est qu'on n'a rien, donc le tribunal populaire se charge de raconter n'importe quoi. La vérité est le seul garde-fou à l'imagination de ces guignols qui est débordante, crois-moi ! Mais on n'a rien à leur donner, même pas un foutu surnom.

— Pourquoi ?

— Si j'avais la réponse à cette question, je pourrais t'aider à contenir la meute, mais on n'a vraiment rien.

— Que me conseilles-tu pour la prochaine conférence de presse ?

— Il y en aura une autre ? Ce ne sont pas les attentats du Bataclan, quand même !

— Je le sens venir gros comme une maison, car les gens se sont pris d'affection pour cet individu. Je pense être sollicitée de nouveau.

— La prochaine fois, tu peux leur donner des détails fournis par les légistes.

— Et celle d'après ? J'aurais besoin d'informations croustillantes pour nourrir les vautours.

— Tu pourras évoquer le fait que les étiquettes des vêtements sur-mesure sont coupées et que les chaussures sont artisanales.

— Sans marque ?

— Oui.

— C'est quoi ce bordel ?

— Je travaille dessus.

— Très bien, je vais commencer par ça ; mais tu devras également me présenter toutes tes investigations pour que les citoyens soient conscients que nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour retrouver l'identité de ce *pauvre homme*…

— Quoi ? Tu me mets la pression ? En plus, tu deviens cynique…

— Toujours !

Elle s'arrêta de parler en se contentant de le fixer, longuement. Quand elle agissait ainsi, cela signifiait qu'elle s'apprêtait à s'aventurer sur un terrain plus intime. Un terrain glissant :

— Cela fait longtemps qu'on se connaît, Cédric.

— Effectivement.

— Les regards, les faux semblants, je trouve qu'ils décrivent bien notre relation…

— Professionnelle ?

Elle ne répondit pas.

— Tu as oublié un mot, lui objecta le balafré, les rumeurs.

— Que disent-elles ?

— Que nous sommes amoureux l'un de l'autre !

— Si ce n'est que cela.

— Que je te baise entre midi et deux en agrippant ta belle chevelure ?

— Dans ces termes ?

— Oui.

— Donc, dans une réalité, je suis une traînée excitée par les policiers barbus virils ?

— Un truc comme ça, mais ça n'a pas d'importance, car c'est faux.

— Si tout le monde le pense vrai, est-ce fondamentalement faux ? Tant qu'on ne rétablit pas la vérité, pour la majorité des personnes, cela devient un fait avéré.

— Tu te crois dans *1984* ?

— Non, pas du tout, mais parfois, je me demande pourquoi nous ne démentons pas toutes ces rumeurs. Est-ce que c'est parce que nous n'avons pas la franchise d'avouer que nous aimerions vivre dans cette réalité ? D'une certaine manière, nous y vivons déjà. Je sais que tu songes à moi, que tu rêves même de moi, Cédric, tu sais pourquoi ?

— Parce que tu en fais autant.

— Alors, pourquoi se contenter de rêver ?

— Qui te dit que nous ne sommes pas en train de rêver ? Nous finirons peut-être par nous réveiller. De plus, si tu me permets une digression, je crois que Claude Lantier se trompait.

— Tu parles du héros de Zola dans *L'Œuvre* ?

— Oui.

— Pourquoi se trompait-il ?

— Il ne cessait de parfaire son œuvre, mais il faisait fausse route. Parfaite, elle ne le serait jamais. La seule chose qui était parfaite était l'idée qu'il s'en faisait. Son œuvre n'aurait pu être qu'une proposition imparfaite de son idée de la perfection.

— Une relation amoureuse est donc une œuvre d'art ?

— Peut-être…

— C'est beau, mais je te rétorquerai que l'erreur de Lantier est de ne pas avoir su s'arrêter. En quête constante de perfection, il a oublié que la beauté de son œuvre ne résiderait pas dans cette dernière, mais dans ses imperfections. L'idéal de perfection est froid, sans âme, ne procure aucune émotion…

— … mais il protège aussi, il rassure.

— Oui, mais l'imperfection suscite le débat, elle ouvre de nouvelles perspectives, elle déchaîne les passions.

— Comme pour l'inconnu de la Seine.

— Oui, comme pour lui, dit-elle en buvant une gorgée d'eau. Nous ne connaîtrons peut-être jamais son identité. Nous ne saurons peut-être jamais.

Elle le fixait intensément.

— Cela ne te frustre pas de ne pas savoir ?

— De ne pas savoir quoi ?

De nouveau, elle le regarda sans rien dire. Ses pupilles marron l'hypnotisaient :

— Je pense que cela me rassure, cela me protège.

Le serveur déposa respectueusement leur plat sur la table tandis que la procureure dévisageait de plus belle le visage balafré de l'inspecteur. Quand le préposé s'en alla, elle ouvrit légèrement la bouche pour dire quelque chose, avant de la refermer doucement. Elle baissa les yeux, pensive. Ensuite, elle saisit ses couverts, regarda le baron dans le blanc des yeux et s'exclama sèchement :

— Je te souhaite un excellent appétit, Cédric.

Paris, le 1er août 2022

Le moins que l'on puisse dire, c'était que la reconnaissance faciale constituait un sujet sensible en France. Accusée de mettre en danger la vie privée des usagers et d'atteindre à leurs libertés individuelles, ses potentielles dérives sécuritaires suscitaient de vifs débats. C'est pourquoi Baron interdisait son utilisation dans l'équipe, sauf en cas de force majeure. Quand cela se présentait, il avertissait son divisionnaire, demandait systématiquement l'autorisation au procureur et informait son correspondant de la CNIL.

Force était de reconnaître que dans le cas de l'inconnu de la Seine, la mesure semblait appropriée. En effet, aucune des actions entreprises n'avait abouti jusque-là. Les comparaisons des empreintes digitales et génétiques dans le FAED et le FNAEG. Rien. Les publications dans des revues spécialisées des examens dentaires, des résultats d'autopsie, des éléments morphologiques tels que les cicatrices, tatouages ou autres implants chirurgicaux de l'anonyme. Rien. Les enquêtes de voisinage en montrant la photo du cadavre. Rien. Que restait-il ? Demander au major Lin de faire un rapprochement entre la photo de l'inconnu de la Seine avec les données de leur registre, mais cela aussi avait accouché d'une souris. Il ne restait donc qu'une unique solution : produire un portrait de l'individu en haute résolution. Il serait ensuite diffusé dans la presse et utilisé par la police judiciaire pour effectuer des comparaisons plus poussées. Cela requérait l'intervention d'un spécialiste en reconnaissance faciale, et ce, pour plusieurs raisons, que l'experte mandée, Cindy Martin, se ferait un plaisir d'expliquer.

Elle patientait dans une salle que le groupe criminel du 3e district de police judiciaire avait réservée à cet effet. Quand Nina, Martin, Sidney, suivis du balafré, pénétrèrent dans la pièce, elle était en train de connecter son ordinateur personnel au vidéoprojecteur. C'était une mignonne petite brune dont les longs cheveux châtain clair étaient coiffés en queue de cheval. Son visage arborait de beaux traits, fins, épurés et de sublimes yeux marron, dissimulés derrière une paire de lunettes à grosse monture, qui lui donnait un air de maîtresse d'école. Une maîtresse d'école stricte. À côté d'elle trônait une imposante figure couverte par un morceau de tissu. Qu'était-ce ? C'est la question que se posait l'ensemble des membres du groupe en s'asseyant :

— Bonjour, je me nomme Cindy Martin, je suis une experte en reconnaissance faciale qui travaille dans le secteur privé. Madame la procureure de la République m'a sollicitée pour effectuer la reconstitution 3D du visage de… de cet inconnu, dans le cadre de la recherche des causes de la mort. Tout d'abord, je vais demander au major Lin de nous présenter la première comparaison qu'il a

effectuée.

— Bonjour, dit Martin. J'ai utilisé les photos produites par l'identité judiciaire sur la scène de crime et par le légiste, puis j'ai réalisé un rapprochement avec celles qui sont dans notre base de données du traitement des antécédents judiciaires (TAJ) ; elle s'appuie sur les fichiers de police et gendarmerie du STIC et du JUDEX.

— Très bien, et quels ont été vos résultats ?

— Le logiciel Cognitec m'a fourni un ensemble de personnes d'intérêts potentielles, mais après vérification, il s'est avéré qu'il ne s'agissait pas de notre homme.

— Des faux positifs.

— Exactement

— Frustrant, n'est-ce pas ?

— Très…

— Bienvenue au club dans ce cas, lança-t-elle en parvenant à soutirer un sourire aux membres présents dans la salle. Très bien, je vais vous présenter mes méthodes ainsi que mes conclusions. Pour commencer, je vais vous expliquer pourquoi la comparaison automatique que vous avez effectuée avait peu de chance d'aboutir. Tout d'abord, la qualité de la photo que vous avez utilisée était au mieux moyenne et au pire médiocre, ce qui peut compromettre les résultats de cette opération. Notre photographe a pris un cliché de haute résolution en respectant les normes de l'OACI (organisation de l'aviation civile internationale), c'est-à-dire une image de face du sujet, avec un éclairage uniforme et un fond neutre.

— D'accord, dit le balafré qui semblait très concentré. Il attendait beaucoup de cette expertise.

— Ensuite, d'autres facteurs peuvent nuire à la qualité de la comparaison. Je veux parler du vieillissement, du maquillage, de la chirurgie esthétique ou des effets de la consommation de drogues ou de tabac, dit-elle en énumérant les points présents dans sa présentation PowerPoint. Cela peut également être dû aux variations de luminosité, de l'angle de prise de vue ou de la différence d'expressions faciales, tout simplement. Pour réduire l'incidence de ces facteurs, mon cabinet a décidé d'effectuer une reconstitution en 3D du visage qui nous permettait de le modifier à souhait. Nous pouvions par exemple le vieillir ou le rajeunir à notre guise.

Elle but une gorgée d'eau.

— Nous avons ainsi produit un ensemble d'images de l'individu que nous nommerons *trace,* puis nous les avons comparées à des *références*. À l'aide de notre logiciel interne, nous avons réalisé une comparaison en nous basant sur les données de votre TAJ, mais également sur celles du système IFRS d'Interpol, qui contient les images faciales communiquées par plus de 179 pays. Dès lors, notre algorithme a

déterminé un groupe de *personnes d'intérêt (PI)*. Ensuite, et c'est là que ça se complique, nous avons fait appel à des méthodes manuelles afin de savoir si ces PI étaient des *candidats potentiels,* des *candidats à écarter* ou des *résultats non concluants*…

— Pourriez-vous nous présenter ces méthodes manuelles ? demanda le balafré.

— Je vais être un peu technique, mais dans mon cabinet, nous utilisons quatre procédés : holistique, morphologique, photo-anthropométrique et la superposition d'images. La méthode holistique correspond à une description globale des caractéristiques du visage, comme le ferait un officier lors d'un contrôle d'identité à l'aéroport. L'analyse morphologique est plus précise et équivaut à un exposé rigoureux des éléments et des marques du visage, sans oublier les spécificités des cheveux ou encore la pilosité. L'approche photo-anthropométrique consiste à mesurer la distance entre certains points du visage. Enfin, le principe de la superposition d'images parle de lui-même. C'est plus clair ?

— Oui ; donc si je comprends bien, vous allez nous fournir cette liste de *candidats potentiels* ? demanda Sidney ?

— C'est bien ça.

— Mais vous ne pouvez pas nous assurer qu'il s'agit bien de notre homme ?

— Non, contrairement à ce qui est présenté dans les films, la reconnaissance faciale n'est pas une discipline « miracle ». Nous avons essayé de développer une méthode fondée sur une base scientifique fiable et réfutable, qu'elle ait fait l'objet d'une vérification et que le taux d'erreur soit connu. Nous souhaitons surtout mettre en place une méthodologie d'investigation performante, limitant le taux de faux négatifs.

— Les personnes exclues à tort ? demanda le major Lin.

— Absolument. Si l'examen des candidats potentiels n'apportait pas les résultats escomptés, nous préconisons la mise en place d'une veille opérationnelle avec un objectif de renseignement.

— Mais en gros, si l'inconnu de la Seine est absent de votre liste, cela laisserait supposer que notre homme n'a jamais eu affaire avec une autorité judiciaire dans le monde.

— C'est à peu près ça.

— Très bien, et concernant les recherches sur les personnes présentes sur les enregistrements de vidéosurveillance ?

— Euh… concernant ce point, la CNIL nous a opposé une fin de non-recevoir.

— Quoi ?

— Elle a prétexté une absence de consentement des personnes présentes sur les images. Vous devez d'abord obtenir leur autorisation

écrite.

— Quoi ? Mais c'est impossible ! Ça va prendre un temps fou ! s'écria Sidney.

— On se calme… Merci d'avoir essayé en tout cas, dit le balafré.

— Dernière chose : à la suite d'une demande inédite de votre procureure, souhaitant inhumer le corps le plus rapidement possible, nous avons également effectué une reconstitution en 3D de l'ensemble du corps de l'anonyme ; à l'aide d'une imprimante 3D assez performante, nous avons pu produire ce moule, dit-elle en enlevant le morceau de tissu sur le buste.

Une version plastique de l'inconnu de la Seine apparut devant leurs yeux. Elle était soigneusement peinte de la tête aux pieds et comportait toutes ses cicatrices ou autres taches de naissance. Fasciné, l'ensemble des membres se rapprocha du mannequin :

— Ce sont les vêtements retrouvés sur la scène de crime ? demanda Nina.

— Oui, nous avons effectué une reconstitution fidèle des habits en nous basant sur les dimensions des pièces présentes dans les scellés.

— Ce sont exactement les mêmes ? Vous avez même coupé les étiquettes ?

— C'est bien ça ; nous avons considéré que c'était un élément important. Nous avons fait une inspection minutieuse et avons tout refait à l'identique ; nous avons même reproduit les taches de sang…

— Vous avez tout refait à l'identique, à part les poches, nota le balafré, en mettant sa main à l'intérieur de la poche du pantalon.

— Euh… Euh… désolée. Les poches ne contenaient rien selon le rapport de la PTS et c'est un élément invisible de l'extérieur, nous n'avons pas jugé essentiel de… souhaitez-vous que nous les ajoutions ?

— Non, ce ne sera pas nécessaire ; merci du travail que vous avez accompli.

— De rien, je vous envoie les photos de la victime en haute définition par mail ainsi que la liste de nos candidats potentiels.

Le balafré l'accompagna sur le parking en se demandant déjà ce qui se passerait si aucun des *candidats potentiels* ne s'avérait être leur homme. Tandis que la grille du portail d'entrée se refermait après avoir laissé passer la voiture de Cindy Martin, le balafré sentit le sol s'ouvrir sous ses pieds. Il n'y voyait rien, il ressentait la peur du vide.

Les semaines qui suivirent furent bercées de désillusions. Aucun des *candidats potentiels* ne révéla l'identité de l'inconnu de la Seine. Quant aux personnes d'intérêt, elles étaient soit mortes, soit emprisonnées ou ne correspondaient tout simplement pas. Mais qui était donc cet homme ? Un marginal ? Un immigré ? Un agent secret ? Un espion ? Monsieur Tout-le-Monde ? Ces questions agitaient une Toile qui s'était véritablement passionnée pour cette histoire.

Cela fut d'autant plus vrai quand la procureure de la République, Clémence Violine, fournit des détails sur l'affaire. La révélation concernant les vêtements sans marque et dont les étiquettes avaient été coupées se propagea comme une traînée de poudre. La magistrate décida d'aller plus loin en effectuant un appel à témoin. Ainsi, les photos en haute définition furent diffusées dans la presse et sur les réseaux sociaux. Le 3e district de police judiciaire mit en place une ligne dédiée et les appels affluèrent. Cependant, entre les canulars, les personnes qui croyaient reconnaître un proche, un collègue ou une simple connaissance, Nina et Sidney n'en tirèrent pas grand-chose. Dès qu'une piste semblait se dessiner, elle avertissait le baron et Martin, qui effectuaient le travail de terrain, sans grand succès. Les jours passaient et le nombre d'appels ne cessait d'augmenter, tandis que dans le groupe Criminel, l'espoir de résoudre cette affaire s'amenuisait. Durant tout ce temps, une seule et même question hantait les quatre comparses.

Qui était cet homme ? Son histoire n'était pas sans rappeler celle d'une inconnue retrouvée noyée dans la Seine au début du XXe siècle. Selon la légende, un employé de la morgue, subjugué par sa beauté, décida de réaliser un moulage qui ferait date. Ce dernier devint une source d'inspiration pour le milieu artistique français, mais aussi à l'étranger. Cet anonyme, dont le sang avait abreuvé le fleuve, connaîtrait-il pareil destin ?

Qui était cet homme ? Les hypothèses les plus farfelues pullulèrent sur le web. Pour les uns, c'était un barbouze de la DGSE, pour les autres, c'était un agent double tué par les Russes. Néanmoins, le pire était à venir, car les milieux complotistes s'emparèrent de l'affaire. Cet homme n'était ni plus ni moins que le patient zéro de la COVID que la CIA et les autres agences de renseignement avaient fait taire à jamais, pour qu'il ne puisse pas faire d'incroyables révélations.

Connerie ! pensa le balafré, mais il devait admettre que lui aussi était de plus en plus intrigué par cette affaire. Plus que ça, elle le tourmentait. Malgré toutes les caméras, ses collègues et lui n'avaient toujours pas défini le mode opératoire du meurtrier. Malgré les

énormes moyens déployés pour mener leurs investigations, ils n'avaient toujours pas la moindre idée de l'identité de cet homme. Et, malgré ses nombreuses affaires résolues, malgré son CV en béton armé, le balafré commençait à sentir le souffle de sa hiérarchie dans son dos.

En effet, le travail sur l'inconnu de la Seine monopolisait une part importante du temps de son équipe. C'était beaucoup, car tandis qu'ils employaient des ressources considérables pour auditionner des témoins, répondre aux appels, vérifier et revérifier les candidats potentiels, contacter leurs collègues parisiens, de France et de Navarre, d'Europol, d'Interpol, sur la rive gauche de Paris, le crime, lui, ne dormait pas.

Ainsi, le commissaire divisionnaire Poulidor l'avait convoqué et, quand il entra dans le bureau, une drôle de surprise l'attendait. Elle prenait la forme d'un individu qui avait les yeux cernés par ses nombreuses années de service. Les cheveux coupés court, la barbe rasée de près, il ressemblait à un militaire de carrière. Il adressa un bref regard au balafré pour le saluer. Celui-ci en fit autant ; les deux hommes s'appréciaient et n'avaient pas besoin de parler beaucoup pour se comprendre. Pour tout dire, le commissaire divisionnaire Lorenzo, à la tête de la mythique brigade criminelle du 36, avait depuis longtemps émis le souhait que le baron prenne la tête de l'un de ses groupes, mais ce dernier avait la rive gauche dans la peau :

— Bonjour, Cédric, tu tiens le coup ?

— Bonjour, Monsieur le Commissaire. J'essaie en tout cas, murmura-t-il en prenant place à côté du haut gradé.

Poulidor prit la parole.

— Capitaine Baron, j'ai fait venir le divisionnaire Lorenzo pour que nous évoquions l'inconnu de la Seine. Pourriez-vous dresser un état des lieux de la situation ?

Le balafré s'exécuta et détailla toutes les démarches entreprises par son équipe et lui-même.

— Et vous n'avez toujours rien ? demanda Lorenzo.

— Rien, malheureusement.

— Cédric, ce que je vais vous dire ne va pas vous faire plaisir, mais nous allons bientôt devoir refiler le bébé au 36, comme nous le faisons habituellement quand nos pistes n'aboutissent pas, affirma Poulidor.

Le balafré encaissa le coup.

— Je comprends tout à fait. Nous remplirons tous les procès-verbaux et nous faciliterons le transfert du dossier. Ça ira chez qui ? demanda-t-il en se tournant vers Lorenzo.

— Dans notre équipe *affaires non résolues*, qui vient d'intégrer un spécialiste en analyse comportementale. Nous allons travailler dessus, mais ce ne sera pas une priorité non plus. Selon moi, nous avons déjà

engagé beaucoup trop de frais dans cette enquête. Pourquoi ? Parce que nous avons laissé l'opinion publique dicter notre action. Franchement, je pense que le temps d'enterrer cette affaire est venu, expliqua le commissaire divisionnaire Lorenzo.

— En parlant d'enterrement, la procureure tient une conférence à l'instant même ; elle va annoncer la date de l'inhumation. Ce sera le 15 septembre, dit Poulidor.

— Dans la fosse commune ? demanda Lorenzo.

— Ça ne s'appelle plus comme ça, mais oui, il sera enterré dans le carré des indigents du cimetière de Thiais.

— Bon débarras ! asséna Lorenzo. Ça va, capitaine ? s'enquit-il en s'adressant au balafré qui arborait une mine dépitée.

— Ça va, je suis un peu frustré, c'est tout.

— Un homme sain d'esprit apprend à vivre avec sa frustration. L'inconnu de la Seine n'est qu'une goutte d'eau dans le fleuve du crime. La police n'a pas pour vocation de l'assécher, nous sommes juste un barrage. Un vulgaire barrage. Ne l'oubliez pas, capitaine et surtout, n'en faites pas une affaire personnelle. Vous avez fait du bon boulot et maintenant, on passe à autre chose.

— Oui, Monsieur.

Ainsi se conclut la réunion. Cependant, en sortant du bureau, le balafré ne se sentit pas plus léger. Il regagna son bureau et constata que les membres de son groupe étaient agglutinés autour de l'écran de Sidney. Ils regardaient tous la conférence de presse de Clémence Violine, diffusée en direct sur une chaîne d'information en continu. Tandis qu'elle annonçait l'heure et la date de l'inhumation, la procureure de la République était loin de se douter du raz de marée qui s'annonçait. Le capitaine du groupe Criminel et ses ouailles, encore moins.

Cette enquête réserva son lot de surprises. La réaction de l'opinion publique en apprenant l'inhumation prochaine de l'inconnu de la Seine fut l'une d'entre elles. Cet homme intrigant qui intriguait. Cet individu qui occupait largement les discussions de comptoir, qui ne cessaient de détailler, d'imaginer, d'extrapoler sur les détails de la vie de cet anonyme et qui, en plus de déchaîner les passions, suscitait la compassion de la population. Une collecte de fonds avait été organisée dans le but de lui ériger une stèle. Rien que ça ! L'association qui avait lancé l'appel aux dons en récolta tellement qu'elle demanda aux donateurs, également anonymes, d'arrêter d'envoyer de l'argent.

Et pour une fois, le balafré, sans l'approuver totalement, cautionnait l'initiative. Il glissa même un billet de dix euros dans l'enveloppe que Nina avait mise à la disposition de tous les agents du 3e district pour financer le monument funéraire. Et ce n'était pas tout : la maire de Paris, jamais avare d'un coup de pub, accepta que le cimetière du Montparnasse accueille la dépouille de l'anonyme. Le baron s'était donc trompé ; l'inconnu de la Seine reposerait aux côtés de Sartre, de Simone de Beauvoir, de Marguerite Duras et bien sûr, de Baudelaire.

L'enterrement avait lieu aujourd'hui et le baron était seul dans le commissariat. Tous ses collègues se trouvaient à deux pas, afin de rendre un dernier hommage à l'homme qui avait rythmé leurs discussions les semaines précédentes. Voir son somptueux cercueil rejoindre les entrailles de la Terre suffirait-il à les apaiser, eux, mais également les milliers de badauds, absolument obsédés par l'affaire, venus se recueillir sur sa tombe de l'inconnu ? Et qui dit attroupement de personnes, dit politicards désirant faire de la récupération politique.

Il y avait bien sûr la maire de Paris, mais aussi le ministre de la Justice, souhaitant vanter les mérites de son nouveau pôle national dédié aux *cold cases*, qui veillerait, avec l'appui de la police judiciaire, à garder *vivant judiciairement* le dossier de l'inconnu de la Seine. Le balafré, lui, refusait de prendre part à ce bal d'hypocrites. Il préférait demeurer seul pour apaiser sa frustration. Cet enterrement symbolisait l'échec de ses investigations et y assister consisterait à remuer le couteau dans la plaie. Une plaie béante.

Il se dépêcha de remplir les derniers procès-verbaux dont le procureur avait besoin pour ouvrir une information judiciaire, puis un juge d'instruction du nouveau pôle serait saisi. C'est lui qui instruirait le dossier en le reprenant de zéro avec une grille de lecture neuve. Les scellés, eux, seraient réexaminés à l'aide de technologies de pointe. Le magistrat serait ainsi soutenu par une équipe pluridisciplinaire,

éventuellement assisté par un OPJ du 36.

L'affaire était lentement, mais sûrement en train de lui filer entre les doigts. Et pour se montrer tout à fait honnête avec lui-même, le balafré ne savait plus où donner de la tête. Une partie de lui était contente de ne plus travailler sur cette mystérieuse enquête, mais il n'arrivait pas à se débarrasser de ce goût d'inachevé, de ce goût amer, de cet arrière-goût qu'il gardait envers et contre tout. Du temps, beaucoup de temps, s'avérerait sans doute nécessaire.

C'est ce qu'il pensa en se levant pour enfiler son manteau. S'il partait maintenant, il éviterait la cohue de gens ne parlant que de l'inconnu de la Seine et qui lui demanderait : « Pourquoi tu n'es pas venu ? » Et lui aurait envie de leur rétorquer : « Vous, qui vous a invité ? » Il sortit rapidement du bâtiment. Cet après-midi, il travaillerait de son côté.

Le balafré consacra le reste de la journée à effectuer une énième enquête de voisinage, à sa sauce. Muni de la photo de l'inconnu de la Seine, il actionna un autre ressort, explorer les bas-fonds de Paris. Les patrons de bars, les videurs, les gérants des prétendus salons de massage, sans oublier les sacro-saintes prostituées. Cela lui permit de serrer quelques paluches et de payer quelques verres à des gens qui lui avaient naguère fourni de précieuses informations. Des renseignements qui l'avaient aidé à résoudre de sordides affaires. Cette fois, cependant, il fit de nouveau chou blanc. Cela ne l'étonna guère, mais ce énième échec contribua à nourrir davantage sa frustration : l'inconnu de la Seine portait définitivement bien son nom.

Rentré chez lui, le balafré tenta de se vider l'esprit en regardant la télé, puis une série sur Netflix, mais rien n'y faisait. L'inconnu de la Seine le poursuivait ; il était assis à côté de lui sur son canapé, le teint blafard, le regard dans le vide et habillé de ses vêtements sans étiquette. Le balafré l'observa longuement et l'anonyme finit par tourner la tête vers lui. Le baron le regarda dans le blanc des yeux, espérant y trouver un indice. Mais il n'y avait rien, il n'y vit que le néant. Il s'apprêtait à lui poser une question, mais il renonça, car il savait que cet enfoiré ne répondrait pas. Ce serait bien trop facile.

Le balafré retrouva subitement ses esprits. Il s'était assoupi devant la télévision. L'inconnu de la Seine avait quitté son canapé, pas ses pensées. Cette affaire l'obsédait-elle ? Pourquoi ? Il avait besoin de savoir, mais avant cela, il fallait bien se l'avouer, il devait satisfaire sa curiosité, il devait voir l'objet qui occupait tant son esprit. Il envoya un message à Alice pour l'avertir qu'il n'y aurait pas de sport ce soir, et à son ex-femme pour l'informer qu'il ne pourrait pas récupérer sa fille. D'avance, il savait qu'elle enragerait, et rien que pour ça, il avait moins de remords à décevoir une énième fois l'adolescente. Cette

dernière n'était pas sans savoir que le métier de policier n'était pas un travail comme les autres. Une enquête était un rejeton que le diable glissait sous votre peau et tant qu'elle n'était pas résolue, elle vous brûlait de l'intérieur.

Le balafré déambulait désormais dans les rues de Paris comme un damné. De nouveau, il ne mettrait pas les pieds dans le métro ; il avait besoin de marcher pour faire le point avec lui-même. Il contourna le jardin des archives nationales, lieu dans lequel il aimait beaucoup aller se promener en été, avant de rejoindre la très bondée rue de Rivoli. Il aperçut l'imposant Hôtel de Ville, puis sa station de métro, qu'il refusait toujours de prendre. Il faisait frisquet et tandis qu'il traversait un pont au Change embouteillé, Cédric Baron se fit la réflexion que l'automne approchait. Il s'arrêta pour observer la Seine ; cette beauté qui avait bu le sang de tant d'hommes, dont celui de l'inconnu de la Seine. Si seulement elle pouvait parler, tout serait tellement plus simple, pensa-t-il avant que deux touristes lui demandent de les prendre en photo. Lui avez-vous demandé la permission ? demanda le balafré avec un sourire, en désignant le fleuve. Il s'en alla avant qu'ils aient pu répondre. Il dépassa la silencieuse Sainte-Chapelle avant de rejoindre le très bruyant Quartier latin, dans lequel il ne s'attarda pas, au contraire du jardin du Luxembourg ; il y fit une brève halte pour boire un café et pour réfléchir, mais il n'y parvenait pas, car une phrase ne cessait de marteler son esprit. *Priez pour eux.*

Au bout d'un moment, sans doute assez long, il finit par arriver au cimetière. L'inhumation était terminée, mais il ne désemplissait pas. Fleurs à la main, de nombreux badauds faisaient la queue pour honorer la sépulture de cet anonyme, qui avait ému la population à un point inimaginable, à un point que le balafré n'aurait jamais pu imaginer. La présence des camions de télévision, des journalistes et des centaines d'influenceurs confirmait la puissance médiatique dégagée, malgré lui, par l'inconnu de la Seine. Ce dernier générait des clics, faisait vendre du papier et dopait les audiences. Pourquoi ? Car cet homme, cet anonyme, cet inconnu, cette affaire, cette enquête, cette histoire, passionnait les gens. Ceux-ci n'avaient même pas travaillé sur le dossier. Qu'en était-il de lui ? Planté là, se remémorant simplement le moment où il était parti de chez lui et celui où il était arrivé aux abords du cimetière, le baron se rendit compte que sa fuite en avant avait échoué. Il devait l'admettre. En plus de l'obséder, cette affaire l'obnubilait, le hantait, le pourchassait, l'habitait, le harcelait. Plus que ça : désormais, l'inconnu de la Seine le possédait !

***

— Monsieur ? Monsieur ? s'exclama un des policiers chargés de surveiller le cimetière Montparnasse.

Il s'adressait à un homme, à une ombre immobile se tenant derrière le grillage, une ombre menaçante.

— Monsieur, je vais vous demander de partir, s'il vous plaît. Les visites sont terminées pour aujourd'hui, dit-il en se rapprochant prudemment. Instinctivement, il posa sa main sur la crosse de son arme.

L'inconnu releva la tête brusquement et le policier en faction sursauta. La balafre qui lacérait le visage fatigué ne laissait point de place au doute :

— Capitaine Baron ?

— Laissez-moi entrer, s'il vous plaît.

— Tout de suite, je ne vous avais pas reconnu.

Le gardien enleva le cadenas et ouvrit le portail. Le balafré le salua rapidement et se dirigea vers l'objet de toutes ses pensées. Elle se trouvait juste là. La précieuse tombe ornée d'une stèle en marbre. Une somptueuse gravure d'un corps inerte sous le pont d'Iéna occupait sa partie haute. Sur la partie basse, une belle écriture décrivait un bien triste état de fait : « Ici repose l'inconnu de la Seine. Priez pour lui. »

Juste ça. Lui et tous ces gens avaient patienté des heures pour lire ces deux phrases. Le balafré devait cependant admettre qu'elles avaient de l'impact, car elles mettaient le doigt sur l'information la plus importante : on ne savait strictement rien de cet homme. Et c'était, en partie en tout cas, de sa faute. Il quitta précipitamment le cimetière.

Usé physiquement, émotionnellement, il ne désirait qu'une chose : rentrer chez lui pour être seul, pour broyer du noir en se disant qu'il n'était bon à rien. Il ordonna à ses jambes de le ramener à son domicile. Il était si épuisé qu'il avait l'impression d'être un zombie qui déambulait dans les rues de Paris. C'était dans ces moments que les souvenirs les plus douloureux revenaient, au moment où il n'était plus assez lucide pour les contenir. Ils frappaient constamment à sa porte et le balafré menait sans cesse une lutte intérieure pour les empêcher d'entrer. Ce soir, il n'avait pas suffisamment de force pour les réfréner.

Mitterrand venait de remporter l'élection présidentielle pour la seconde fois. La force tranquille avait écrasé le bulldozer. Le balafré sans balafre regardait la télé, quand une violente dispute entre sa

mère et son père le dérangea. Elle l'insultait de tous les noms en lui reprochant de l'avoir trompée avec une pétasse. C'est ce mot qu'elle utilisait. Pétasse par-ci, pétasse par-là. Puis Cédric avait entendu un grand bruit, un grand fracas, celui d'un corps qui heurte le sol. Quelques minutes après, son paternel était descendu. Il était comme possédé ; il avait un couteau à la main…

Stop. Cette histoire, le balafré se l'était répétée tant de fois. Pourquoi une fois de plus ? Il était arrivé au Marais. Il gravit les cinq étages en empruntant les escaliers, ouvrit son imposante porte et se rendit immédiatement dans la salle de bain. Il prit une douche froide. Très froide, mais pas assez pour calmer ses ardeurs. Il resta un moment sous l'eau, tout en songeant à sa mère qui se trouvait dans une maison de retraite. Cela faisait longtemps déjà qu'elle y était et qu'il ne lui avait pas rendu visite. Il savait qu'il devait y aller, mais c'était trop dur, juste trop dur. Il ferma le robinet.

Il se mit au lit, tout en sachant qu'il ne dormirait pas. Il avait trop de choses en tête. L'une d'elles était que, à la suite d'une demande du juge d'instruction, les scellés seraient transférés le lendemain au palais de justice de Nanterre. Ce qui signifiait que ce serait le dernier jour où il pourrait les examiner. À quoi cela l'avancerait-il ? Normalement à rien, mais un élément sur lequel il n'arriverait pas à mettre le doigt, pour l'instant, le poussait à penser qu'il avait manqué quelque chose. Il avait besoin de les inspecter une dernière fois, sans en connaître la raison. Un déluge de questions s'abattit sur lui. Qui ? Pourquoi ? Comment ?

Qui était cet inconnu ? Comment un individu pouvait-il se muer en un tel fantôme de nos jours ? Était-il un agent secret ? Français ? Étranger ? Avait-il subi de la chirurgie esthétique ?

Pourquoi voulait-on attenter à sa vie ? Pourquoi l'avait-on tué ainsi ? À la vue de tous, en prenant tant de risques. Pourquoi ? Devait-il servir d'exemple ? Était-il un symbole pour son meurtrier ? Un symbole de quoi ?

Comment le coupable avait-il pu le tuer sans laisser de traces ? Il y avait pourtant de nombreuses caméras terrestres et sous-marines. Le meurtre du tueur désignait un tour de magie dont le baron n'arrivait pas à comprendre le prestige. Ce n'était toutefois plus à lui de le faire. L'affaire avait été confiée à un nouveau juge d'instruction et ce serait un OPJ du 36 qui collaborerait avec lui. Pourquoi ne pas l'accepter ?

Tout simplement parce que le baron n'était pas de ceux qui acceptaient. Le baron n'était pas de ceux qui abandonnaient. Chaque fois que l'une de ses enquêtes quittait son giron pour entrer dans celui du 36, cela le vexait terriblement. Plus que ça, cela le blessait dans son intime. Dans les faits, c'était de cette façon que ça fonctionnait

pourtant. Le 3e DPJ travaillait sur le dossier jusqu'à ce qu'il devienne trop *complexe*. *Complexe* signifiait quand il n'arrivait pas à trouver rapidement le meurtrier et, la plupart du temps, lui et son groupe y parvenaient. Quand la *baronnie* échouait, ce qui se produisait rarement, la grande sœur du 36 était chargée de décortiquer l'affaire. C'était un secret de polichinelle, mais une certaine compétition s'était installée entre la baronnie et la prestigieuse brigade criminelle. Cédric Baron désirait résoudre un maximum d'enquêtes avec le peu de moyens dont il disposait et, même s'il n'y parviendrait jamais, il rêvait un jour de pouvoir regarder son immense grande sœur dans le blanc des yeux. Dans l'affaire de l'inconnu de la Seine, il fallait bien avouer que cette dernière le toisait de haut. Le nouveau juge d'instruction n'avait même pas daigné lui passer un coup de fil pour l'informer qu'il reprenait l'affaire. Il ne lui avait même pas passé un coup de fil pour lui demander de lui résumer l'affaire, sous-entendu : « Vous avez tellement peu d'éléments que je ne vois pas à quoi cela me servirait ». L'ego du baron en avait pris un coup. Quant à la baronnie, personne n'osait le dire, mais ses membres avaient franchement honte de ne pas être parvenus à résoudre une enquête si triviale. En apparence.

Le baron se releva. Il sortit de son lit, s'habilla rapidement, agrippa son manteau, quitta son domicile en claquant la porte de toutes ses forces.

***

La rage. La rage habitait le balafré, tandis qu'il marchait sans but dans les rues de Paris. Son esprit évoquait une embarcation de fortune, naviguant dans un maelström de pensées. Un bateau en bien piteux état, qui vogua sans état d'âme jusqu'au Quartier latin. Il y était revenu sans s'en rendre compte et, en cette heure tardive, il était beaucoup plus silencieux. Il faisait face à un édifice qui avait brûlé et qui était en pleine reconstruction : la cathédrale Notre-Dame. C'était pour cela qu'il ne pourrait jamais quitter Paris ; parce qu'il avait l'impression de constamment visiter un musée à ciel ouvert. *M'en lasserai-je un jour ? Ne se lasse-t-on pas de tout ?* se dit-il en regardant sa montre. En marchant vite, il pourrait rejoindre le pont d'Iéna à peu près à l'heure. Ainsi, il décida de poursuivre sa visite du musée.

La prochaine étape se nommait l'île de la Cité, qui logeait le mythique 36, quai des Orfèvres ; il ne contenait plus que les effectifs de la BRI. Avec ou sans ces autres brigades, dont la célèbre Crim', ce bâtiment incarnait l'excellence policière, à jamais. Il symbolisait également la trajectoire de la carrière de Cédric Baron, qui aurait pu

l'intégrer depuis belle lurette, mais qui avait préféré demeurer un outsider, un homme de l'ombre, un soldat sans grade et surtout, qui avait souhaité rester fidèle à son groupe. Nina, Martin, Sidney. C'était pour eux qu'il restait et c'était aussi pour eux qu'il voulait résoudre cette affaire.

Le baron désirait plus que tout effacer cette lueur de désespoir qui habitait leurs yeux. C'est cette pensée qui occupait son esprit tandis qu'il dépassait le pont du Carrousel, le pont Royal, la passerelle Léopold Sédar Senghor et le pont de la Concorde. Des ponts et encore des ponts qui avaient domestiqué la Seine rebelle. Les boîtes vertes cadenassées, elles, prenaient place sur sa partie supérieure. Elles renfermaient des livres, des dessins, et toutes sortes d'objets culturels et d'autres qui l'étaient beaucoup moins. Le balafré se demanda si, le soir de sa mort, l'inconnu de la Seine les avait remarquées. Avait-il eu, comme lui, l'envie de les ouvrir pour voir ce qu'elles contenaient ? Avait-il ressenti cette émotion irrationnelle, simplement guidée par sa curiosité ? Il n'aurait sans doute jamais la réponse à cette question, mais quand le balafré voyait ces boîtes, il voyait le métier de policier. Une volonté constante de retrouver la clé de tant d'affaires, tout en acceptant que certaines d'entre elles demeureraient à jamais irrésolues. Il aperçut une boîte sans cadenas. Il n'avait pas le droit de l'ouvrir, mais ne put s'empêcher de le faire. Comme il s'en doutait, elle était vide. C'était celle de l'inconnu de la Seine, pensa-t-il en allumant un cigarillo. Puis il reprit sa route. Enfin, il rejoignit le pont d'Iéna.

Encore lui. À cette heure environ, le 21 juillet, tard dans la nuit, l'inconnu de la Seine perdait la vie. Un individu lui avait asséné dix-neuf coups de couteau avant de disparaître dans les ténèbres.

Le baron emprunta de nouveau les escaliers. Il avait l'impression d'effectuer les mêmes gestes, encore et encore. C'était le cas. Il pourrait revenir ici cent fois, mille fois si c'était nécessaire. Tel était le sacerdoce de l'inspecteur de police. Observer, encore et encore ; analyser, encore et encore et surtout, surtout, ne jamais rien lâcher, ne jamais abandonner.

Affalé sur sa chaise, le policier chargé de surveiller les lieux avait depuis longtemps sombré dans les bras de Morphée. Il n'était pas nécessaire de le réveiller et le balafré se rendit discrètement sur les marches de l'escalier, situé sous le pont. Il s'assit et alluma un autre cigarillo, qu'il fuma tranquillement en observant la vase verdâtre, faiblement éclairée, qui attaquait les bases du pylône. L'inconnu de la Seine les avait peut-être observées le soir de sa mort. C'était peut-être ce qui l'avait distrait ; c'était peut-être la raison pour laquelle il n'avait pas senti venir le tueur.

Le balafré sentit un mouvement brusque derrière son dos et agrippa aussitôt la main qui tentait de lui toucher l'épaule. L'individu gémit

tandis que le baron lui faisait une clé de poignet. Il s'agissait du gardien de la paix qui était venu voir ce qui se tramait. Le balafré relâcha son étreinte et se releva :

— Capitaine Baron ? Qu'est-ce que vous foutez là ?

— Je suis chargé de l'enquête, vous vous en souvenez ?

— Ah bon ? On m'a dit que vous avez refourgué le bébé au 36… Bref, vous êtes sûr que tout va bien ?

— Oui, ça va ; retournez à votre poste et tâchez de ne pas vous endormir, cette fois.

— Dé… Désolé capitaine.

— Il n'y a pas de souci, bonne soirée.

Le gardien de la paix regagna son poste et observa le baron durant de longues minutes. La sentinelle le regarda finir son cigarillo et le balancer dans la Seine. Puis, le haut gradé posa ses deux mains sur son crâne et se recroquevilla sur lui-même. Il lui fit penser à une gargouille effrayante, à une chauve-souris qui ne tarderait pas à s'envoler. Puis le balafré releva brusquement la tête vers lui. *Putain, quelle sale gueule de malade !* pensa-t-il. Il tourna les talons en essayant de faire comme si de rien n'était. *Putain, ce gars est vraiment trop flippant !*

Le balafré regarda le gardien de la paix s'éloigner. Tant mieux, il avait besoin d'être seul pour réfléchir. Il était venu ici pour répondre à des questions sans réponse, ou émettre des hypothèses, plutôt. Il ne quitterait pas les lieux avant d'avoir résolu une énigme insoluble. Comment l'inconnu de la Seine était-il mort ? S'était-il donné la mort ? Si c'était le cas, ils auraient retrouvé le couteau. Soit sur les marches, soit dans l'eau. Les caméras étaient-elles en mesure de filmer un si petit objet tombant dans l'eau ? Pour répondre à cette question, il venait de balancer son cigarillo dans les flots sombres et opaques. Il demanderait à Sidney de vérifier si elle le voyait sur les images des caméras sous-marines. Puis le balafré ramassa des cailloux de taille moyenne et en jeta quelques-uns à sa droite et d'autres à sa gauche, à différentes distances. Ainsi, il pourrait également tester la précision des autres caméras de vidéosurveillance. Si l'un de ces projectiles échappait à leur objectif, il était totalement envisageable que la victime ait balancé le couteau dans un angle auquel il n'avait pas pensé. Il faudrait définir lequel.

Ensuite, la seconde possibilité, la plus probable : une tierce personne avait assassiné l'inconnu de la Seine. Comment ? Comment, putain ? Comment cette tierce personne avait-elle trouvé le moyen d'assassiner la victime et de quitter les lieux sans être inquiétée ? Usant d'un mode opératoire que lui et toute la baronnie avaient

échoué à comprendre. Le meurtrier avait peut-être demandé à l'inconnu de venir en pleine nuit sous le pont d'Iéna. L'inconnu avait sans doute accepté en se disant que le coupable n'oserait jamais le tuer à cet endroit. Pas ici, pas à deux pas de la tour Eiffel tout de même ! Malgré tout, le tueur l'avait fait. Il avait pris un maximum de risques et cela avait payé. Il avait commis le meurtre parfait. Parfait, jusqu'à ce que quelqu'un parvienne à l'élucider. Il songea aux paroles de Clémence Violine : *il a oublié que la beauté de son œuvre ne résiderait pas dans sa perfection, mais dans ses imperfections.* Des imperfections, il y en avait, à n'en point douter, et le défi du baron consistait à les dénicher.

S'il échouait, c'était comme s'il s'inclinait devant l'intelligence supérieure du tueur. Comme si ce dernier lui balançait : « Tu ne trouveras pas, car je me suis montré plus malin que toi. » C'était absolument inacceptable, d'autant plus que le baron ne croyait pas au crime parfait. Il y avait toujours une faille. Toujours. C'était sa conviction profonde. Quelle était-elle ? Quelle erreur le meurtrier avait-il commise ? Une qui dépendait de lui ou une qui était indépendante de sa volonté ? Continuons le raisonnement. Lors d'un meurtre, il pouvait y avoir tout un ensemble d'évènements qui pouvait faire chuter l'auteur du crime de son piédestal. Un témoin encombrant, une trace d'ADN, le plus minuscule des éléments extérieurs pouvaient ruiner un plan remarquable. À quoi le tueur n'avait-il pas songé ? Il avait pensé à un modus operandi brillant et était allé jusqu'à couper les étiquettes des vêtements. Pourquoi ?

« Putain ! » meugla le capitaine tandis que le gardien de la paix sursauta.

Il a sectionné les étiquettes parce qu'il savait que cela pourrait nous permettre de découvrir l'identité de l'inconnu de la Seine, alors même que les habits étaient faits sur mesure. Jusque-là, le balafré pensait que ceux-ci avaient peut-être été produits par un petit artisan. Mais qu'en serait-il si l'inconnu de la Seine les avait cousus lui-même ? Le coupable craignait peut-être que la victime ait semé des indices sur les étiquettes de ses vêtements. Une sorte de précaution qu'elle aurait prise, car elle savait que le meurtrier pourrait mettre fin à ses jours. Et si l'inconnu de la Seine avait vraiment laissé une indication quelque part sur ses habits ? Impossible. Ceux-ci avaient été soigneusement examinés pour effectuer la reconstitution. Une discussion lui revint instantanément à l'esprit :

— Oui, nous avons considéré que c'était un élément important. Nous avons fait une inspection minutieuse et nous avons tout refait à l'identique…

— À part les poches…

Le balafré se leva précipitamment et quitta la scène sous le regard médusé du gardien de la paix.

Livre Deux

Crime

Paris, le 16 septembre 2022

Le service des scellés du tribunal de Paris, situé dans le XVII^e^ arrondissement, ouvrait à neuf heures. Le balafré, qui n'avait pas dormi, attendait patiemment son ouverture. Quand ce fut le cas, il se rua à l'intérieur en demandant à voir les vêtements de l'inconnu de la Seine. L'employé accepta, en l'informant qu'une demande de transfert avait été effectuée par le juge d'instruction saisi de l'affaire, Raphaël Fournier.

Le balafré récupéra les habits ensanglantés et se rendit dans une salle à part, en compagnie d'un agent de greffe. Quand il brisa les scellés pour ouvrir le sachet, des effluves métalliques, mélangés à une odeur de renfermé, lui agressèrent les narines. Il s'empara rapidement du pantalon et tira les poches ; leur tissu semblait assez épais et le balafré pensa qu'elles pouvaient contenir un double-fond. Il inspecta celle de droite. Rien. Il palpa celle de gauche et sentit la présence d'un corps étranger. Il saisit un cutter de ses mains vêtues de gants et effectua une légère entaille. Bingo !

Il tira un morceau de papier déchiré sur le recto duquel figurait un texte tapuscrit en italique : *Crime.* Sur le verso, un numéro avait été grossièrement écrit à la main. Peut-être à la hâte… pensa le baron, dont tout le corps tremblait. Il avait trouvé, il avait trouvé ! Enfin, enfin, il avait trouvé quelque chose ! Il rugit de plaisir, un cri rauque, un cri puissant qui résonna dans tout le service des scellés. Choqué, le préposé lui demanda si tout allait bien. Le balafré, lui, téléphonait déjà à son correspondant de la police technique et scientifique : la *princesse* avait du pain sur la planche.

Le technicien en chef de la PTS arriva rapidement sur les lieux en compagnie d'un photographe et d'un assistant. Il s'assura que le balafré avait mis des gants et emprisonna le fragment de papier dans une poche cristal :

— Bien joué, Cédric. Je vais vérifier s'il n'y a pas d'ADN ou d'empreintes digitales dessus. Ensuite, je vais lancer une analyse poussée de l'encre et du papier. J'aurai besoin d'une validation de la proc'.

— Elle a ouvert une information judiciaire et a saisi le juge d'instruction, c'est plus elle qui s'occupe de l'affaire.

— Tu parles du magistrat qui travaille dans le nouveau parquet spécialisé…

— Dans les *cold cases*, c'est bien ça.

— Pour moi, c'est un dossier encore chaud.

— Oui, mais c'était l'occasion rêvée pour faire parler d'eux. Bref,

rien ne dit que c'est moi qui vais bosser dessus.

— Je vois, c'est un gars du 36, c'est ça ?

— En théorie…

— Tu vas faire quoi ?

— Faire jouer mes relations. Je te laisse. Tu me tiens au courant.

Le balafré quitta la pièce, mais n'alla pas bien loin. Il gravit quelques étages et frappa à la porte du bureau de Clémence Violine. Elle était habillée d'un tailleur sombre, d'une teinte violette : sa couleur préférée. Quand elle observa Cédric, elle ressentit un sentiment contrasté. Elle jugea son regard brut, terriblement excitant, mais aussi terriblement fatigué, à tel point qu'elle pensait qu'il venait lui annoncer une mauvaise nouvelle :

— J'ai trouvé de nouveaux éléments sur l'inconnu de la Seine.

— C'est-à-dire ?

Il lui présenta sa trouvaille.

— C'est très bien. Cela fera plaisir au juge qui instruira le dossier. Comme tu le sais déjà, j'ai ouvert une information judiciaire.

— J'aimerais que tu intercèdes en ma faveur, pour qu'il me garde sur l'enquête.

— Tu en as parlé à ton divisionnaire ?

— Pas encore, mais je voulais savoir si tu me soutiens sur ce coup.

— J'hésite, Cédric… tu as l'air épuisé et j'ai peur que tu en fasses une affaire personnelle. Es-tu seulement lucide ?

— Je l'espère en tout cas. Alors, oui ou non ?

— Je vais y réfléchir. De toute façon, après ta trouvaille, une réunion aura probablement lieu sur le sujet. J'y serai sans doute conviée à titre informatif. Je te tiendrai informé.

— Super, merci. Je retourne au commissariat, je dois en parler avec Poulidor.

— Cette semaine, où déjeune-t-on ?

— Sur la Seine, sur une péniche, dit-il en arrachant un sourire à la procureure de la République.

Pour le balafré, il était temps de rentrer au bercail.

***

L'arrivée du balafré fut ponctuée d'applaudissements. Tous les membres de son équipe l'attendaient et le prirent dans leurs bras. Comment ? Comment étaient-ils déjà au courant ? Le gardien de la paix avait averti son brigadier-chef, qui avait téléphoné au divisionnaire Poulidor pour s'assurer que le baron allait bien. Celui-ci

avait immédiatement essayé de contacter le balafré. Sans succès, il avait ensuite appelé Sidney qui avait joint Clémence. Et le tour était joué !

Impressionnée, consciente qu'il n'avait pas dormi de la nuit, l'adjointe avait convoqué tout l'étage, car elle le savait. Ce dont le balafré avait besoin, c'était de soutien. Et ces applaudissements, c'était juste ça. Un peu de reconnaissance pour quelqu'un qui s'était démené pour son travail, pour quelqu'un qui s'était défoncé pour faire avancer l'enquête. Le balafré leva la main pour les remercier. Il était visiblement mal à l'aise. Il tapa dans pas mal de mains en disant simplement : « Merci. » Puis il retourna à son bureau.

La baronnie s'agglutina autour de lui :

— Comment tu as fait ? lui demanda Martin.

— J'ai recommencé depuis le début et j'ai réfléchi.

— Bien joué, franchement ! ajouta Nina.

— C'est quoi la suite ? dit Sidney.

— De la politique. Malgré cette découverte, je dois convaincre Poulidor et le nouveau juge d'instruction de nous garder à bord, car le 36 est sur le coup.

— Donc, pour l'instant, que fait-on ?

— Rien du tout. Le morceau de papier est en cours d'analyse chez la PTS et à part essayer de deviner à quoi correspond le numéro, on ne peut rien faire. En attendant, chacun reste sur ses autres dossiers et demain, je pense que j'aurai plus de visibilité. Maintenant, je vais voir Poulidor.

Effectivement, le commissaire divisionnaire l'attendait de pied ferme dans son bureau :

— C'était quoi ça ?

Étonné, le balafré ne répondit pas.

— Le coup du « je joue à l'insomniaque pour aller au service des scellés dès l'ouverture » ?

— J'ai juste eu une intuition.

— Une intuition en visitant une scène de crime à trois heures du matin ? Qu'est-ce qui vous est passé par la tête ? Cette enquête vous obsède ou quoi ?

— Je l'ignore, dit-il en s'asseyant en face de son supérieur hiérarchique. Peut-être qu'une partie de moi avait envie de savoir qui était ce gars.

— Et ça ne va pas plus loin ? J'ai l'impression que vous en faites une affaire personnelle.

— Ce n'est pas le cas. Je fais juste mon travail.

— Et c'est quoi la suite ? Je suppose que vous souhaitez continuer à bosser dessus.

— Ça ne dépend pas de moi, mais de vous et du juge d'instruction.

Je me plierai aux ordres. De toute façon, je n'ai pas le choix.

Le divisionnaire le regarda longuement, se demandant si le balafré disait ce qu'il voulait entendre ou s'il le pensait vraiment, auquel cas ils seraient tous les deux sur la même longueur d'onde :

— Une réunion avec le juge d'instruction, la proc' et les gars du 36 aura lieu demain ; vous voulez y assister ?

— C'est vous qui voyez.

— Je vous tiens au courant par SMS. En attendant, rentrez chez vous, vous ressemblez à un mort-vivant.

— Merci chef.

Le balafré salua ses collègues et écouta le conseil de son supérieur hiérarchique. Il rentra chez lui et dormit longtemps. Très longtemps. Il ne mangea rien et quand il ouvrit les yeux, il nota que sa fille avait essayé de le joindre à plusieurs reprises. Ce fut la dernière chose dont il se souvint.

Il se réveilla le lendemain avec un sérieux mal de crâne et avala aussitôt un comprimé de paracétamol. Puis, il regarda son téléphone : il avait rendez-vous dans une heure au parquet de Nanterre. S'il voulait être à l'heure, il devait se bouger. Il engloutit son petit-déjeuner et s'habilla rapidement. Au volant de sa voiture, dans les bouchons, il se demandait s'il était vraiment raisonnable de continuer à travailler sur l'affaire de l'inconnu de la Seine. Une enquête passionnante, mais qui le rongeait de l'intérieur. Depuis qu'il avait commencé à plancher sur la question, il y a quelques semaines seulement, il avait tout délaissé. Ses autres dossiers, son sport, ses amis et malheureusement, sa fille, qui souffrait terriblement de la passion paternelle pour son métier. En se garant aux abords du parquet de Nanterre, le balafré se promit de lui passer un coup de fil. Une énième promesse qu'il ne tiendrait pas.

À l'accueil, il demanda à parler au juge d'instruction Raphaël Fournier. La réceptionniste lui indiqua la salle dans laquelle il l'attendait. C'était la première fois que le balafré venait dans ce bâtiment ; il eut donc un peu de mal à trouver l'endroit. Il fut donc le dernier à arriver, ce qui le gêna quelque peu, car pas mal de monde se trouvait déjà dans la pièce. Il s'assit aussi discrètement que possible, mais il nota qu'une femme d'une cinquantaine d'années, cheveux courts et portant de fines lunettes, le fixait :

— Bonjour, monsieur Baron. Merci d'être venu. Nous allons procéder à un tour de table pour commencer.

— Serge Poulidor, commissaire divisionnaire du 3e district de police judiciaire.

— Clémence Violine, procureure de la République du parquet de Paris.

— Paul Lorenzo, commissaire divisionnaire de la brigade criminelle de Paris.

— Raphaël Fournier, juge d'instruction au sein du pôle national consacré aux *cold cases*.

Le balafré l'observa. Il s'agissait d'un homme d'une cinquantaine d'années, comme le suggéraient ses cheveux gris et les nombreuses rides qui parsemaient son visage. Ils étaient sa carte d'identité ; ils témoignaient des nombreuses heures de veille et du souci qui le rongeait quand il fallait résoudre une affaire criminelle. Il faisait face à un magistrat acharné, de ceux qui ne lâchaient rien. Son principal fait d'armes lui avait permis d'être sous les feux des projecteurs. En 2003, il avait fait avouer au tueur en série Michel Fourniret le meurtre de la petite Estelle Mouzin. Un cas d'école.

— Capitaine Samantha Sébastopol, gendarme officière de police judiciaire, détachée par le ministère de l'Intérieur auprès du pôle *cold cases*.

Le balafré ne l'avait jamais vue auparavant.

— Capitaine Sabine Boulanger, officière de police judiciaire, détachée par le ministère auprès du pôle *cold cases*.

En revanche, le balafré connaissait celle-là. Une proche de Lorenzo qui dirigeait le groupe *des affaires non élucidées* au sein du 36, avant d'être mutée dans le nouveau pôle *cold cases*. Cela expliquait, en partie du moins, pourquoi la Crim' avait aussi facilement accepté de laisser filer l'affaire. Dans le monde de la police judiciaire parisienne, Boulanger était un OVNI qui s'était très tôt intéressé à l'analyse comportementale. Elle avait d'ailleurs fondé une unité spécialisée dans le domaine, l'UAC3, chargée de travailler sur les crimes les plus complexes. Ce n'était qu'ensuite qu'elle avait été baptisée groupe des affaires non élucidées, par simple abus de langage. C'était au tour du balafré de se présenter :

— Capitaine Cédric Baron, chargé du groupe Criminel au sein du 3e district de police judiciaire de Paris.

— La rive gauche ? demanda la femme d'une cinquantaine d'années avec les lunettes.

— C'est bien ça.

— Je me présente, Christine Notre-Dame, vice-présidente du pôle *cold cases*. La réunion d'aujourd'hui a pour but de régler les problèmes de gouvernance et de déterminer les prochaines actions à mener. Tout d'abord, au vu de la jeunesse de notre structure, je vais la décrire brièvement :

Comme vous le savez, en France, nous ne possédons pas de véritable culture *cold cases* et beaucoup d'affaires demeurent non élucidées ; 173, pour être tout à fait précise, auxquelles il faut ajouter 68 procédures concernant de potentiels crimes sériels. Ce pôle a été

créé pour que les auteurs ne restent pas impunis et afin que leurs victimes ne tombent pas dans l'oubli.

Notre organe est constitué de trois magistrats instructeurs spécialisés, dont Raphaël Fournier, que j'ai la mission de coordonner. La capitaine de gendarmerie Samantha Sébastopol et la capitaine de police Sabine Boulanger ont, quant à elles, été détachées à 100 % par le ministère de l'Intérieur pour traiter ces dossiers compliqués.

En parlant de sujet complexe, le parquet de Paris a jugé que l'enquête de l'inconnu de la Seine l'était suffisamment pour faire appel à nos services…

— Oui, j'ai considéré qu'au vu de la médiatisation de l'affaire, l'expérience des agents de votre pôle pourrait permettre d'avancer, expliqua Clémence Violine.

— Et j'étais d'accord avec vous. J'ai donc demandé au juge Fournier d'instruire le dossier tout en requérant l'assistance du 36, mais il semble que le capitaine Baron ait rebattu les cartes… dit-elle en se tournant vers le balafré. En effet, vous avez fait de nouvelles découvertes, paraît-il. Alors, nous vous écoutons.

Le capitaine fit un bref résumé de l'affaire avant d'expliquer qu'il avait retrouvé un morceau de papier déchiré dans le double-fond cousu de la poche :

— Eh bien, cette affaire devient de plus en plus intéressante, dites-moi, affirma le juge Raphaël Fournier. Comment avez-vous pensé à vérifier les poches ?

— J'ai essayé de me mettre à la place de la victime pour commencer. Ensuite, j'avais déjà remarqué qu'elles étaient absentes des vêtements reconstitués à l'identique. Je voulais juste effectuer une dernière vérification.

— C'est assez impressionnant, ajouta la vice-présidente.

Elle marqua une pause.

— Je dois dire que c'est une enquête qui n'entre normalement pas dans le champ de notre action. Nous traitons les affaires non élucidées après dix-huit mois d'investigations. Cependant, ce dossier jouit d'une complexité *particulière* comme l'a expliqué madame la procureure. C'est pour cela que j'ai accepté. En revanche, je continue à penser que nous manquons de recul. Ainsi je vais solliciter une cosaisine des enquêteurs initiaux, à savoir le groupe criminel du capitaine Baron et de nos services spécialisés. Je souhaite toujours qu'un membre du groupe des affaires non élucidées du 36 intervienne en tant qu'observateur. J'aimerais avoir l'avis des deux divisionnaires.

— Moi, cette option me convient, car elle permet de travailler sur l'enquête sans saturer notre service, expliqua Poulidor.

— Je suis d'accord avec mon collègue, dit le commissaire Lorenzo. Je vais demander à un lieutenant de l'UAC 3 de suivre le dossier pour

que nous puissions vous assister en cas de besoin. Si je comprends bien, c'est le juge Fournier qui effectuera le travail de coordination ?

— C'est bien cela, répondit ce dernier. Je vais reprendre le dossier de zéro avec nos deux OPJ et nous travaillerons de concert avec le capitaine Baron. Je vous contacterai si j'ai des questions, capitaine.

— Très bien.

— J'organiserai une réunion dès que les résultats de la PTS sur l'encre et le papier arriveront. En attendant, je vous propose d'essayer de voir à quoi correspond le numéro retrouvé.

— D'accord. Si je trouve quelque chose, j'avertis la capitaine Sébastopol et la capitaine Boulanger.

— Dans ce cas, nous allons conclure cette réunion, expliqua la vice-présidente. N'oubliez pas qu'une affaire non élucidée, c'est un tueur en liberté, en l'occurrence le meurtrier de l'inconnu de la Seine. Nous allons découvrir qui est cet homme et nous allons le mettre derrière les barreaux, car l'essence de ce pôle c'est de ne rien lâcher et de ne jamais, jamais renoncer. Maintenant, je vous propose de prendre une collation dans notre cafétéria.

Le balafré quitta les lieux, satisfait. Non seulement il restait sur l'enquête, mais en plus, des magistrats et des OPJ d'expérience l'épauleraient. Il se sentait déjà moins seul. En effet, même s'il travaillait avec une équipe très performante, tout échec de son groupe Criminel lui était forcément imputé. Désormais, cette responsabilité reposait sur les épaules du juge d'instruction. Sur l'aspect judiciaire, il partagerait le labeur avec deux autres OPJ qui possédaient une véritable culture du *cold case*. Des gens littéralement payés pour ne pas abandonner.

Lui, son travail consistait juste à résoudre des affaires dans le temps imparti et avec les moyens dont il disposait. En parlant de ça, il déjeuna avec Clémence sur une charmante petite péniche parisienne, pour discuter des dossiers brûlants. Pour cela, ils évoquèrent les enquêtes préliminaires et les enquêtes de flagrance en cours. Le jour d'avant, un trader qui avait un peu abusé de coke avait poignardé son épouse (elle se trouvait toujours dans un état critique). Le millionnaire, vêtu d'un pull en cachemire taché de sang, avait proposé aux policiers, rapidement arrivés sur place à cause des cris, des biffetons pour l'aider à faire disparaître le corps. Il avait sans doute oublié que l'argent n'achète pas tout. Il y avait aussi cet homme qui avait tiré sur sa femme et son amant. Lors de l'audition, il avait déclaré qu'il pensait que le confort matériel qu'il lui procurait aurait dû suffire à la rendre fidèle. « Non », lui rétorqua le balafré : « Vous êtes riche, mais cette femme était tout simplement au-dessus de vos moyens. » Dépité, le mari répondit : « Et maintenant, je vais le payer

cher. »

Le déjeuner avec Clémence s'acheva sur cette anecdote. Elle sous-entendit qu'ils pourraient peut-être un jour sortir prendre un verre le soir. Comme souvent, le balafré fit mine de ne pas entendre. Il avait assez de problèmes comme ça.

Les problèmes correspondaient à la masse de paperasse qu'il avait laissée depuis qu'il s'était donné corps et âme pour découvrir l'identité de l'inconnu de la Seine. Les problèmes, c'était le foutu papier qu'il avait trouvé. Les problèmes, c'était la raison pour laquelle le mot *Crime* se trouvait inscrit dessus. Les problèmes, c'était la signification de la suite de chiffres retrouvée. Il en avait marre !

La paperasse attendrait demain. Cet enfoiré d'inconnu de la Seine, encore plus. Il chargea Martin de faire des recherches sur les nombres et Sidney d'organiser une réunion pour parler du mot *Crime*. Mais à peine avait-il délégué ces tâches qu'une série de questions envahit son esprit. La victime voulait-elle les prévenir ? Craignait-elle de se faire tuer ? Stop !

Arrête de penser à cette affaire cinq secondes ! Prends du recul ! Il agrippa son manteau et quitta l'avenue du Maine. Il étouffait. De nouveau, il rentra à pied. Marcher, comme conduire d'ailleurs, le déstressait. Épuisé, éreinté, il monta les escaliers et trouva sa fille en pleurs devant sa porte. Désabusé, il consulta son téléphone portable et nota qu'elle lui avait envoyé plus de cent messages, qu'il n'avait pas remarqués, car il avait mis son numéro en mode *sourdine*. Elle s'apprêtait à ouvrir la bouche pour lui dire qu'elle savait qu'il ne changerait jamais, que chaque fois que ça allait mieux entre eux, il gâchait tout. Alors, il leva la main avec autorité, ce qui signifiait : « Pas maintenant ! » Puis il la contourna et rentra chez lui en lui claquant la porte au nez. Il avait assez de problèmes comme ça.

Paris, le 17 septembre 2022

Une fuite en avant. Quand le balafré consulta son téléphone portable en se réveillant le lendemain matin, en voyant les messages de sa fille, il songea à Clémence ; il songea que sa vie n'était qu'une perpétuelle fuite en avant. Destinée à quoi ? À l'empêcher de s'attacher aux autres, à empêcher que les autres s'attachent à lui, pour qu'il ne répande pas le malheur qui lui collait à la peau. Son seul exutoire était son travail, car il lui permettait de le prévenir.

Il songea à la phrase de Christine Notre-Dame, la vice-présidente du pôle *cold cases* : *N'oubliez pas qu'une affaire non élucidée, c'est un tueur en liberté…* Elle résonnait en lui. Il la compléterait en disant que chaque mort évitée évitait de détruire un foyer. La mort répandait des taches de sang indélébiles sur le manuscrit qui contait l'histoire d'une famille. Après la perte d'un être cher, rien n'était plus pareil. L'existence se bornait à une antichambre de la mort, un enfer dont le sol était jonché de larmes. C'était pour cela qu'il se battait tous les jours, pour préserver des familles de ces tragédies. C'était pour cela qu'il avait négligé sa femme, c'était pour cela qu'il négligeait ses proches, c'était pour cela qu'il négligerait Clémence, sa fille et quiconque se mettrait en travers de cet objectif. Rien n'importait plus que *cela.* Pourquoi ? Parce qu'il aurait aimé que quelqu'un ait protégé les siens du mensonge, de la mutilation, du suicide, du drame. Pour cela, un policier comme lui aurait été nécessaire, un flic qui ne lâche rien et qui doute, qui questionne tout, même l'évidence.

C'est ce policier qui parviendrait à retrouver l'identité de l'inconnu de la Seine. Pensif, le balafré s'était laissé conduire dans une salle de réunion où la baronnie faisait bonne figure. Cet indice que le baron avait trouvé relançait totalement l'enquête :

— Vu que le type de papier et l'encre seront détaillés par la PTS, on va analyser les informations qui sont à notre disposition. On commence par le mot *Crime.* Sidney ?

— Ben, je trouve que ce mot est un cadeau empoisonné. D'accord, il renforce la thèse du meurtre, mais ce terme est tellement vaste. Les deux seuls indices que nous avons en notre possession, c'est qu'il est écrit avec la police Vladimir Script et en italique. Commençons par ce point. Normalement, on utilise ces caractères d'imprimerie légèrement inclinés dans de rares cas.

— Qui sont ?

— C'est difficile à dire, car chaque maison d'édition possède sa propre charte, mais l'italique est employé pour les mots ou citations en langue étrangère…

— A priori, cela ne nous concerne pas… entama Martin.

— Crime est aussi utilisé en anglais, fit observer Nina.

— Aux citations de mots isolés…

— Possible, dit le balafré.

— Aux titres d'ouvrages littéraires, scientifiques et artistiques, aux titres de journaux, de revues…

— Ça fait un paquet de possibilités ça, ajouta le capitaine.

— Aux noms des émissions de radio et de télévision, quand on cite conjointement le titre d'un article, d'un poème et celui de l'ouvrage…

— Bref, arrête ta liste à la Prévert, pesta le balafré.

— Elle est loin d'être finie. Les noms des œuvres d'art, des bateaux, des trains sont également concernés. Beaucoup d'autres exemples existent. Mais si tu prends en compte tous les ouvrages et œuvres d'art qui débute par le mot *Crime*…

— Tu dis ça à cause de la majuscule ? demanda Martin.

— Parfaitement. Bref, dans tous les cas, cette recherche risquait de s'avérer colossale et peu fructueuse. Je devais donc établir un périmètre plus précis. C'est pour cela que la police de caractère a pu m'aider à le définir. Vladimir Script est une police développée par Andrich Vladimir, qui est de nationalité russe…

— Donc, tu veux essayer de lister les œuvres artistiques russes qui contiennent le mot *Crime* ?

— Oui et ça risque de prendre du temps.

— Très bien, fais de ton mieux dans ce cas… Martin, qu'as-tu trouvé sur le numéro ?

— Que c'est une suite de Fibonacci !

Tout le monde le regarda bouche bée.

— Non, je plaisante, dit-il en éclatant de rire.

Nina et Sidney l'imitèrent ; cela détendit l'atmosphère.

— Alors au début, j'ai pensé à des coordonnées GPS, mais cela correspondait à un endroit perdu au milieu de nulle part…

— Tu as quand même vérifié ?

— Oui, j'ai contacté le responsable de la réserve naturelle ; elle se trouve dans les Gorges de la Loire. Il est allé jeter un œil. RAS. Donc là, je dresse la liste de tous les codes d'identification qui comporte entre 15 et 17 chiffres et je travaille dessus.

— D'accord, essaie d'accélérer, j'aimerais bien avoir quelque chose à donner lors de la réunion de demain avec l'ingénieur de police technique et scientifique.

— Je fais de mon mieux, mais j'ai aussi mes autres procédures préliminaires et de flag' à traiter.

— Je sais bien. Nina, tu vas lui filer un coup de main et Sidney, tu continues tes investigations sur le mot. Tout est clair ?

— Comme de l'eau de roche, j'ai hâte de voir où tout cela va nous mener, conclut Sidney.

Le balafré consacra sa journée à traiter ses autres dossiers et à préparer des documents de pilotage exigés par Poulidor. Il devait aussi lui fournir le planning des vacances de tous les membres de l'équipe d'ici à la fin de l'année. C'était le revers de la médaille d'être chef. Assurer le travail de terrain, certes, mais dépenser également beaucoup de temps pour régler des problèmes administratifs, dont les congés et la carrière de ses ouailles faisaient partie. Ainsi, comme souvent, la journée fut courte. Le balafré resta tard au bureau et rentra chez lui aux alentours de vingt heures. De nouveau, sa fille l'attendait. Il grimaça tandis qu'elle levait les mains en signe de paix :

— J'ai juste une question. Ton boulot, c'est plus important que tout ? C'est plus important que moi ?

— Oui.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Le balafré se contenta de la contourner et de rentrer chez lui. Il ne le vit pas, mais elle s'effondra sur le pas de sa porte, en larmes.

Paris, le 18 septembre 2022

Les yeux larmoyants de sa fille le dévisageaient. Ils les avaient imaginés, ils avaient hanté ses rêves. Le père se posait toujours la même question. Pourquoi agissait-il ainsi ? Il n'avait pas le temps d'y répondre, car la rencontre avec l'ingénieur de la police scientifique la chassa de son esprit. Il était excité à l'idée d'y assister comme un camé qui attendait son prochain shoot. Dès qu'il le put, il se mit au volant de sa voiture banalisée pour se rendre au palais de justice de Nanterre. Il gagna une salle dans laquelle le juge d'instruction et les deux OPJ patientaient. Raphaël Fournier était vêtu d'un costume-cravate, tandis que la policière Sabine Boulanger arborait un tailleur coloré style Elizabeth II. Enfin, la gendarme Samantha Sébastopol était habillée comme le balafré, d'une chemise, d'un jean et de baskets. Ils discutèrent rapidement de l'affaire. Eux non plus n'avaient pas beaucoup avancé. Ils avaient essayé de voir à quoi correspondait la suite de chiffres : numéro de compte bancaire, de Sécurité sociale, de passeport, de carte d'identité, de permis de conduire, fiscal et bien d'autres. Cela n'avait rien donné. Malheureusement, les indices fournis couvraient un champ si vaste qu'ils contribuaient plus à égarer les enquêteurs que le contraire. Ainsi, tous les participants à la réunion attendaient beaucoup de l'expertise de l'IPTS, qui se faisait désirer. Le balafré eut l'impression de revivre une énième fois la même scène. Plein d'espérance, il assisterait à une réunion avant de se rendre compte qu'encore une fois, c'était peine perdue :

— Bonjour, dit un individu qui ressemblait à un gros nounours.

L'ingénieur à la bedaine bien établie pénétra en trombe dans la pièce. Il raccorda rapidement son ordinateur portable au vidéoprojecteur en ne cessant de s'excuser. Après s'être calmé quelque peu, il se présenta :

— Pierre Biraton, je suis IPTS au sein du laboratoire de la police technique et scientifique de Lille. Je suis expert en datation de l'encre. Le fragment de papier qui est soumis à notre étude paraît déchiré et comprend deux encres. Au recto, il s'agit d'une encre tapuscrite provenant d'une cartouche d'imprimante. Au verso, d'une encre manuscrite provenant d'un stylo à bille. En parlant du papier, pas grand-chose à tirer de ce côté-là. C'est un papier bouffant, non collé, d'une couleur ivoire et d'un grammage de 90 g/m^2. Il fait partie de la gamme Sublim Ivory de la marque Sombrelys, l'un des leaders du marché. Ce qui signifie que ce papier est utilisé par la plupart des imprimeurs en France, mais également en Europe. Son analyse nous a permis d'estimer qu'il a été produit il y a moins de cinq ans, rien de plus.

— Passons à l'encre dans ce cas, dit le juge Fournier.

— Là, cela me paraît beaucoup plus intéressant. Nous allons commencer par le numéro écrit à la main au verso. Tout d'abord, vous devez savoir qu'une encre est composée de colorants de pigments (25 %), de solvants (50 %) et de résines (25 %). Nous disposions ainsi des différents éléments composant l'encre, que nous avons confrontés à notre base de données et…

— Et ? s'impatienta Sabine Boulanger en agitant les manches de son tailleur.

— Et nous avons obtenu un résultat extrêmement concluant. L'encre est utilisée par un fabricant de stylos haut de gamme de la marque *Beyond Beauty,* qui produit ses recharges. Ces stylos ne sont vendus que dans une poignée d'établissements exclusivement parisiens et ce n'est pas tout…

— Il aime nous faire languir, lança Samantha Sébastopol.

Cela détendit quelque peu l'atmosphère. La gendarme échangea même un regard complice avec le balafré.

— Afin d'améliorer leur encre et pour assurer une meilleure application sur le papier, les industriels rajoutent un nombre important d'additifs. Ceux que nous avons retrouvés dans notre échantillon sont présents dans une toute nouvelle encre de *Beyond Beauty*. Nous parlons d'un secret industriel, soigneusement gardé bien entendu, mais le fabricant a accepté de répondre à nos questions. Avant de remplacer une encre ou d'en lancer une nouvelle, il effectue toujours une série de tests en boutique.

— Comment ?

— En fournissant des échantillons gratuits à quelques magasins parisiens. Une dizaine, pour être tout à fait précis, ont eu la chance d'en bénéficier, sachant que l'encre sera commercialisée l'an prochain. Avec un peu de chance…

— … nous pourrons même découvrir à quels clients ils les ont donnés.

— Rien n'est moins sûr cependant, car vous n'aurez pas de reçus. Les échantillons ont été offerts, mais ils ne peuvent l'être qu'à…

— … des détenteurs de stylo de la marque, dit Sabine Boulanger.

— Et c'est une marque de luxe, donc peu de clients.

— Dès la fin de cette réunion, je vais préparer la commission rogatoire pour que vous puissiez perquisitionner dans leurs locaux, reprit le juge d'instruction. Passons à l'encre présente au recto. Celle qui présente le mot *Crime* en italique.

— Là, c'est plus compliqué. Cette fois, l'encre employée provient de cartouches AGM, utilisée dans beaucoup d'imprimeries. Ensuite, nous ne disposions pas de tous les éléments pour déterminer correctement le vieillissement de l'encre, notamment les conditions de stockage.

Nous avons donc essayé de la dater en nous basant sur le séchage de celle-ci. Ainsi, nous avons eu recours à une technique de la thermodescription, qui nous a permis d'établir que l'encre investiguée était âgée de moins de quinze mois. Donc, il faudrait auditer la quasi-totalité des livres publiés sur cette période.

— Combien de bouquins sortent par an environ ?

— Je dirai 70 000. Pour effectuer toutes ces vérifications, une armée serait nécessaire, car on parle de toutes les publications en maison d'édition, mais également des impressions à la demande.

— L'armée, on l'a, affirma le balafré en regardant le juge Fournier.

Ils se comprirent instantanément. En revanche, les deux femmes OPJ ne saisirent pas où ils voulaient en venir.

— Je vous remercie, Monsieur Biraton. Vous avez fait de l'excellent travail. J'attends votre rapport par mail.

— De rien, je rentre à Lille dans deux heures. N'hésitez pas à m'appeler en cas de besoin.

Les quelques minutes qui lui furent nécessaires pour ranger ses affaires et quitter la pièce permirent au juge d'instruction de réfléchir à la suite à donner aux opérations :

— Capitaine Baron et capitaine Sébastopol, vous allez remonter la piste de l'encre utilisée pour écrire le numéro à la main. Vous devrez aussi déterminer à quoi correspond ce numéro.

— Très bien, répondirent-ils de concert.

— Capitaine Boulanger, vous allez diffuser le fragment de papier au sein de toutes les maisons d'édition…

— De quelle maison d'édition ?

— Toutes.

— Toutes ? On parle de combien ? Mille ? Dix mille établissements ?

— Peu importe. Vous leur fournirez le type de papier, d'encre, le mot, sa police de caractère, la taille de celle-ci et vous leur prierez de faire une recherche. Tous leurs manuscrits sont informatisés de toute façon.

— Vous êtes sûr ? Ça va quand même leur prendre un temps fou…

— Vous avez un autre moyen d'examiner 70 000 livres ? demanda-t-il.

Le balafré sourit.

La vérification effectuée par les maisons d'édition risquait de prendre beaucoup de temps. En attendant, le balafré était chargé d'étudier la piste des stylos de luxe. À l'aide d'une commission rogatoire, Samantha Sébastopol et lui avaient réquisitionné les dossiers clients des dix enseignes vendant la marque *Beyond Beauty*. Ils avaient de la chance : la marque avait exigé que les échantillons gratuits soient exclusivement fournis aux clients fidèles, acceptant de mettre leurs coordonnées à disposition pour répondre à un sondage.

Cela faisait à peine une dizaine de clients par établissement, soit une centaine environ. Le balafré et le capitaine Sébastopol décidèrent de se partager le travail, cinquante chacun. Lors de la répartition, Cédric Baron eut l'impression qu'on lui donnait la moitié d'une galette des Rois. Le nom et le prénom de l'inconnu de la Seine se cachaient peut-être dans cette liste. En effet, il était raisonnable de penser que la personne ayant écrit avec cet onéreux stylo à bille en était le propriétaire, bien que, encore une fois, rien ne fût moins sûr. Il avait pu l'emprunter. Le temps de parcourir la liste était venu.

Les membres de son équipe, occupés sur d'autres enquêtes, observaient le baron du coin de l'œil. Il paraissait ultra-concentré et passait de nombreux coups de téléphone. Il désirait savoir si le détenteur du stylo était en vie. Ensuite, il lui demandait s'il avait toujours l'objet en sa possession, s'il avait déjà utilisé les nouvelles cartouches offertes et s'il l'avait éventuellement prêté à un client ou à un ami. Il effectua cette opération une vingtaine de fois le matin avant de téléphoner à Samantha Sébastopol. Elle avait déjà contacté une trentaine d'individus, sans succès pour l'instant.

Le balafré ne prit pas le temps de manger et torcha les trente noms restants de sa liste. Toujours rien. À seize heures, il était parvenu à avoir une discussion avec quatre-vingt-dix pour cent des personnes présentes sur la liste. Elles étaient en parfaite santé et avaient le stylo en leur possession. À part un notaire, pour qu'un de ses clients paraphe et signe un document, aucun d'eux n'avait prêté leur stylo et ils ne voyaient pas pourquoi ils l'auraient fait. Aucun d'eux ne comptait de personne disparue dans leur entourage. Une heure plus tard, un individu lui signala le vol de son stylo quelques années auparavant. Depuis, il avait été retrouvé par la police, bien avant qu'il ne reçoive et n'utilise les nouvelles cartouches. À dix-huit heures, seules cinq personnes de sa liste n'avaient pas été en mesure de répondre à son appel, mais après quelques recherches sur les réseaux sociaux, rien ne laissait penser que l'une d'elles avait disparu. Les autres membres de la baronnie continuaient à le surveiller

discrètement ; la lueur d'espoir, qui brûlait dans leurs yeux curieux, menaçait de s'éteindre. Il décida d'appeler Sébastopol :

— Alors ? demanda le balafré.

— Je n'ai rien de mon côté, et toi ?

— Rien non plus. Tous les propriétaires sont en vie chez toi ?

— Absolument, et toi ?

— Pareil, donc on n'a aucune certitude, à part que l'inconnu de la Seine n'est pas le détenteur du stylo utilisé pour écrire le numéro.

— Si c'est lui qui l'a écrit… conjectura Samantha Sébastopol.

— Le meurtrier ?

— Possible… En tout cas, ça signifierait que l'une de ces personnes est mêlée au crime, directement ou indirectement.

— Je suis d'accord, dit le baron, d'autant plus que j'ai l'impression que c'est un jeu de piste.

— Développe.

— Ce papier, ce mot et même l'encre du stylo à bille n'ont pas été choisis au hasard. La victime a voulu nous laisser un message.

— Je partage l'idée de l'indice post-mortem, mais pourquoi a-t-elle tant complexifié les choses ? Je ne vois pas l'intérêt, dit Sébastopol.

— Moi non plus, c'était peut-être une information pensée pour que elle seule puisse la comprendre.

— Comme un numéro de compte par exemple, ou une donnée codée.

— Un truc dans le genre. En tout cas, le stylo de l'une des cent personnes que nous avons auditionnées aujourd'hui a servi à écrire le message. L'encre ne ment pas. Maintenant, nous devons découvrir à qui il appartient. Demain, je me ferai aider de mon équipe pour travailler dessus. Tu as fait des recherches sur le numéro ?

— Un peu, mais je n'ai rien trouvé. J'ai contacté les autorités fiscales de paradis fiscaux pour voir si cela ne correspondait pas à un compte, mais avec le secret bancaire, c'est pas toujours évident. Et toi ?

— J'ai le major Martin qui fait des recherches sur le sujet ; il a peut-être une piste, mais il préfère creuser un peu avant de m'en parler. On n'avance pas beaucoup, hein ?

— On va devoir se montrer patient.

— Cela résume bien notre métier.

— Parfaitement. Au fait, j'ai peut-être une bonne nouvelle.

— Enfin ! s'exclama le balafré.

— Une maison d'édition a retrouvé l'ouvrage concerné…

— Non…

— Si… si… on a rendez-vous demain matin dans leurs locaux et tu es de la partie.

— Le juge Fournier a eu le nez creux.

— Oui, comme souvent. Bonne soirée, Cédric.

C'est la première fois qu'elle l'appelait par son prénom.

— Bonne soirée, Samantha, à demain.

Le balafré continua à travailler sur ces cinquante noms jusqu'à tard, sans plus de succès. Demain, il confierait une dizaine de chacun d'eux aux membres de la baronnie, mais quelque chose lui disait que cette piste ne mènerait à rien. Enfin, pour l'instant, car l'instinct du baron lui indiquait que les éléments se remettaient peu à peu en place. Et comme l'encre, son instinct ne mentait pas. En revanche, il avait la désagréable impression de jouer un rôle dans un scénario préétabli. Par qui avait-il été écrit ? Par le meurtrier ou par la victime ?

Cette affaire était excitante, à n'en point douter, mais pourquoi le balafré ressentait-il, une fois n'est pas coutume, la peur de savoir ? Comme s'il se trouvait à proximité d'une porte ensanglantée dont une odeur putride s'échappait. Maudit soit l'inconnu de la Seine, pensa-t-il en composant son digicode. Il se trompa une première fois, puis parvint à ouvrir le portail, comme souvent ces derniers temps. Et comme souvent ces derniers temps, après avoir gravi les cinq étages, il découvrirait sa fille, l'attendant sur le pas de sa porte. Elle lui poserait une question avant de partir en pleurs :

— Tu ne veux toujours pas me voir ?

Le balafré ne répondit rien.

— Pourquoi as-tu mis mamie dans une prison ?

— Un EHPAD n'est pas une prison, c'est un mouroir.

Sa fille lui balança son sac avec violence.

— T'as pas honte de dire ça ? Mais t'es un monstre, t'es le mal incarné.

— On ne naît pas monstre, on naît victime.

— Tu joues la victime maintenant ?

— Je ne dis pas cela, mais peut-être qu'un jour, tu traiteras ton fils ou ta fille comme ça et qu'il ou elle te balancera que t'es un monstre et que tu lui répondras ça.

— Tu as déjà dit ça à mamie ?

— Peut-être…

— Mais elle n'a rien fait ! C'est papi qui t'a défiguré !

Le baron baissa les yeux. À ses paroles, sa balafre devint douloureuse, comme si sa fille venait de lui asséner le même coup de couteau qu'il avait reçu jadis.

— Tu devrais rejoindre ta mère, Alice.

— Je vais voir mamie cette semaine. Son état se dégrade. Tu devrais venir, papa. Un jour, tu le regretteras. On n'a qu'une mère…

— Que l'on n'a pas choisie…

— On ne choisit pas sa famille !

— Effectivement, sinon tu aurais choisi un autre père.

— Non, je n'aurais pas fait cela. Je suis fière que tu sois mon père, même si ce n'est pas réciproque.

Le balafré la contourna et ouvrit la porte pour rentrer chez lui. Le sac de sa fille s'écrasa sur la porte avec fracas. Il colla son œil sur le judas et l'observa à travers. Elle récupéra son cartable et se dirigea vers l'escalier. Puis elle s'écroula sur la rampe. Elle pleurait sur les marches avec tant de force qu'elle en postillonnait et bavait. Elle pleurait comme si elle venait de perdre un être cher. Il se demanda alors si les pleurs de sa fille dévalaient les marches à la même vitesse que le sang de l'inconnu de la Seine, le soir de son meurtre. Pourquoi pensait-il à cela maintenant ? Pourquoi n'ouvrait-il pas simplement la porte pour la prendre dans ses bras, pour lui dire la vérité : qu'il l'aimait vraiment, véritablement, sans aucun doute ! Pourquoi cela n'arrivait-il pas à sortir ? Inconsciemment, voulait-il lui faire subir le même sort que lui ? Inconsciemment, voulait-il qu'elle ressente la douleur qui ne l'a jamais quitté depuis cette terrible nuit ? Une souffrance que seul son travail arrivait à chasser. Comme souvent et pas seulement ces derniers temps, le balafré privilégia la fuite. Que se passerait-il le jour où il oserait se confronter à ses démons ? En deviendrait-il un ?

Il se prépara à manger, mangea et se coucha tôt. Une importante réunion l'attendait le lendemain. De plus, il avait assez de problèmes comme ça. En tout cas, il essaya de s'en convaincre.

La maison d'édition, qui prétendait que le fragment de papier avait été prélevé dans l'un de ses ouvrages, se nommait *Pointe de gris*. Le juge Fournier, la gendarme Sébastopol et la policière Boulanger attendaient dans la minuscule salle d'accueil de l'établissement parisien. Les différents prix remportés par leurs écrivains figuraient en bonne place sur les murs peints en rose et blanc. Le mobilier, lui, était de type Louis XIV. La réceptionniste, qui semblait cacher des saucisses dans ses joues, leur demanda de patienter, tandis que Bastien Saint-Christophe, directeur de la section *romans policiers,* arrivait.

L'individu portait un costume bien coupé que le juge, en fin connaisseur, apprécia grandement. Les manches de sa chemise, ornées de somptueux boutons de manchette, dépassaient d'à peine un centimètre pour laisser apparaître ses poignets délicats. L'employé paraissait sophistiqué et n'était pas sans rappeler *la princesse,* le technicien en chef de la police technique et scientifique. Le balafré songea qu'à n'en point douter, lui et son collègue s'entendraient très bien :

— Bonjour, Messieurs, la *Pointe de Gris* est heureuse de vous accueillir dans ses locaux. Je vous prie de me suivre, s'il vous plaît.

Il les amena dans une salle de réunion qui jouissait d'un mobilier bien plus moderne, comme si la maison d'édition voulait faire passer un message : elle ambitionnait d'être un établissement aux valeurs anciennes, tout en demeurant bien ancrée dans son temps. Un ordinateur portable aussi compact que performant était relié à un vidéoprojecteur dernier cri.

— Tout d'abord, je commencerai par dire que la direction vous informe qu'elle est à votre entière disposition pour vous fournir toutes les informations nécessaires dans le cadre de cette enquête…

— … pénale, conclut le juge Fournier calmement. Il semblait satisfait de la manière dont le dirigeant abordait la réunion.

— Nous demandons juste à ce que la plus grande confidentialité soit respectée durant votre procédure. La raison est que votre requête concerne… comment dire… notre plus gros vendeur de livres.

— C'est quelqu'un de connu ? s'enquit Sébastopol.

— Connu, il l'est. D'ailleurs, il n'est pas impossible que l'un de vous ait lu l'un de ses polars.

— Attendez, vous ne parlez quand même pas de… entama le balafré.

— De ? dit le juge.

— Paul Neuvaine ?

Le préposé prit une pause avant d'acquiescer avec un soupir.

— Oui, c'est bien de lui qu'il s'agit.

Le balafré observa ses collègues. Il se montrait visiblement surpris.

— D'accord, mais si je comprends bien, ce fragment de papier provient de l'un de ses livres. Il en vend quoi ? Cent mille par an ?

— Bien plus, mais si je vous dis cela, c'est qu'il semblerait que monsieur Neuvaine soit directement concerné.

Cette fois, c'est le juge qui fronça les sourcils. Cette affaire prenait une tournure ubuesque :

— La confidentialité est à la base de notre travail, monsieur. Nous allions de toute façon l'évoquer à la fin de l'entretien, vous n'avez aucun souci à vous faire à ce niveau. Maintenant, nous allons écouter ce que vous avez à nous dire.

Bastien Saint-Christophe appuya avec douceur sur le clavier de l'ordinateur portable pour le sortir de son léger sommeil. L'écran du vidéoprojecteur s'alluma :

— Tout d'abord, nous avons reçu il y a peu de temps un mail du Syndicat national de l'édition avec la mention *URGENT*. Nous l'avons ouvert et découvert l'objet de votre demande et, pour être tout à fait honnête, nous n'avons même pas eu à effectuer beaucoup de recherches dans notre base de données. En lisant votre courriel, nous savions déjà de quel ouvrage, ou de quelle série d'ouvrages tout du moins, provenait cet échantillon.

— Pourquoi ? demanda la policière Sabine Boulanger.

— Parce que vous avez indiqué dans votre mail que le mot *Crime* était écrit dans la police de caractère Vladimir Script, créée par le Russe Vladimir Andrich, expliqua-t-il en faisant apparaître la photo d'un homme en noir et blanc. Le terme est en italique, car il se trouve dans l'une des premières pages du roman, dans la partie normalement réservée aux remerciements ou, en l'occurrence, à la citation d'un autre ouvrage. Monsieur Neuvaine tient à ce qu'une œuvre citée soit écrite en italique, dans une police dont le créateur possède la même nationalité que l'auteur.

— Pourquoi ? demanda le balafré.

— Avec lui, on n'est plus à une excentricité près, mais vous le lui demanderez. En revanche, ce que je sais, c'est que monsieur Neuvaine cite un même ouvrage dans beaucoup de ses romans.

— Lequel ? s'impatienta le juge.

— Vous ne devinez pas ? dit le directeur avec une pointe de malice dans les yeux.

Les policiers se mirent à réfléchir, mais aucun d'eux ne lisait beaucoup, à part un. Ce dernier décida de penser à voix haute :

— C'est un roman russe dont le titre comporte Crime… entama le balafré.

Tous ses collègues le regardaient et Cédric Baron ressentit une

forme de pression. Cependant, le sourire narquois du directeur de la section *romans policiers* l'énerva, ce qui avait pour conséquence de faire bouillir ses neurones. Un éclair traversa son esprit ; la réponse était si évidente qu'il avait même honte d'avoir pris tant de temps à la trouver :

— Il s'agit de *Crime et Châtiment* de Fiodor Dostoïevski.

— Absolument ! confirma-t-il, visiblement très fier de l'effet qu'il produisait. Neuvaine voue un véritable culte à cet ouvrage, bien qu'à mon avis, il soit loin d'être le plus abouti de l'auteur.

— Alors, pourquoi l'apprécie-t-il tant ?

— *Crime et Châtiment* évoque un film avec un piètre scénario, mais qui comporte des scènes mémorables. Certains passages sont absolument magistraux et certains concepts développés sont marquants, mais vous en parlerez avec Paul. C'est lui le spécialiste.

— Très bien, mais je ne vois toujours pas en quoi il est impliqué, dit la gendarme Sébastopol.

— Moi non plus, confirma le juge Fournier.

— La taille de police de caractère de votre échantillon est de 11, alors qu'elle est de 12 dans les ouvrages en vente depuis l'an dernier.

— Et comment est-ce possible ?

— Tout simplement, parce que nous avions produit une première version que nous nommons : « Épreuves non corrigées. » Dans cette version, les tailles de police peuvent différer et Paul Neuvaine s'amuse particulièrement à le faire. C'est sa manière de rendre son premier jet encore plus unique.

— D'accord ; et qui a accès à ces épreuves non corrigées ?

— Paul se montre extrêmement méfiant. Nous en imprimons deux simplement : une pour lui et une pour son éditrice, qui travaille dans mes équipes. Voici le document avec ses annotations.

Il présenta un dossier soigneusement relié, qu'il ouvrit avec précaution. Une première feuille blanche laissa place à deux pages présentant le titre du roman : RÉALITÉS. Sur la septième page, il y avait une citation entre guillemets que le balafré et ses collègues ne lurent pas, tant le mot *Crime* les obnubilait. Le juge Fournier sortit une copie du fragment de papier et le superposa. Aucun doute n'était permis, c'était le même. Il trembla légèrement, ne semblant pas y croire :

— Donc, vous dites que ce morceau de papier provient de l'exemplaire que Neuvaine a en sa possession.

— Je l'ai contacté et il me l'a confirmé.

— Vous… vous l'avez contacté !

— Je menais des investigations, comme cela était stipulé dans le mail.

— Oui, mais cela lui donne un coup d'avance. S'il est mêlé à

l'affaire, il pourrait s'enfuir !

— Je ne pense pas. Paul m'a semblé parfaitement calme. Il m'a simplement dit qu'il attendait votre coup de fil et que ce n'était pas trop tôt.

Le juge Fournier regarda ses collègues dans l'incompréhension la plus totale. Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? Ses yeux se braquèrent sur l'employé de la maison d'édition :

— Vous pouvez me donner son numéro, s'il vous plaît ?

— Bien entendu, acquiesça-t-il en leur glissant plusieurs cartes de visite de l'écrivain, comportant ses coordonnées. Autrement, en quoi puis-je vous être utile ?

— Nous aimerions que vous nous fournissiez la liste de tous les employés qui ont eu accès aux informations que vous nous avez communiquées aujourd'hui. Merci de ne pas les avertir, mais sachez qu'ils seront convoqués au commissariat pour être auditionnés.

— Très bien. Avez-vous d'autres questions ?

— Non, mais nous en aurons.

— Dans ce cas, la *Pointe de gris* vous remercie de votre visite et se tient à votre disposition en cas de besoin.

***

À travers le miroir sans tain de la salle d'interrogatoire, le balafré apercevait Paul Neuvaine. Un écrivain brillant. Un brillant écrivain qui faisait partie des dix meilleurs vendeurs de romans en France, toutes catégories confondues. Il écrivait des thrillers psychologiques qui faisaient la part belle à la minutie. L'intrigue était toujours menée d'une main de maître et l'auteur parvenait toujours à surprendre. Neuvaine étonnait ; plus que ça : il laissait pantois, comme s'il souhaitait renvoyer le lecteur à sa simple condition de mortel.

Ensuite, son important travail de recherche, pour ne pas dire monstrueux, concordait, avec un souci maladif, quasi obsessionnel du détail. Neuvaine donnait l'impression d'être en constante quête de perfection. Là encore, l'écrivain n'était pas dupe et ne courait pas après cette chimère, mais ses romans étaient écrits avec une telle maestria qu'il semblait vouloir être le seul à pouvoir indiquer leurs défauts. C'était un homme de lettres élitiste qui parlait au peuple. Un auteur populaire qui ne jurait que par les prix littéraires. À quoi bon se contenter d'une reconnaissance du tiers état quand la noblesse de la littérature lui baisait les pieds ? Ses livres préférés ne correspondaient ni à ceux qu'il avait préféré écrire (si cela avait un sens quelconque), ni à ceux qui s'étaient les mieux vendus (si cela avait une quelconque

valeur), mais à ceux qui jouissaient de la reconnaissance de ses pairs. Plus qu'être connu, Neuvaine ambitionnait d'être reconnu.

Il ambitionnait d'avoir toute l'attention des autres. Aujourd'hui, il était servi ; il polarisait l'attention de toutes les parties en présence. Le juge Fournier et le balafré qui l'observaient à travers le miroir sans tain, mais également des capitaines Sébastopol et Boulanger, assises en face de lui. La seconde nommée était munie de son ordinateur portable pour rédiger le procès-verbal des déclarations :

— Bonjour, monsieur Neuvaine, je me nomme Sabine Boulanger. Ma collègue, Samantha Sébastopol, et moi sommes détachées par le ministère de l'Intérieur au sein du pôle *cold cases*, situé au palais de justice de Nanterre. Je vous remercie d'avoir répondu favorablement à notre entretien. Nous vous recevons aujourd'hui dans le cadre de l'information judiciaire concernant la mort de l'homme désormais connu sous le nom de « l'inconnu de la Seine ». Cet entretien sera enregistré. Souhaitez-vous être assisté d'un avocat ?

— J'ai tendance à penser que les innocents n'en ont pas besoin.

— Comme vous voudrez, dit-elle en sortant un fragment de papier emprisonné dans une poche de cristal. Monsieur Neuvaine, cet élément semble avoir été prélevé dans un tapuscrit qui se trouve en votre possession. Qu'avez-vous à nous dire sur le sujet ?

Il observa le morceau sans manifester de réaction.

— Je confirme que ce fragment provient de mon épreuve. Le papier, la police et la taille d'écriture sont les mêmes.

— Comment expliquez-vous que la victime l'avait sur elle ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Où est l'exemplaire maintenant ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Comment ça ?

— Je crains que la police judiciaire souffre de problèmes de communication.

Les deux collègues se regardèrent avec incompréhension.

— Je suis également content que l'affaire de l'inconnu de la Seine vous pousse enfin à faire votre travail. Le 19 juillet, j'ai déposé une main courante pour signaler le vol de mon manuscrit.

— Comment cela s'est-il produit ?

— Je l'avais laissé sur le siège arrière de mon véhicule dans mon parking souterrain. Quelqu'un a brisé la vitre et me l'a dérobé.

Les deux collègues se regardèrent de nouveau.

— Un policier est venu constater l'infraction ? demanda Sabine Boulanger tandis que le capitaine Sébastopol envoyait un message au balafré pour lui dire de vérifier ces affirmations dans le registre de main courante.

— Oui, une patrouille de trois cloportes s'est déplacée, mais lorsque

j'ai réclamé une équipe de la police technique et scientifique, ils m'ont ri au nez.

— Monsieur Neuvaine, vous devez comprendre que faire intervenir l'identité judiciaire a un coût…

— Ah bon ? Je crois qu'aujourd'hui, ma remarque ne paraît plus si farfelue. Cela aurait pu vous aider, non ?

— Effectivement, concéda Sébastopol en consultant l'écran de son smartphone.

Le baron lui confirma les dires de l'écrivain.

— Très bien, monsieur Neuvaine. Votre parking était-il muni d'un système de vidéosurveillance ?

— Pas à ma connaissance.

Samantha Sébastopol regarda Sabine Boulanger pour lui signifier qu'elles devraient vérifier cela. Elle reprit :

— Connaissez-vous cet homme ? demanda-t-elle en lui montrant les photos de l'inconnu de la Seine.

— Je crois que tout le monde en a entendu parler, dit-il avec un sourire. À moins de vivre avec des œillères ou en étant totalement coupé du monde, peut-être… Ce serait parfois mieux d'ailleurs…

— Monsieur Neuvaine, je me passerai de vos sarcasmes. Le connaissez-vous personnellement ? asséna Sabine Boulanger.

Avec les deux policières, il n'y avait ni gentille ni méchante, les deux se montraient agressives. Neuvaine, par son attitude, sa manière de parler, de bouger et même de cligner des yeux, était tout bonnement insupportable. L'écrivain, pas intimidé pour un sou, les dévisageait avant de répondre :

— Non, je ne le connais pas.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Parfaitement.

— Où étiez-vous le soir du 21 juillet ?

— Chez moi, sur mon bateau.

— Vous habitez une péniche ?

— Absolument.

— Où se situe-t-elle ?

— Elle est amarrée au port de Grenelle.

— Ce n'est pas très loin de la scène de crime, ça, constata Sébastopol.

— Vous êtes une policière perspicace… félicitations…

— Qu'avez-vous fait ce soir-là ?

— Rien de spécial, comme souvent. J'ai écrit un peu, lu un peu et je suis allé me coucher.

— Quelqu'un peut attester de cela ?

— Ma compagne, elle a passé également la soirée dans le bateau.

— Très bien. Elle, qu'a-t-elle fait ?

— Elle a peint un peu, elle a également lu un peu, le même livre que moi, et est allée se coucher.

— Elle est peintre ? Dites-m'en davantage, s'il vous plaît.

— C'est une artiste en devenir qui commence à exposer, mais elle n'en vit pas encore.

— Vous bouquinez conjointement, si je comprends bien. Pourriez-vous m'en dire plus ?

— Disons que je l'aide à parfaire sa culture littéraire.

— En lisant du Dostoïevski ?

— Notamment.

— Que lisez-vous actuellement ? *Crime et Châtiment* ?

— Nous l'avons déjà lu, ce fut le premier. Nous lisons actuellement un livre de Philip Roth : *La tache*.

— Vous vous promenez souvent aux alentours du pont d'Iéna ?

— Ça peut m'arriver, oui.

— Tard le soir ?

— Ça peut m'arriver, oui.

— Pour quelle raison ?

— Après être allé prendre un verre avec des amis, je peux parfois me balader un peu avant de rentrer. Puis, je fume une cigarette en observant les lents mouvements de la Seine. C'est le luxe d'habiter sur une péniche ; je l'ai voulu, car cela nourrit mon inspiration.

— Je vois.

— Où étiez-vous la nuit du 20 au 21 juillet ?

— Je vous l'ai déjà dit, chez moi.

— Qu'avez-vous fait ?

— C'est quoi ça ? Une technique de policier pour les gens pas très futés ?

— Répondez à la question !

— Je suis rentré, j'ai mangé. J'ai lu un peu, j'ai écrit un peu…

— Tout à l'heure, vous avez déclaré avoir écrit d'abord, le futé…

— Pardonnez-moi, mais l'ordre a-t-il vraiment de l'importance ? J'étais chez moi…

— Qu'avez-vous mangé ?

— Je me suis fait livrer un repas.

— Vous n'avez pas répondu à la question.

— Nous avons commandé deux pizzas.

— Pour quelle société travaillait le livreur ?

— Je m'en souviens plus.

— Quelle était la garniture de votre pizza ?

— Trois fromages.

— Celle de votre femme ?

— Je n'en sais rien, une chose baroque avec de l'ananas et de la sauce tomate.

— Combien d'argent avez-vous déboursé ?

— Je l'ignore, mais je peux vous retrouver cette information. En revanche, là comme ça, je ne suis pas en mesure de vous apporter plus de précisions.

— Très bien, monsieur Neuvaine, merci d'avoir répondu à notre convocation. Nous allons maintenant imprimer votre déposition que vous relirez avant de la signer.

Sabine Boulanger quitta brièvement la pièce, avant de revenir avec le document sur lequel Neuvaine apposa sa signature.

— Très bien, puis-je m'en aller, maintenant ?

— Oui, mais pas trop loin.

— Je dois malheureusement partir pour une tournée de quelques jours après-demain. À mon retour, je serai à votre entière disposition.

— Depuis quand était-elle prévue ?

— Depuis plusieurs mois, cela pourra vous être confirmé par mon agent.

— Parfait, je vais vous raccompagner, conclut Sabine Boulanger tandis que Samantha Sébastopol rejoignit ses deux collègues dans la pièce jouxtant la salle d'interrogatoire.

— Alors ? On peut le mettre en garde à vue ? s'enquit la capitaine de gendarmerie.

— Pour quel motif ? demanda le juge instructeur. Nous avons simplement retrouvé un morceau de papier dans un livre qui lui a, semble-t-il, été volé, expliqua-t-il pendant que Sabine Boulanger entrait dans la pièce.

— Mais il a bafouillé, dit-elle aussitôt.

— Pour un évènement qui s'est déroulé le 21 juillet. Que celui qui est capable de me dire avec précision ce qu'il a fait et mangé à cette date lui jette la première pierre.

Il se leva et arpenta la salle calmement.

— Si on fait ça, on le placera en GAV vingt-quatre heures et le juge des libertés et des détentions n'autorisera jamais plus. Nous avons besoin de davantage de preuves.

— Nous pourrions le mettre sur écoute, proposa le balafré.

Le juge d'instruction prit le temps de la réflexion.

— En l'état, je ne ferais pas ça ; la CNCTR pourrait me tomber sur le dos. Mon instinct m'amène également à penser que Neuvaine est louche, mais il va falloir trouver plus que ça. La piste sur les stylos de luxe, ça a donné quoi ?

— Rien pour l'instant, sembla déplorer le baron.

— Et le numéro ? s'enquit-il en regardant l'ensemble des OPJ. Ils répondirent par la négative.

De nouveau, le juge d'instruction se tut :

— Trouvez le moyen de relier le propriétaire du stylo ou la suite de chiffres à Neuvaine. D'ici là, on le laisse tranquille.

— Mais il prend l'avion après-demain… se lamenta Sabine Boulanger.

— Vous disposez donc de quarante-huit heures. Des questions ?

Là encore, personne ne vint troubler le silence.

En se réveillant, le balafré constata les nombreux appels en absence de sa fille. En revanche, quand il regardait son numéro, il se superposait à celui qui était écrit au verso du fragment de papier retrouvé dans la poche de l'anonyme. Nom de Dieu ! Que signifiait-il ? En ce moment, il ne vivait que pour cette affaire. Il se dépêcha de rejoindre l'avenue du Maine et prit un café avec la baronnie. Après une rapide discussion pour faire le point sur le statut des différents dossiers, chaque OPJ présentait les enquêtes préliminaires ou de flagrance, effectuées sous les directives du procureur de la République. Ensuite, le balafré décida d'évoquer l'inconnu de la Seine :

— Sur les propriétaires des stylos, le juge Fournier nous a demandé de vérifier s'il y a un lien entre l'un d'eux et Paul Neuvaine et je suis plutôt d'accord avec lui.

— Je m'occupe de ça, indiqua Sidney. Je vais également jeter un œil sur les employés de la maison d'édition.

— Martin, ça donne quoi pour la suite de chiffres ?

— Je crois avoir trouvé, lâcha-t-il en captant l'attention de tous ses collègues.

Il but une gorgée de café pour savourer ce court moment de gloire.

— Je pense que c'est un numéro IMEI.

— Qu'est-ce que c'est ?

— *International Mobile Equipment Identity,* littéralement « identité internationale d'équipement mobile. » C'est un numéro qui permet d'identifier de manière unique un téléphone portable.

— Avec ça, que peut-on obtenir ? s'enquit le baron.

— Les numéros d'appel et surtout, l'identité d'un abonné.

— Bravo Martin ! Je demande immédiatement au juge Fournier de nous fournir une commission rogatoire que nous adresserons à l'opérateur téléphonique.

— C'est super ! s'exclama Nina avec son enthousiasme habituel. Ça veut dire qu'on va peut-être savoir qui est l'inconnu de la Seine !

— Doucement, Nina, n'allons pas plus vite que la musique.

Le balafré termina son café avec ses collègues et informa aussitôt le juge Fournier, qui lui délivra rapidement une commission rogatoire pour effectuer la demande auprès de l'opérateur téléphonique ; ce dernier leur facturerait ce service. Le balafré n'avait plus qu'à attendre le mail de son correspondant qui lui fournirait la précieuse information. Martin et ses coéquipiers travaillaient sur leurs autres dossiers, mais se montraient très attentifs à l'avancée de ces démarches.

L'e-mail arriva et la manière dont le baron se redressa sur sa chaise ne laissa guère de place au doute. Nina, Sidney, puis Martin se rapprochèrent à toute vitesse et se tinrent derrière lui au moment où il cliqua sur le courriel. Un « PUTAIN ! » collectif s'éleva dans l'open space. La ligne avait été enregistrée sous un faux nom, Fiodor Dostoïevski :

— Calmez-vous…, dit le balafré. Je sais que c'est frustrant, mais ça reste une bonne nouvelle.

— Pourquoi ? demanda Martin. C'était juste pour nous indiquer que c'était bien le titre de *Crime et Châtiment*, non ?

— Ça dépend de la manière de voir les choses. Dostoïevski est également l'auteur préféré de Neuvaine.

— Tu veux dire que le criminel souhaitait peut-être nous orienter vers lui ?

— Je n'en sais rien, mais ce fragment provenait de son livre et c'est son écrivain favori. Pour que nous puissions le mettre en garde à vue, nous devons trouver le moyen de le relier aux éléments que nous avons en notre possession. Les propriétaires de stylos d'abord et ce numéro IMEI ensuite. Trouvez-moi quelque chose, n'importe quoi !

— Oui chef ! cria la baronnie, plus remontée que jamais.

Excepté Martin, l'ensemble de l'équipe se concentra sur l'établissement d'un quelconque lien entre les propriétaires des stylos et Paul Neuvaine. En attendant, il en profita pour faire une autre demande à l'opérateur téléphonique. À partir du numéro d'appel du cellulaire, il requit le détail du trafic de l'abonné avec localisation du terminal, disponible sur une période de 31 jours. Ce dernier s'accompagnait de l'adresse du relais téléphonique (cellule) par lequel les communications avaient débuté. Il bénéficierait également de la carte de couverture optimale d'une cellule ainsi que de sa carte secondaire. Il s'apprêtait à envoyer le mail quand il s'adressa à la baronnie :

— Quelqu'un a une autre information incluse dans le tarif à demander à l'opérateur ?

Silence, il allait cliquer quand la voix de Martin s'éleva :

— Fais aussi une recherche du point de vente avec l'IMEI et demande les identifiants du téléphone à partir du numéro d'appel, s'il te plaît.

— Ça marche. Je capte pour le point de vente, mais pourquoi tu veux les identifiants du téléphone ?

— J'ai peut-être une idée, mais je préfère creuser dans mon coin d'abord, pour ne pas avoir l'air con, tu comprends, lança-t-il avec un sourire.

— Comme toujours, mais tu es loin d'être con, Martin.

— Si ça continue, on va vous laisser en amoureux, balança Sidney.

L'open space éclata d'un rire jovial. Cela leur fit un grand bien.

En revanche, le reste de l'après-midi s'avéra nettement moins marrant. Leurs différentes recherches n'aboutirent à rien. Aucun des cent propriétaires des stylos de luxe ne semblait avoir un quelconque lien avec Paul Neuvaine. Ils avaient tous été joints, sans exception. Le retour de l'opérateur, lui, se faisait attendre et n'arriverait pas avant demain matin. Le balafré salua ses collègues et décida de rentrer au bercail. De nouveau, sa fille l'attendait. Elle lui posa deux questions : « Est-ce que tu m'aimes ? » puis « Pourquoi tu me traites comme ça ? » Il répondit « Oui. » et « Je ne sais pas. » De nouveau, il la contourna et quand la porte claqua, il pensait déjà à la réponse que formulerait l'opérateur et à ce que pouvait bien mijoter Martin.

***

Le balafré alluma son ordinateur professionnel en espérant voir apparaître le courriel de l'opérateur téléphonique. Négatif. Il hésitait à lui envoyer un mail pour lui dire de se bouger le cul, mais renonça. Cela ne servirait pas à grand-chose, à part satisfaire sa frustration.

Levé de bon matin, il se rendit immédiatement à l'avenue Maine. Martin était déjà arrivé. Un frisson parcourut l'échine du balafré, il avait ce regard qui ne trompait pas. Celui qui signifiait que dans la matinée, il lui donnerait une bonne nouvelle. Il le sentait. Le baron avait depuis longtemps compris qu'un grand capitaine n'était pas le plus brillant, mais le mieux entouré. Dans son équipe, chacun avait son rôle : Sidney supervisait, Nina organisait et Martin était le chercheur du groupe criminel. Une véritable machine, très à l'aise avec les procédures et les nouvelles technologies. Le major était certainement celui qui maîtrisait le mieux les différents outils offerts par le système d'information de la police judiciaire. De loin. S'il avait eu un peu plus de compétence sociale, il aurait même pu prétendre à un poste de direction. Pas sûr que ça l'intéressait, car le balafré avait depuis longtemps noté qu'il était plus à l'aise avec les machines qu'avec les hommes :

— Capitaine, avez-vous reçu les identifiants ? demanda-t-il au baron.

— On vient de me les envoyer, je te les transfère tout de suite.

Il ouvrit le mail et se mit à taper frénétiquement sur son clavier tandis que Nina et Sidney arrivaient. Cette dernière adressa un regard à son capitaine qui confirmait ce qu'il pensait. Martin était sur le point de découvrir quelque chose. Nina et Sidney eurent à peine le temps de

poser leur manteau qu'il s'écria :

— J'ai trouvé quelque chose ! Putain, j'ai trouvé quelque chose !

Ils se ruèrent sur son bureau.

— Raconte.

— Avec les identifiants des téléphones, j'ai vérifié si le terminal avait été cédé sur un site d'enchère et… c'est le cas !

— T'as un nom ? demanda Sidney.

— Oui, le cellulaire a été vendu par Auvienne le 14 juillet. J'ai tapé Auvienne et Neuvaine sur internet. Et j'ai découvert que c'était le patronyme de son héroïne Paula dans son livre *Réalités*.

— Celui qui contenait la citation.

— Exactement !

— Oui et en plus, Auvienne est l'anagramme de Neuvaine, mais cela ne prouve toujours rien, dit le balafré.

— Demande une commission rogatoire pour récupérer le nom de la carte bleue liée à ce compte. Si cela concorde…

— On le tient, conclut le baron.

Il contacta immédiatement le juge Fournier qui remplit rapidement la paperasse. Le balafré entra ensuite en relation avec le service client du site marchand, qui lui donna le nom du propriétaire de la carte bancaire. Quand il raccrocha, toute la baronnie était assise sur son bureau :

— Alors ?

— Il m'envoie les documents par mail, mais je vous annonce que…

— Que ?

— N'abusez pas, capitaine !

— Nous avons de quoi mettre Paul Neuvaine en garde à vue !

— Yes ! crièrent-ils tous en chœur.

***

L'écrivain Paul Neuvaine faisait face au balafré et à Samantha Sébastopol, qui se chargerait de rédiger le procès-verbal. Ils se regardaient en chiens de faïence, toujours en l'absence de son avocat. Le balafré prit la parole :

— Bonjour, monsieur Neuvaine. Il est seize heures, mais vous avez été arrêté à votre domicile à quinze heures. Cette heure sera retenue pour le début de la garde à vue qui durera, dans un premier temps, vingt-quatre heures. Une prolongation de sa durée initiale après accord du magistrat compétent est possible. Vous êtes suspecté d'avoir joué un rôle dans le meurtre de l'inconnu retrouvé le 21 juillet sous le pont d'Iéna aux abords de la Seine. La garde à vue, qui fera l'objet

d'un enregistrement vidéo, a pour objectif de déterminer votre éventuelle implication dans ce meurtre. Vous avez le droit de vous faire examiner par un médecin, de prévenir un proche et d'être assisté par un conseil, ce que vous avez pour l'instant refusé.

Le balafré prit une pause.

— Enfin, vous avez le droit de vous taire ou de répondre à mes questions. Je suis Cédric Baron, officier de police judiciaire, et voici Samantha Sébastopol qui possède la même habilitation. Le mandat d'amener a été délivré par le juge d'instruction Fournier. Vous aurez le droit de lui présenter vos observations en cas d'éventuelle prolongation de la garde à vue.

Avant la tenue de celle-ci, vous aurez le droit de consulter le procès-verbal mentionnant le début de la garde à vue, les procès-verbaux d'interrogatoire et, s'il existe, le certificat médical du médecin venu vous examiner à votre demande, conclut le balafré en glissant à Neuvaine un document écrit lui indiquant ses droits. Ce dernier demeura de marbre tout au long de cette longue tirade.

Le baron fit claquer ses doigts :

— Maintenant que c'est réglé, je vais commencer par vous demander de me parler de votre roman *Réalités*. Pourriez-vous nous dire ce qui vous a poussé à l'écrire ?

— C'est une simple mise en abyme du travail d'écrivain. C'est un sujet qui m'a toujours intéressé. J'ai également voulu rendre hommage à mes deux maîtres à penser : Nietzsche et Dostoïevski.

— Pourriez-vous nous décrire l'histoire ?

— Il s'agit d'une écrivaine qui se nomme Paula Auvienne…

— C'est une anagramme de votre nom, est-ce pour indiquer que c'est autobiographique ?

— C'est une femme, en suis-je une ?

— C'est votre personnage et ce dernier renferme toujours un peu de la personnalité de l'écrivain. À quel point est-ce le cas pour Paula vous concernant ?

— Ce n'est pas moi, mais si j'appartenais au sexe faible, j'aurais sans doute eu la vie débridée de Paula.

— Pourquoi ? demanda le capitaine Sébastopol sans se laisser déstabiliser par cette provocation.

— Car elle vit sa vie furieusement, sans se soucier de la bien-pensance judéo-chrétienne.

— Et elle finit dans un hôpital psychiatrique… asséna le baron.

— Vous avez parcouru l'ouvrage, on dirait.

— Continuez la description de l'histoire s'il vous plaît.

— C'est un esprit libre qui profite de sa vie d'épicurienne en consommant de nombreux hommes…

— N'est-elle pas mariée ?

— Et alors ?

— Poursuivez.

— C'est une écrivaine à succès qui vit dans le luxe, fréquente les meilleurs restaurants de la capitale ; elle est parfaitement épanouie, jusqu'à ce qu'elle découvre que son époux la trompe. Elle décide donc d'attenter à sa vie.

— Pour quelles raisons ? Elle le trompe également, non ? demanda Samantha.

— Oui, mais, elle, elle en a le droit.

— Pourquoi ?

— Parce que l'adultère participe à son processus créatif. C'est une brillante écrivaine dont la puissance de l'œuvre transcende tout. Elle est tout bonnement surhumaine.

Amusés, les deux OPJ s'observèrent.

— Surhumaine ?

— Parfaitement, ce qu'elle doit apporter à l'humanité est immortel, cela a infiniment plus de valeur que les états d'âme de son mari.

— Donc, si je vous suis, un auteur qui a du talent…

— Pas seulement du talent ; on parle d'une personne géniale dont la virtuosité transcende tout. Oui, elle a tous les droits.

— Celui de tuer également ?

— Tout à fait.

— Dostoïevski pouvait-il, lui aussi, donner la mort ?

— Il était tellement grand que malgré sa condamnation à mort, on n'a pas osé l'exécuter. L'empereur l'a gracié au moment même où il allait être fusillé. Et bien sûr qu'il avait le droit d'ôter la vie. La puissance de sa pensée dépassait largement sa condition humaine. C'est lui qui a développé le concept de surhomme, concept repris et approfondi par Nietzsche, ensuite repris par Hitler… Ces écrits ont façonné l'histoire de l'humanité.

— Et vous, vous en êtes un ?

Paul Neuvaine se figea, puis sa figure s'habilla d'un petit rictus.

— Je ne peux pas répondre à cette question ; je peux simplement dire que mon œuvre est considérable et que je développe des concepts qui transcendent ma…

— Et cela vous donnerait-il le droit de tuer cet homme ? demanda le balafré en lui glissant un ensemble de clichés sous les yeux.

Ils représentaient l'inconnu de la Seine sous toutes les coutures. Le balafré avait choisi les angles permettant d'apprécier les lésions au mieux, mais également le visage, histoire de rappeler à Neuvaine que tout ceci n'était pas un jeu.

— Vous connaissez cet homme ?

— Je vous l'ai déjà dit, je ne l'ai jamais vu de toute ma vie.

— Monsieur Neuvaine, vous avez vendu sur internet un téléphone

portable le 14 juillet sur la plateforme *BestDeal,* vous vous en souvenez ?

— Parfaitement.

— C'est vous qui l'aviez acheté ?

— Non, je l'ai trouvé.

— Où et quand ?

— Je… je ne sais pas exactement. Il était à proximité de mon bateau, cela datait de quelques semaines tout au plus.

— Je vais vous demander d'être plus précis, intima Samantha en lui brandissant un calendrier.

Neuvaine, visiblement troublé, balbutia en observant le calendrier.

— Je peux vous dire que c'était à la fin juin, mais je ne peux pas vous en dire beaucoup plus.

— D'accord, donc vous le trouvez et vous décidez de le vendre sur internet.

— C'est exactement ça, pour gagner un peu d'argent.

— Pour gagner un peu d'argent… répéta le balafré en le fixant.

Lui et sa collègue l'observèrent de longues secondes sans parler. Le prévenu se mit à trembler légèrement.

— Très bien, monsieur Neuvaine. Je vous le répète, connaissez-vous cet homme ?

— Non.

— Alors pourquoi a-t-on trouvé le numéro IMEI d'un téléphone que vous avez vendu sur un papier caché dans sa poche ?

Neuvaine ouvrit de grands yeux ; il avait l'air réellement embarrassé. S'il jouait la comédie, c'était un très bon acteur, pensa le balafré.

— Donc ?

— Je n'en sais rien.

— On va résumer les choses, monsieur Neuvaine. L'inconnu de la Seine a été retrouvé mort à proximité de votre bateau. Il avait dans sa poche un papier provenant d'un ouvrage que vous avez déclaré volé, le 19 juillet, soit deux jours avant son décès. Ce qui est…

— Une drôle de coïncidence, conclut Samantha.

— Le fragment de papier retrouvé dans sa poche évoquait également un numéro IMEI d'un téléphone qui, selon vous, ne vous appartenait pas, mais dont la ligne a été ouverte au nom de Fiodor Dostoïevski, à qui vous semblez vouer un véritable culte. C'est encore une fois…

— Une drôle de coïncidence.

— Pas tant que ça, si on considère que le titre, se trouvant au recto du bout de papier, désigne l'une de ses œuvres : *Crime et Châtiment*, que vous citez souvent dans vos bouquins, ce qui me paraît encore une fois être…

— Une putain de drôle de coïncidence.

— Et si on ajoute à cela que le téléphone a été vendu par vous-même sous le pseudonyme de votre personnage, Auvienne, une anagramme de votre nom de famille, personnage principal de l'ouvrage dont on vous a dérobé l'épreuve corrigée peu avant la mort de l'inconnu de la Seine. Ça commence à faire beaucoup de…

— … coïncidences, conclut Sébastopol.

Ils toisèrent l'écrivain qui était visiblement décontenancé par ces révélations. Convaincu que cet angle d'attaque agressif était le bon, le balafré frappa violemment sur la table :

— Donc, monsieur Neuvaine ? Souhaitez-vous ajouter quelque chose sur le sujet ?

Les deux collègues observaient le prévenu sans rien dire. Leurs regards visaient à lui mettre la pression, ils visaient à le pousser à la faute. Neuvaine essayait de garder son calme, mais il se sentait obligé de parler pour dissiper les doutes le concernant :

— Imaginons que ce soit un coup monté.

— On va imaginer ça alors, rétorqua Samantha Sébastopol. Le meurtrier décide de tuer l'inconnu de la Seine et de vous faire porter le chapeau. Pour cela, il décide de prélever un fragment de papier sur un livre dont vous êtes le seul détenteur. C'est bien ça ?

— Cela me paraît plausible.

— Très bien, à part quelques employés dans votre maison d'édition, qui était au courant que vous possédiez l'épreuve non corrigée ?

— Presque personne, ma femme peut-être, mais c'est tout.

— Par conséquent, vous avez été piégé par l'une de ces personnes ? C'est bien ça ?

— Possiblement, oui.

— Et cet individu savait que votre exemplaire se trouvait sur le siège arrière de votre voiture ?

Neuvaine se figea subitement, il parut pensif.

— Donc ?

— Je… Je l'ignore.

— Vous êtes écrivain, votre travail consiste à rendre les histoires les plus folles parfaitement cohérentes, n'est-ce pas ? Dans ce cas, j'attends, monsieur Neuvaine, fournissez-moi une explication, car je n'en ai pas !

L'homme de lettres baissa les yeux. Il semblait songeur et surtout déboussolé.

— On va poursuivre votre histoire. Donc, je ne sais par quel moyen, il parvient à récupérer votre tapuscrit dans votre véhicule. Il a alors prélevé un élément dont la police de caractère et la taille nous permettaient de dire avec certitude qu'il s'agissait de votre exemplaire.

— Ben justement, là est le piège !

— Très bien et comment savait-il cela ?

— Franchement, je ne sais que vous répondre. À part mon éditrice, personne ne détenait l'information avant que vous n'envoyiez votre demande de renseignement.

— Votre éditrice est donc de mèche ? demanda le balafré.

— Non, cela n'a strictement aucun sens.

— Pour une fois, je suis parfaitement d'accord avec vous… on va cependant poursuivre votre brillant raisonnement. Le meurtrier parvient à récupérer le fragment, puis ouvre une ligne sous un faux nom qui correspond à celui de votre auteur préféré.

— Ce qui, vous en conviendrez, est de notoriété publique.

— J'en conviens. Mais ce que je ne comprends pas, c'est comment il savait que c'est vous qui ramasseriez le téléphone qu'il aurait laissé sciemment à proximité de votre péniche. N'importe quel badaud aurait pu le prendre, non ?

— Effectivement… Euh… Il… il a semé le téléphone sur mon chemin peu de temps avant que je ne regagne mon domicile…

— Je ne trouve pas ça très logique, et toi Cédric ?

— Moi non plus.

— Et même s'il se doutait que vous le récupériez, comment aurait-il pu imaginer que vous le vendriez sur internet ? Si vous ne l'aviez pas fait, nous n'aurions jamais pu remonter jusqu'à vous avec le numéro IMEI. C'est un coup monté un peu bancal, n'est-ce pas Cédric ?

— C'est un euphémisme…

De nouveau, ils le regardèrent sans parler, guettant une réaction qui ne tarda pas :

— Mais attendez, vous êtes stupides ou quoi ? Si j'avais tué cet homme, pourquoi aurais-je laissé des indices pour que vous me retrouviez ?

— Parce qu'on est des débiles et que vous êtes trop intelligent pour nous. De plus, certains tueurs confessent leur crime et d'autres le font de manière inconsciente, expliqua le balafré.

— Vous avez quelque chose à vous reprocher, monsieur Neuvaine ?

— Non… non pas du tout.

— Alors, pourquoi transpirez-vous ?

— Vous êtes très intelligent, non ? ajouta le capitaine Sébastopol.

Neuvaine ne tenait plus en place. Plus il essayait de se contrôler, plus il tremblait.

— Avez-vous tué cet homme, monsieur Neuvaine ?

— Non ! Non, je ne le connais pas. Si j'avais tué cet individu, je ne découvrirais pas toutes ces informations au moment où je vous parle.

— Ça, c'est vous qui le dites, dit le balafré en se levant. On va faire une pause, monsieur Neuvaine, souhaitez-vous être assisté d'un

avocat ?

— Non, les innocents n'en ont pas besoin et je suis un…

— … surhomme ? lança le baron en refermant la porte derrière lui.

***

Cette fois, le balafré avait rejoint le juge Fournier derrière le miroir sans tain. Ce dernier avait demandé à ses subordonnées de poursuivre le travail de sape en explorant un nouvel axe. Le baron scrutait la scène avec beaucoup de calme en essayant de faire preuve d'un maximum de concentration. Il observait Neuvaine qui semblait avoir repris quelque peu confiance. Le capitaine de police l'analysait. Ses expressions de visages, ses respirations, ses gestes. Il ambitionnait de déceler la moindre faille chez l'écrivain. Il aurait tout le loisir de le faire, tandis que Samantha Sébastopol et Sabine Boulanger reprenaient l'interrogatoire :

— Bonjour, monsieur Neuvaine. Nous allons reparler du fragment de papier, qui semble vous relier à la scène de crime.

— Je vous écoute.

— Nous croyons que la victime avait rendez-vous avec son meurtrier et qu'elle a laissé le morceau de papier comme une précaution. Qu'en pensez-vous ?

— Cela n'a pas de sens, je vous le répète, le cellulaire ne m'appartenait pas.

— Ça, c'est vous qui le dites. Si vous deviez ouvrir une ligne téléphonique sous un faux nom, lequel utiliseriez-vous ?

Neuvaine sourit.

— Je ne sais pas, je n'ai jamais été confronté à la situation. J'ai un seul téléphone portable et il est à mon nom.

— Ben moi, je pense que vous pourriez choisir votre écrivain préféré, en l'occurrence, Fiodor Dostoïevski.

— Je ne suis pas d'accord avec vous. Si je voulais ouvrir une ligne sous un faux nom, j'utiliserais un patronyme qui n'a rien à voir avec moi. Là, c'est loin d'être le cas.

— Effectivement, mais c'est ce qui paraît tout de même le plus logique. Donc, on va considérer cette assertion comme possible. Ainsi, vous avez ouvert cette ligne et vous étiez en contact rapproché avec la victime, qui a récupéré le numéro IMEI du téléphone…

— Et comment a-t-il fait cela ? C'est totalement ridicule.

— Ce numéro est présent sur la boîte du téléphone, il suffit juste que vous l'ayez conservée. Dès lors, la victime le récupère chez vous et quand vous lui fixez un rendez-vous, par précaution, décide de l'écrire

au dos d'un morceau de papier, prélevé dans l'une de vos épreuves corrigées. Un document très personnel, dont peu de personnes ont connaissance. Ce qui, dans cette théorie, impliquerait que la victime se soit rendue à votre domicile à de nombreuses reprises. Donc, je vous le répète, connaissiez-vous cet homme ? demanda-t-elle en pointant du doigt les photos posées sur la table.

— Non, je vous le répète, son identité m'est inconnue. Maintenant, c'est moi qui ai une question à vous poser. Si la victime a été tuée sous le pont d'Iéna, vous devriez avoir beaucoup d'images de caméra de vidéosurveillance. Si c'était moi le meurtrier, vous m'auriez reconnu, non ?

L'expérimentée Sabine Boulanger vacilla un court instant, Neuvaine le nota :

— C'est juste que…

— Vous n'avez rien, affirma-t-il en croisant ses bras. Vous n'avez strictement rien. Si vous aviez des images de moi à proximité de la scène de crime, ce qui n'est pas possible, ajoutées aux informations que vous détenez, vous n'auriez même pas besoin de mes aveux pour me déférer au tribunal…

— Ça, c'est parce que vous lisez trop de polars… Nous devons de toute façon vous interroger.

— Je ne me contente pas de les lire, je les écris et je fais pas mal de recherches sur le sujet. Je veux mon avocat, désormais.

— Je croyais que vous étiez un surhomme qui n'en avait pas besoin. On se démonte, Paul ? lança Samantha Sébastopol.

— Bien essayé. Sachez que je ne vous crains pas, bien au contraire… C'est juste que ce jeu ne m'amuse plus. Je ne dirai pas un mot de plus sans la présence de mon conseil.

Le balafré se prit la tête à deux mains : un avocat était la pire chose qui pouvait leur tomber dessus. Il n'avait pas suffisamment d'éléments pour retenir Neuvaine au-delà de la période initiale de garde à vue. Le juge Fournier accusa également le coup et demanda aux deux policières de les rejoindre dans la pièce. À leur sortie, le léger rictus qui habilla le visage de Neuvaine confirma qu'il avait compris qu'ils étaient en difficulté :

— Écoutez, on ne s'attendait pas au coup de l'avocat. Quand il arrive, on poursuit l'interrogatoire en vérifiant les alibis du suspect concernant les endroits où le téléphone a borné. En revanche, si cela ne donne rien. On ne va pas pouvoir le garder beaucoup plus longtemps.

— C'est une blague ? Le fragment de papier provient d'un livre dont il était le seul détenteur, dit le balafré.

— Et ça prouve quoi ? Il a déclaré l'avoir perdu. L'inconnu de la Seine ou quelqu'un d'autre a très bien pu lui voler et arracher le

morceau de papier.

— Et le téléphone portable ?

— Paul Neuvaine est le vendeur, mais la personne qui vend le téléphone n'est pas forcément le meurtrier. On ne pourra le garder que si on prouve qu'il possédait le cellulaire avant la période où il a déclaré l'avoir retrouvé, soit fin juin. Dans ce cas, cela voudra dire qu'il nous a menti, mais à part ça…

— Et les données des perquisitions informatiques à distance : les recherches internet qu'il a réalisées sur la manière de tuer une personne avec une arme blanche, ça signifie rien ?

— C'est un écrivain de thriller. C'est le genre de recherche qu'il fait tous les jours. Il a également effectué de nombreuses investigations sur les armes à feu et sur la médecine légale. Pour le coup, cela ne me choque pas.

— Je suis d'accord, dit Samantha.

— Ce gars est lié au meurtre, je crois que tout le monde en est persuadé dans la pièce, alors pourquoi s'apprête-t-il à ressortir libre ? pesta le balafré.

— Oui, il y a effectivement quelque chose qui cloche, mais nous devons apporter des preuves tangibles au dossier, pas un ensemble de faits concordants.

— Mais c'est totalement…

— Capitaine Baron, nous respecterons les principes élémentaires de la présomption d'innocence. Cette discussion est terminée.

***

Frustration. Le reste de l'interrogatoire ne fut que frustration. L'arrivée de l'avocat fut d'une grande aide pour Neuvaine. Il l'incita à utiliser l'un de ses droits : se taire à certaines questions de l'OPJ. Il expliqua que certaines interrogations concernant des faits anciens nécessiteraient certaines vérifications et qu'il répondrait, dans les meilleurs délais, à toutes les questions écrites formulées par le juge d'instruction ou par la police judiciaire.

Quand Neuvaine démontra qu'il se trouvait à l'étranger lors des quelques fois où le téléphone avait borné dans l'hexagone, le glas sonna. L'interrogatoire se poursuivit, mais Neuvaine avait senti que la victoire avait changé de camp. Quelques heures plus tard, le juge Fournier mit fin à la garde à vue et le suspect, plein de condescendance, quitta les lieux sans un regard pour les OPJ. L'échec s'avérait total :

— On va calmer un peu le jeu. Les faits concordants autorisent tout de même à le mettre sur écoute. Ensuite, je propose que chacun continue à travailler sur les pistes que nous détenons, en espérant en trouver de nouvelles. Nous avons consacré beaucoup de temps et d'énergie pour résoudre cette curieuse affaire, donc on va se détendre. Néanmoins, on ne lâche rien.

On ne lâche rien, mais ce fils de pute de Neuvaine était ressorti libre. La décision du juge Fournier semblait compréhensible, il fallait se montrer patient. Une enquête criminelle était avant tout un marathon durant lequel, seule la persévérance payait. De plus, le juge devait instruire ses autres *cold cases* et lui, traiter ses dossiers en attente. Mais, seul dans sa voiture, le balafré savait d'avance que ces derniers seraient fades. Ils n'avaient pas le goût doux-amer que lui laissaient les mystères enveloppant l'inconnu de la Seine. Cette affaire l'obséderait tant qu'il ne l'aurait pas résolue. Il quitta son bureau tôt et se balada de nouveau sur les quais de Seine ; il était un badaud parmi tant d'autres, qui profitait des ultimes instants de l'été. Le vent dansait sur son crâne chauve quand il aperçut un bouquiniste planté devant sa boîte à livres. Il la passa, puis revint sur ses pas. Il reposait là, le roman de Neuvaine qui avait tant occupé leur esprit ces temps derniers : *Réalités*.

Un livre d'occasion qu'il acheta pour quelques euros. De nouveau, il gagna le pont d'Iéna et prit place sur un banc de la promenade Marie de Roumanie. Il regarda l'ouvrage que les OPJ n'avaient pas lu en intégralité, prétextant qu'aucun des éléments présents dans l'œuvre ne pourrait servir à l'accusation. Cela était vrai, mais ses collègues et lui avait aussi voulu éviter de pénétrer sur un terrain trop favorable pour Neuvaine. D'une certaine manière, il avait même eu peur d'emprunter ce chemin alors que la seule véritable carte d'identité d'un écrivain résidait dans ses écrits. Si le balafré voulait mieux connaître Neuvaine, s'il voulait mieux comprendre sa psychologie, il devait lire ce livre. La victime leur avait clairement indiqué que cet ouvrage revêtait de l'importance ; le temps de s'y plonger était venu.

Il prit une grande inspiration comme il avait l'habitude de le faire quand il commençait à lire, à la façon d'un apnéiste s'apprêtant à s'engouffrer au fin fond de l'âme de l'écrivain. Il tourna les premières pages dont il s'était toujours demandé l'utilité, puis vit apparaître le nom de l'auteur, suivi du titre en lettres capitales :

Paul Neuvaine

RÉALITÉS

Il tomba ensuite sur la fameuse citation :

(…) il assène un formidable coup de levier au pauvre cheval. La jument sous le choc vacille, s'affaisse, elle cherche encore à tirer, mais à un autre coup de levier sur son dos, elle s'effondre sur le sol, comme si on lui avait tranché net les quatre membres.

Crime et Châtiment

Elle était courte, mais émouvante. Pourquoi Neuvaine l'avait-il choisie ? Dans quelle condition voulait-il mettre le lecteur ? Le récit permettrait sans doute de le savoir. Il découvrit le titre de la première partie :

LIVRE PREMIER

CADILLAC

Il lut les premières lignes qui débutaient sur une page impaire, une page de gauche :

Il la frappait, encore et encore. Une pluie de coups de pied, de coups de poing, de coups de ceinture, dont les claquements résonnaient sur la peau de sa victime. Encore et encore. Le porc frappait encore et encore, et s'arrêtait quand il était las ou plutôt, quand son souffre-douleur n'avait plus la force, l'envie, ou peut-être les deux, de gémir. Puis son tortionnaire lui crachait dessus, lui infligeait de nouvelles blessures et, quand elle ne bougeait plus, quand elle n'avait plus la force de bouger, il criait : « Espèce de salope ! » Puis il traînait sa proie dans son appartement, jusqu'à la prochaine fois ; il y en avait toujours une…

Livre Trois

Réalités

Paris, le 28 septembre 2022

La lecture de *Réalités* hantait les nuits du balafré, tandis que ses autres dossiers occupaient ses journées. Ainsi le baron dormait-il très peu. Lentement, il ne cessait de lire et de relire les passages de l'ouvrage, qu'il trouvait absolument passionnant. L'histoire commençait au sein de l'unité pour malades difficiles de Cadillac dans laquelle Paula Auvienne, l'alter ego de Paul Neuvaine, était enfermée. L'écrivaine star, après avoir été incarcérée dans le quartier VIP de la prison de la Santé pour le meurtre de Pauline Saint-Christophe, avait été transférée dans l'établissement psychiatrique.

Le début du livre dépeignait minutieusement son quotidien : les repas et les prises de médicaments à heures fixes visant à l'emprisonner dans une routine pour la rassurer, pour la calmer, afin qu'elle ne se nuise pas à elle-même et surtout, qu'elle ne nuise pas aux autres. Neuvaine insistait particulièrement sur un certain infirmier, Patrick, qui était le seul à réussir à composer avec l'écrivaine. La patiente était décrite comme une femme violente et agressive, capable de manipuler les autres soignants. Elle était même parvenue à pousser deux d'entre elles à se quereller. C'est pourquoi Patrick était l'unique infirmier autorisé à passer du temps avec elle. Puis, un évènement allait entraîner l'intrigue dans une tout autre direction.

Afin de promouvoir l'UMD, le président de Cadillac accepta qu'une instagrameuse, suivie par plusieurs milliers de followers, réalise une interview de l'écrivaine. Lors de cet entretien ponctué de multiples sous-entendus, Lina Rochas, c'est le nom de la bookstagrameuse, demandait à Paula de donner sa version des faits, à condition qu'elle lui dise la vérité. Cette dernière, qui semblait perdre peu à peu prise avec la réalité, rétorqua que *les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont.*

Lors de sa première lecture, cette phrase marqua le balafré. L*es vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont.* Il décida d'effectuer une recherche internet et découvrit qu'elle provenait d'un ouvrage de Nietzsche, *Le Livre du philosophe.* Un texte dans lequel le penseur s'intéresse au lien entre la vérité et le langage. Selon lui, ce dernier ne servirait pas à dire la vérité, mais à modeler la réalité de la manière qu'on voudrait qu'elle soit. En somme, la vérité ne serait qu'une multitude mouvante de métaphores. Cela l'interpella et le poussa à relire un des dialogues du livre :

— En analysant les faits, simplement.
— Les faits… C'est vague, cela… Par exemple, savez-vous que j'ai tué

Napoléon ?

— Cela me paraît compliqué…

— Tout est compliqué, jusqu'à ce que ma magnifique plume le rende simple. Autre exemple : nous sommes peut-être dans un rêve duquel nous ne tarderons pas à nous réveiller.

— Quand je vois l'état de notre monde, je dirais plutôt un cauchemar…

— Parfaitement d'accord, affirma Paula avec entrain. Dites-moi ce qui vous dérange et, ce soir, je ferai les modifications que vous désirez.

— Les modifications ?

— Vous êtes actuellement dans mon livre, dans mon histoire et je peux disposer de vous à ma guise.

— Madame Auvienne, je pense que nous devrions…

— Taisez-vous ! Inclinez-vous devant moi ! Si je le souhaite, je peux coudre votre vilaine bouche.

Lina voulut répondre, mais n'y parvint pas. Elle s'observa sur l'écran de son smartphone et constata que sa bouche était cousue avec du fil de suture tressée. Elle gémit :

— Vous voyez ! aboya Paula. On ne fait plus la maligne, maintenant ! Si vous me suppliez, je l'enlève de suite.

Les gémissements de Lina semblaient signifier : « Je vous en supplie, arrêtez ! » Paula consentit donc à lui retirer le bâillon. Libérée de cette emprise, elle attendit quelques instants avant d'ajouter calmement :

— Madame Auvienne, pouvons-nous commencer ?

— Oui, nous nous comprenons désormais. J'espère ne plus goûter votre insolence. Vous voulez entendre mon histoire ; soit, mais êtes-vous sûre d'être prête ?

Ici, Neuvaine cultivait volontairement l'ambiguïté sur l'image de la bouche cousue. Il la décrivait selon le point de vue de Paula, sans jamais le démentir et la scène se poursuivait comme si de rien n'était. Et même si elle avait, semblait-il, inventé cela de toutes pièces, Neuvaine ne prenait pas le temps de rétablir la vérité, comme si ce n'était pas le plus important, comme si la réalité déformée de Paula avait la même valeur que celle de Lina Rochas. Ce point était absolument crucial pour comprendre le reste du livre, car à partir de ce moment, l'intégralité du récit serait contée selon le point de vue de Paula. Une schizophrène qui, à tout moment, pouvait faire une sortie de route. À partir de maintenant, rien de ce qu'elle dirait ne serait digne de confiance et chaque phrase, chaque mot aurait son importance.

— Pour comprendre cette histoire, mademoiselle, il est important que vous compreniez qui je suis. Pour comprendre qui je suis, il est important que vous compreniez mon style de vie.

J'étais l'écrivaine numéro un dans l'hexagone. Mes bouquins s'écoulaient à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires en France, mais également dans toute l'Europe. Je suis également la première auteure française à être parvenue à traverser l'Atlantique, le Pacifique ou l'océan Indien. Vingt millions de livres vendus, ni plus ni moins. Traduits dans plus de trente langues, qui dit mieux ? Vous savez comment la presse me surnommait, mademoiselle ?

— Stephen King au féminin.

— Absolument ! Pourquoi ? À cause de mon incroyable production. Mille mots par heure, sans fautes, ou presque. J'étais capable d'écrire des romances, de la fantasy, de la science-fiction, de l'horreur, mais j'excellais dans un domaine : le thriller. Et dire que mon premier livre avait été refusé par une vingtaine de maisons d'édition. Bande d'incultes !

Mes romans m'ont rapidement fait gagner beaucoup d'argent, sans compter qu'ils faisaient l'objet d'adaptations cinématographiques sur lesquelles j'exigeais de toucher un pourcentage. Et c'était rentable, très rentable. À quoi ai-je consacré mon premier million d'euros ? J'ai acquis une maison pour ma sotte de mère, pour lui montrer la nouvelle dimension que j'avais prise, pour lui prouver qu'il y avait désormais un nouveau maire dans la ville.

Ensuite, je me suis offert une immense propriété dans le sud-ouest de la France, dans la région de la Nouvelle-Aquitaine, sur un grand terrain de 3,7 hectares. Elle comportait trois pavillons. J'ai décidé d'appeler le premier Claude, en l'hommage de mon père. Le second, Moreau, parce que j'étais une fervente admiratrice de l'actrice, paix à son âme. Et le troisième, Clérambault, car c'est le nom de famille du personnage récurrent de mes romans, le lieutenant Clérambault.

J'ai d'abord effectué d'importants travaux à Clérambault ; je trouvais que cela manquait de lumière. J'ai donc rajouté de nombreux volets et rénové les locaux, ainsi que le système de chauffage, car la température des chambres descendait régulièrement en dessous des dix-neuf degrés, ce qui, vous le conviendrez, était bien trop froid. Surtout pour une personne aussi frileuse que moi !

J'ai ensuite embauché du personnel. J'ai fait de la sécurité une priorité. Pas question qu'il m'arrive ce qui était arrivé à Kim K. ! J'ai opté pour un prestataire externe qui a mis en place un système de vidéosurveillance ; de plus, je souhaitais disposer en permanence d'un agent de sécurité, tandis que deux autres patrouilleraient constamment sur la propriété. J'ai

également embauché une femme de ménage, un cuisinier, un chauffeur et bien sûr, un majordome.

Puis, j'ai décidé de rénover les deux pavillons restants. J'ambitionnais de réunir mes proches pour faire la fête jour et nuit. Ces derniers dormiraient dans le pavillon Claude, celui de mon papa. Pour le reste, je souhaitais recevoir un maximum de nouveaux invités, de la gent masculine notamment ; j'ai donc également aménagé le pavillon Moreau, en y imposant des règles de sécurité un peu plus strictes.

Tout nouveau convive devait arriver en présence de deux personnes qui l'avaient coopté. Puis il devait accepter que lui et ses effets personnels soient fouillés. Il restait ensuite quelques jours à Moreau, le temps qu'un détective privé enquête sur lui et pour que je puisse l'observer. Enfin seulement, il pouvait intégrer le pavillon Claude (on n'était jamais trop prudent !) En revanche, une fois entré, il y demeurait autant de temps qu'il le souhaitait.

Vous devez vous demander ce que nous faisions durant nos journées. Eh bien… Nous travaillions. Mes amis et mes proches étaient, pour la plupart, d'autres écrivains, des poètes, des scénaristes, des comédiens, des metteurs en scène. Le matin, nous œuvrions chacun de notre côté, dans le calme et la bonne humeur. L'après-midi, nous échangions sur nos projets respectifs, nous nous aidions mutuellement, nous créions toutes sortes de synergies : nous faisions marcher le réseau. De cette manière, je pouvais travailler sur de nouveaux débouchés pour mes livres. Des scénaristes souhaitaient les adapter en BD, d'autres en séries, certaines scènes inspiraient de jeunes peintres en devenir. Ces moments étaient absolument fabuleux, car ces individus, que je connaissais depuis plusieurs années ou simplement depuis quelques jours, me nourrissaient autant que je les nourrissais, au sens figuré et au sens propre.

Ma maison était celle de Nana. *Toute personne pouvait boire, manger et prendre à peu près tout ce qu'il voulait dans le pavillon. Mes millions remplissaient les assiettes, mes millions remplissaient les panses, mes millions remplissaient les coupes de champagne ; ce dernier coulait à flots, dissipant la tristesse par la même occasion. Un soir, Éric et Ben, deux de mes amis et moi-même, avions décidé d'aller manger au centre-ville de Bordeaux, dans un établissement de standing. Mais, rapidement, j'ai eu l'impression d'étouffer dans ce restaurant si conventionnel, fréquenté par la petite bourgeoisie bordelaise. J'ai alors proposé à mes acolytes d'acheter la bouteille la plus chère du restaurant et d'aller la boire avec des clochards du quartier. Nous sommes donc partis, sans payer finalement, et en volant des coupes en cristal.*

Et nous avons tenu promesse ! Nous avons servi ce précieux nectar à deux clodos, sur la place de la Bourse, dans deux verres en cristal. Nous, cependant, nous avons bu au goulot, pas question de mêler ma salive avec celle de ces sous-hommes ! Bref, nous avons vidé la bouteille rapidement.

Comme l'alcool nous manquait, nous avons ensuite acheté une première bouteille de piquette à l'épicerie la plus proche, puis une autre et une autre ; nous avons bu ainsi jusqu'aux aurores. Comme nous n'en avions pas encore assez, nous avons décidé d'en prendre une énième, mais l'épicerie avait fermé. Nous avons donc pris le parti de déambuler dans la ville en quête de l'or rouge. En marchant, nous sommes passés à proximité d'une église et Éric a remarqué la présence d'une statue de Saint Thomas. Dès lors, nous avons adopté le comportement le plus stupide qui soit.

Nous avons volé la statue et nous l'avons attablée sur la terrasse d'un café qui ne tarderait pas à ouvrir ses portes. Nous lui avons servi un verre et nous l'avons difficilement (c'était vraiment trop drôle) forcée à trinquer avec nous.

Quelques heures plus tard, en cellule de dégrisement, lorsque le gardien de la paix nous a demandé pourquoi nous avions fait cela, Ben lui a d'abord rétorqué que nous n'étions ni crédules et encore moins croyants. Et quand il a insisté, en répétant : « Sérieusement, pourquoi avez-vous fait cela ? », je lui ai répondu que nous souhaitions simplement avoir une quatrième personne pour partager notre bouteille. C'était la stricte vérité et c'était le plus pathétique. Nous jouissions d'une pathétique liberté de faire ce qu'on voulait, de faire tout ce qui nous passait par la tête.

Le balafré stoppa sa lecture, car cette histoire lui rappelait quelque chose. Éreinté par la fatigue, il sortit difficilement de son lit et alluma son ordinateur portable. La lumière bleue éclaira ses cernes et se refléta sur ses pupilles dilatées. Il saisit ses identifiants pour accéder au TAJ. Il entra le nom de Neuvaine et retrouva un délit, commis dix ans auparavant. Lui et son ami Marc Raymond avaient blasphémé une statue de Saint Thomas. Le balafré relut la retranscription de leur audition et celle de l'audience :

— Comment avez-vous eu cette idée ? demanda le magistrat.

— Nous sommes passés à côté d'une église, nous avons vu une statue de Saint Thomas et nous l'avons dérobée.

— Dans quel but ?

— Nous voulions simplement avoir une troisième personne pour partager notre bouteille. Après ça, Paul a dit que nous étions timbrés.

— Pourquoi avez-vous uriné sur la statue ?

— Pour ce qu'elle représente.

Le balafré relut le passage du roman, puis retourna se coucher. Dormir, il n'y arriva point. Il avait maintenant la preuve que Neuvaine s'inspirait de la réalité pour écrire ses romans, ce qui semblait parfaitement normal. Cela poussait le balafré à se poser une question : comprendre le fonctionnement de Paula Auvienne pourrait-il lui permettre de comprendre celui de Paul Neuvaine ? Dans ce cas, l'étude approfondie de ce livre pourrait l'aider à résoudre cette enquête.

Demain, il devrait avoir une discussion avec la spécialiste en analyse comportementale du pôle *cold cases*, Sabine Boulanger.

Paris, le 29 septembre 2022

Cédric Baron souhaitait s'entretenir avec Sabine Boulanger, car elle était une spécialiste en analyse comportementale. La jeune femme avait obtenu un master en criminologie et s'était très tôt intéressée aux thèses de profiling développées par le FBI. Sur son bureau trônait une photo des *G-men* : Pat Mullany, Dick Ault, Roy Hazelwood, le mythique Howard Teten, Robert Ressler et John Douglas. En suivant l'exemple de ces deux derniers, elle rêvait de pouvoir mener des entrevues privées avec les plus dangereux tueurs en série français pour entrer dans leur tête et comprendre ce qui s'y cachait. À son avis, les meilleurs profilers se trouvaient derrière les barreaux. Elle avait même proposé à la vice-présidente du pôle de rémunérer des meurtriers en échange de leur aide pour résoudre des affaires similaires. D'une part, cela les tiendrait occupés et d'autre part, cela permettrait de payer une partie des indemnités aux victimes. L'idée n'était pas tombée dans l'oreille d'une sourde et montrait que la policière aguerrie demeurait ouverte aux nouvelles techniques d'investigation criminelle. Cela tombait bien, le balafré venait lui faire une proposition un peu particulière :

— Je trouve que le chemin que tu empruntes est très glissant, affirma la capitaine de police.

— Tu dois quand même admettre qu'il a raconté l'histoire de Saint Thomas de manière très ressemblante.

— Je ne comprends pas ta démarche. Tu cherches à trouver des indices concernant le crime dans le livre, c'est ça ?

— Non, j'essaie de mieux cerner la personnalité de Paul Neuvaine, car je pense qu'il est impliqué.

— Qu'attends-tu de moi exactement ?

— J'aimerais que tu dresses un profil psychologique de Paula Auvienne.

— Et tu espères que cela te permettra de comprendre le fonctionnement de Neuvaine, c'est ça ?

— Tout à fait.

— Et toi, que comptes-tu faire pendant ce temps ? dit-elle tandis que le balafré remettait son manteau.

— J'ai rendez-vous avec l'ami de Neuvaine qui a pissé sur Saint Thomas, Marc Raymond. Je te tiens au courant.

— Ça marche.

Le baron quitta Nanterre pour retourner à son commissariat où Marc Raymond, qu'il avait convoqué, l'attendait. Il s'agissait d'un homme de taille moyenne, à l'apparence soignée et au sourire

communicatif :

— Bonjour, monsieur Raymond, comment allez-vous ?

— Très bien, j'espère que tout va bien.

— Oui, ne vous inquiétez pas, j'ai juste quelques questions à vous poser sur votre ami, Paul Neuvaine.

— Il a fait quelque chose de mal ?

— Rien ne laisse penser cela. Pour l'instant, en tout cas…

Il s'arrêta un moment en faisant mine de lire un dossier.

— Comment avez-vous connu Paul Neuvaine ?

— Nous avons étudié la philosophie ensemble à l'université.

— Comment le décririez-vous à l'époque ?

— Ben physiquement, c'était un beau gosse. Les filles l'avaient même surnommé *Love* et intellectuellement, c'était un génie.

— Un génie ?

— On passait notre temps à se bourrer la gueule ; on arrivait aux examens complètement saouls, sauf que moi, j'allais aux rattrapages et que Paul était major de promotion.

— Vous n'exagérez pas un peu ?

— Ben, interrogez ses profs, vous verrez.

— Très bien, quelles étaient ses inspirations ?

— À l'époque, il ne jurait que par Wittgenstein, qui décrivait le langage comme un jeu d'échecs, comme étant une activité sociale avant tout. Il idolâtrait aussi Nietzsche, qui proclamait qu'il n'y avait pas de fait, que des interprétations et que les vérités…

— … sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont.

— Vous avez bien fait vos devoirs, on dirait.

— J'ai essayé, dit le baron avec un sourire.

— Sachez tout de même que le maître à penser de Paul était Dostoïevski.

— Pourquoi ?

— *Crime et Châtiment* est un livre qui a beaucoup marqué l'auteur postmoderniste qu'il est, mais il prétendait que Dostoïevski avait fortement inspiré Nietzsche concernant des concepts clés. Je me rappelle qu'il disait que les deux auteurs étaient ses deux drogues, mais que l'une était manifestement plus pure que l'autre.

— Je vois… comment décririez-vous Neuvaine ?

— Un esprit aussi brillant que rebelle. À l'époque, il disait qu'il ne vivrait pas longtemps, mais qu'il mourrait sans regret.

— Y aurait-il un évènement qui a marqué sa vie ?

— L'écroulement de l'URSS, sans aucun doute.

— Pourquoi ?

— Il était fasciné par la manière dont les autorités soviétiques avaient manipulé les faits et les éléments de langage pour refaçonner l'histoire, pour recréer leur propre réalité.

— Il y a quelques années, Neuvaine et vous avez été condamnés pour avoir volé une statue de Saint Thomas. Saviez-vous que Neuvaine avait évoqué cette anecdote dans un livre ?

— Je l'ignorais, mais c'est son droit, n'est-ce pas ? Il a tout raconté ? Même que nous avions pissé dessus ?

— Non, il n'a pas parlé de ça.

— C'est normal, nous l'avons inventé.

— Quoi ?

— Nous l'avons inventé, car Paul voulait que nous créions notre propre réalité. C'est ce que nous appelions une mythofabrication.

— Vous avez surtout faussé un procès-verbal et alourdi votre amende.

— Oui, mais l'essentiel n'était pas là. Nous avons versé de l'eau sur la statue et comme nous avons dit que c'est de la pisse, l'eau s'est transformée en pisse…

— … parce qu'aucune analyse n'a été réalisée.

— Oui, mais tout le monde nous a cru et qu'y a-t-il d'inscrit dans le procès-verbal ? dit-il en tapotant le document. Que croyiez-vous en rentrant dans cette pièce ? Qu'auriez-vous cru en sortant si je ne vous avais pas révélé la prétendue vérité ? Notre mythofabrication !

— Ce qui prouve qu'il y a bien une vérité, seule, unique et inaliénable.

— Non, capitaine. Elle est mouvante d'une réalité à l'autre. Souvenez-vous de cette anecdote, si vous souhaitez un jour comprendre la complexité de l'esprit de Neuvaine.

— Vous êtes toujours en contact avec lui ?

— Dans quelle réalité ?

Le balafré ne broncha pas.

— Ne vous offusquez pas, lieutenant, je plaisante. Cela fait longtemps que je n'ai pas eu de nouvelles de Paul. C'est une star maintenant ; je suis quelqu'un de beaucoup plus simple.

— Si vous pouviez…

— C'est bon, j'ai compris, je me la bouclerai.

— Merci de cet entretien, je l'ai trouvé extrêmement instructif.

— De rien, capitaine Baron.

***

Les années passées dans ce pavillon furent les plus belles de ma vie. L'émulation entre les différents artistes était juste magnifique. Ces petits-déjeuners, ces déjeuners, ces goûters, nos beuveries, nos moments de partage représentaient la meilleure nourriture pour ma pensée. Éric et Ben,

quant à eux, nourrissaient mes désirs.

Je les consommais tous les deux à forte dose, l'un après l'autre. L'un le matin, l'autre le soir. L'un dans la cuisine, l'autre dans la salle de bain. Tout cela avait lieu exclusivement dans le pavillon Clérambault, à l'abri des regards indiscrets. Au début, je les faisais venir à tour de rôle, puis je décidai de les convoquer en même temps. Je n'entrerai pas dans les détails, mademoiselle, mais nous passions de forts agréables moments.

Le problème, c'est que dans ce genre de situation, la naissance d'une rivalité masculine est souvent inévitable. Chacun d'eux tentait de paraître meilleur que l'autre. Et moi, ce combat entre ces deux coqs me divertissait beaucoup. Un soir, tandis que nous regardions un film dans ma salle de cinéma, leur rivalité a pris une tournure amusante.

Nous visionnions La corde *de Hitchcock, film qui fut inspiré par l'assassinat d'un garçon de quatorze ans par deux étudiants âgés d'à peine vingt ans, Nathan Leopold et Richard Loeb. Pour quelle raison avaient-ils agi ainsi ? Pour accomplir le meurtre parfait et devenir des surhommes nietzschéens. Cependant, Éric et Ben avaient deux interprétations complètement différentes du long-métrage :*

— Il y a effectivement des hommes dont l'intelligence et la culture les placent au-dessus des concepts traditionnels que sont le bien et le mal, le gentil et le méchant, la bonne action et la mauvaise. Tout cela a été conceptualisé pour rassurer les êtres inférieurs.

— Tu ne fais que répéter les arguments du personnage de Brandon comme un perroquet. Tu as oublié le moment du film où son professeur explique qu'il a dévoyé les idées de Nietzsche. Ce dernier est certes contre le principe d'égalité, car il pense qu'il est un marqueur de déclin. Il affirme effectivement que certains individus, comme Napoléon et Mozart, qui étaient des surhommes, ou du moins ce qui s'en rapprochait le plus, avaient le droit pour atteindre leur objectif de faire fi de…

— De leurs obligations familiales, de leurs amis ou des conventions, car leur excellence individuelle prenait le pas sur l'éthique et la morale.

— Cela n'inclut pas le meurtre !

— Ah bon ? Et pourquoi ?

— Gauguin a décidé de quitter sa femme et ses enfants en s'enfuyant en Océanie afin de se consacrer à son art. Cela peut paraître égoïste, mais il n'a pas assassiné sa famille non plus.

— Et s'il avait dû ?

— C'est-à-dire ?

— Que représentaient les vies de Mette Sophie Gad et de ses cinq gamins, comparé à ce qu'il a apporté à l'humanité ? Ma question est : s'il avait dû les tuer pour peindre « Femmes de Tahiti » ou « Quand te maries-tu ? », le jeu en aurait-il valu la chandelle ?

— Mais t'es complètement malade, Éric…

— C'est mon avis ; qu'en penses-tu, Paula ?

— Que tu te serais bien entendu avec Hitler.

— Point Godwin, vraiment ? Tu ne réponds pas à la question.

— Ne pas répondre est une réponse. En tout cas, c'est la mienne et je n'ai pas envie de prendre part à votre petite querelle. Pour l'instant… En revanche, l'idée selon laquelle le meurtre peut être une forme d'art, qui justifie le fait de nier l'existence humaine m'a intéressée. Le concept d'une esthétique du crime m'a même un peu excitée, dis-je en prenant une pomme dans un saladier en la plaçant sur la tête de Ben.

Puis j'ai saisi une de mes arbalètes et je l'ai donnée à Éric :

— Que fais-tu ? demanda Ben.

— Je vérifie si Éric est un surhomme. Serais-tu capable de tirer sur la pomme ?

— Jamais je ne ferais ça, même après avoir vidé dix bouteilles.

— Guillaume Tell n'a-t-il pas fait de même avec son propre fils ? Tu as peur ?

— Non, je n'ai pas peur.

— Je croyais que les surhommes ne ressentaient pas la peur, dit Ben sur un ton de défi.

Cette phrase piqua Éric et le poussa à réfléchir ; il brandit l'arbalète en le visant longuement, mais de nouveau, baissa l'instrument.

— Qu'est-ce qui se passe ? Je te pensais fort. La faiblesse n'appartient-elle pas aux sous-hommes ? asséna-t-il, tandis qu'Éric lâchait l'arme. Il tournait les talons quand je dis :

— C'est vrai qu'un homme qui n'est pas capable de tuer n'est rien ; qu'en est-il de celui qui n'a même pas les couilles de s'éloigner du troupeau ? Un moins que rien ?

Une lueur assassine traversa les yeux d'Éric. Il saisit l'arbalète d'une main ferme, visa et tira.

La flèche rata la pomme de quelques centimètres et se logea au milieu du front de Ben. Un léger filet de sang coula pendant que Ben, notre ami, s'écroula comme un château de cartes. Éric se précipita, puis saisit sa tête à deux mains avant de tomber au sol, comme si c'était lui qui avait goûté de la pointe :

— Oh, mon dieu, oh mon dieu ! Pourquoi ai-je fait ça ?

— Pour assouvir ton désir de puissance, voilà tout. Tu avais besoin de le dominer pour ne pas perdre la face devant moi.

— Non, non, pas du tout… J'étais… je suis bourré ! Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je fais quoi maintenant ?

— Nous allons contacter les urgences et leur expliquer ce qui s'est passé.

— Quoi ? Mais je vais aller en prison !

— On verra, car tu ne souhaitais pas lui ôter la vie, c'était un…

— … accident, mais cela ne change rien.

— Au contraire, cela change tout. Je témoignerai en ta faveur. Au pire, ce sera qualifié d'homicide involontaire et avec un bon avocat, tu ne feras

que quelques années. Bravo, tu t'es défait de ton rival en le tuant, sans l'assassiner…

— De quoi tu parles ?

— Arrête de faire l'innocent, tu as toujours voulu te débarrasser de Ben pour que nous ne soyons que tous les deux…

— Oui, mais pas comme ça…

— Le résultat est le même… tu as commis un « meurtre accidentel », un meurtre qui n'en est pas un, un meurtre parfait.

— Oh mon Dieu… oh mon Dieu…

— La belle affaire, un surhomme qui implore Dieu. As-tu oublié qu'il est mort ?

— Ce n'est pas le moment de jouer à la maligne. Ma vie est terminée !

— Non, elle commence, car en plus de t'être débarrassé de ton rival, tu vas m'épouser.

— Quoi ?

— Tu as bien entendu, tu m'as apporté aujourd'hui la plus belle preuve d'amour et je vais te récompenser.

— Paula, je vais aller en prison…

— Et ? Cela nous empêche-t-il de nous marier ?

— Mais que vont penser…

— Au diable la bien-pensance ! Au diable les conventions ! Ne suis-je pas libre de faire ce que je veux ?

— Mais Paula, Ben vient de mourir et tu parles de mariage, t'es folle ou quoi ?

— Non, pas du tout, je garde juste mon calme en toutes circonstances. C'est ainsi qu'agissent les personnes de mon espèce.

— Quelle espèce ?

Je me contentai de sourire.

— Appelle les secours, lui intimai-je.

***

— Attendez… vous avez dit que leur rivalité avait pris une tournure « amusante ». Vous avez trouvé cet évènement amusant ? demanda la bookstagrameuse.

— Je vous avais pourtant prévenu, mon histoire est fabuleusement choquante.

— Je suis effectivement choquée, car je n'étais pas au courant de cet évènement. L'avez-vous finalement épousé ?

— Oui, je n'ai qu'une parole. Je l'ai épousé en prison.

— Quelle a été la durée de sa condamnation ?

— Cinq ans, mais il ne l'a jamais terminée.

— Pourquoi ?

— Il s'est foutu en l'air, mais cela ne devrait pas vous étonner.

— Parce que c'est un sous-homme, c'est ça ?

— Parfaitement.

— Et qu'avez-vous fait ensuite ?

— Ce drame a mis fin à cette période grandiose. La plupart de mes amis artistes m'ont abandonnée, j'ai donc décidé d'effectuer des travaux dans le pavillon Clérambault afin d'explorer un nouvel aspect de ma personnalité.

— C'est-à-dire ?

— Vous êtes bien curieuse, dites-moi. La suite au prochain épisode.

Le balafré se précipita sur le TAJ et vérifia si Neuvaine n'avait pas été mêlé à une affaire d'homicide involontaire. Et bingo ! Il y a une dizaine d'années, un individu du nom de Cyril Vincent avait tué un autre homme, lors d'une fête bien arrosée dans le sud-ouest de la France et Neuvaine, qui avait convié la centaine d'invités, avait été entendu en tant que simple témoin.

Cyril Vincent avait abattu un ami en lui logeant non pas une flèche, mais une balle dans la tête. En revanche, il avait également essayé d'atteindre une pomme posée sur la tête du malheureux. Cyril Vincent avait été condamné à cinq ans d'emprisonnement et, avec les réductions de peine, en avait fait moins de quatre. Ensuite, l'artiste peintre avait trempé dans une histoire de trafic de stupéfiants et avait été puni de deux ans de prison ferme avant de récidiver et de se voir infliger une peine de sept ans. L'homme était désormais un habitué de l'univers carcéral. Il était passé par la maison d'arrêt d'Agen et était actuellement incarcéré au centre de détention d'Eysses. Le balafré consulta une carte sur le web et constata que la prison était située dans le Lot-et-Garonne. S'il voulait s'entretenir avec Cyril Vincent le lendemain matin, il devrait y aller dès ce soir. Il se rappela alors qu'il devait passer la soirée avec sa fille et qu'il pourrait très bien s'y rendre tôt le lendemain ; en revanche, cela lui ferait perdre du temps. Le balafré était pressé et, comparé à la résolution de cette enquête, le fait de consacrer du temps à sa famille semblait avoir bien peu de valeur. En tout cas, il essaya de s'en convaincre.

Il réserva les billets et rédigea un SMS pour prévenir sa fille, mais, perdu dans ses pensées, il se leva si précipitamment qu'il oublia de l'envoyer.

Le jour précédent, le balafré avait pris le TGV jusqu'à la gare de Bordeaux Saint-Jean avant de rejoindre Agen avec un autre train. Il avait ensuite gagné Villeneuve-sur-Lot, tard dans la nuit. Il avait dormi dans un hôtel de la ville ; dans sa chambre, il jouissait d'une somptueuse vue sur la rive gauche du Lot. Il avala son petit-déjeuner et décida de se rendre au centre de détention d'Eysses à pied.

Cela lui prit environ une trentaine de minutes, pour traverser une route départementale de campagne, bordée d'arbres et de modestes maisons dont les toits étaient pourvus de tuiles rouges. Il arriva devant le gigantesque centre de détention, entouré de ses immenses murs. Une cheffe surveillante, un peu ronde, mais visiblement sportive, accueillit le balafré en lui adressant un beau sourire :

— Bonjour, capitaine.

— Bonjour, madame la cheffe surveillante.

— Vous êtes venu voir Cyril, c'est ça ?

— C'est bien ça.

— Très bien, nous allons effectuer la procédure de sécurité et vous le rencontrerez en ma présence. Ça vous va ?

— Oui, ça me va.

— Vous avez rempli le permis de visite ?

— Le voici, dit-il en lui donnant le document. Elle le consulta et fit pénétrer le balafré dans le bâtiment.

Il passa par le portique de sécurité contenant un détecteur de métaux et soumit ses affaires au scanner. Par la fenêtre, il observait l'une des cours de l'immense complexe, l'un des plus grands de France. Il aperçut des grilles métalliques protégées par des boucles de fil barbelé ; elles clôturaient une cour dans laquelle une vingtaine de détenus en promenade se trouvaient dos au mur de leur bâtiment, le B, surnommé la jungle :

— Ils sont méfiants, à ce que je vois.

— Ils ont juste gardé des réflexes de la maison d'arrêt d'Agen.

— Cyril est détenu dans ce bâtiment ?

— Non, lui, il est dans le D, au sein du module respect. C'est un bâtiment où nous essayons d'adopter une autre approche avec les prisonniers qui bénéficient d'un statut protégé.

— C'est-à-dire ?

— Ce sont des détenus vulnérables avec qui nous tentons d'instaurer un meilleur dialogue. Dans le bâtiment D, s'il y a un souci, le prisonnier en discutera plus facilement avec nous. C'est un lieu que nous avons aménagé pour être alertés au plus vite en cas de problème.

— Et ça marche ?

— Nous avons beaucoup moins d'incidents. Je ne dis pas qu'il n'y en a pas, mais il y en a moins. Nous souhaitons établir un climat de confiance ; les coursives ne sont pas fermées par exemple.

— Très bien ; et pourquoi Cyril Vincent s'y trouve-t-il ?

— Quand il est arrivé, il s'est fourré dans des trafics pas nets, il a accumulé des dettes dans le bâtiment B. Il a tenté d'alerter un surveillant qui ne l'écoutait pas et un jour, il s'en est violemment pris à lui. C'était un cri de détresse, mais ça lui a valu un long séjour au mitard. Il ne l'a pas bien vécu et a essayé de…

— … se suicider ?

— Pas exactement ; il ne supportait pas l'endroit et a décidé de se scarifier les avant-bras. Désormais, c'est comme cela qu'il exprime son mal-être : il se fait du mal pour ne pas faire de mal aux autres.

Le balafré, qui se dirigeait vers le parloir, se disait que Cyril Vincent avait emprunté un bien triste chemin depuis le fameux drame. Que se serait-il passé s'il avait atteint cette pomme au lieu du front de sa victime ? Si la légende était bien vraie, que se serait-il passé si Guillaume Tell avait atteint le visage de son fils au lieu de la pomme ? Parfois, la vie se jouait sur des détails et celle de Cyril Vincent avait loupé le coche, pour quelques centimètres.

Il franchit un autre portique de sécurité et attendit le détenu dans un box de six mètres carrés. Le parloir, ce lieu où les familles rendaient visite chaque semaine aux damnés de cette microsociété ; cachant des sandwichs ou des barres de chocolat au niveau de leurs cuisses à l'aide de Cellophane, ou prenant le risque d'amener portable et stupéfiants. Des cages où s'échangeaient tendresse et caresses, avec ou sans le consentement des gardiens de prison qui, comme souvent dans ce genre d'établissement, ne savaient pas où placer le curseur. Être trop ferme ou trop permissif, être trop doux ou trop dur, croire en la parole des détenus ou se montrer naïf. Le personnel pénitencier avait constamment l'impression d'être le cul entre deux chaises tout en redoutant le moment de la fouille.

Le balafré entendit quelqu'un s'approcher. Il perçut un bip qui précéda l'ouverture de la porte. Quelques secondes auparavant, Cyril Vincent s'était identifié en composant son numéro d'écrou. Il portait un sweat à capuche qu'il remplissait bien. L'artiste déchu faisait beaucoup de sport et le capitaine, sans doute bourré de préjugés, ne l'imaginait pas aussi baraqué. Sa peau, elle, était recouverte de tatouages racontant sa vie tumultueuse et de scarifications contant son expérience carcérale douloureuse. Sous son œil gauche, les cinq points symbolisaient l'important nombre d'années passées en prison : lui au centre, entouré de quatre murs que rien ne pouvait faire disparaître. Les larmes sous son œil droit interpellèrent le balafré :

— Elles représentent quoi ? demanda-t-il en posant son doigt en bas du sien.

— Les mères que j'ai fait pleurer. La mienne et celle de…

— De ?

— Bref.

— Cyril, je suis capitaine d'un groupe de police judiciaire. Je suis venu depuis Paris pour te parler d'une histoire qui fâche, mais avant ça, raconte-moi un peu comment ça se passe ici, dit le balafré en le tutoyant, histoire de détendre l'atmosphère ; dans cette prison, elle était bien assez pesante comme cela.

— J'ai pas à me plaindre, Carole est cool, affirma-t-il en désignant la cheffe surveillante. En plus, on nous traite plutôt bien dans le bâtiment D.

— Pourquoi t'es allé là-bas ?

— Elle t'a pas dit ? répondit Cyril en adoptant le même tutoiement.

— Dis toujours.

— J'ai déconné dans le B et j'ai énervé un caïd. Il m'a transformé en télécommande.

— Quoi ?

— J'étais posé toute la journée et je devais lui changer les chaînes. J'en ai parlé au surveillant et il ne pouvait pas faire grand-chose, tu connais la suite. J'ai pété un câble, j'ai fait du mitard, mais c'était trop dur, donc j'ai commencé à… enfin bref.

— Très bien, mais je ne saisis pas tout. Avant ta première incarcération, t'avais jamais trempé dans le trafic de *C*. Que t'est-il arrivé ?

— On apprend beaucoup de choses en prison, à commencer par le deal. La cocaïne en taule, ça signifie un max de tunes.

— On fait tous des erreurs, mais pourquoi t'as récidivé ?

— Parce que je mérite peut-être pas d'être dehors.

Le balafré observa la cheffe surveillante, qui acquiesça. Il commençait enfin à comprendre pourquoi Vincent agissait ainsi. C'était pour l'argent, mais c'était aussi un processus d'autodestruction.

— Tu te reproches la mort de ton ami Arthur ?

— Peut-être…

— Parle-moi de ce qui s'est passé ce jour-là.

— Pourquoi ça t'intéresse ? C'est de l'histoire ancienne.

— Ce serait compliqué à expliquer, mais peut-être que tu pourrais m'aider à élucider une enquête.

— Je comprends pas trop comment, mais c'est toi qui vois… tu veux savoir quoi ?

— Raconte-moi l'évènement.

— J'étais dans une villa du sud-ouest loué par un écrivain célèbre.

— Paul Neuvaine ?

— C'est ça. Il aimait organiser cela chaque été. Il faisait venir des copains à lui, qui pouvaient coopter d'autres amis.

— Que peux-tu me dire le concernant ?

— Pas grand-chose. C'était plus une connaissance qu'autre chose. On ne se parlait presque pas, à part de philosophie. Il appréciait Nietzsche aussi, mais je me rappelle qu'il disait qu'il avait plagié Dostoïevski concernant le concept du surhomme et on se chamaillait parfois un peu dessus.

— Quoi d'autre ?

— Je crois qu'il aimait bien les théories de Foucault et de Derrida sur le langage… ah oui, il citait beaucoup de Wittgenstein également.

— Et sur sa personnalité ?

— Il était un brin arrogant et il voulait souvent avoir raison, mais ce qui m'avait marqué chez lui, c'est son côté mâle dominant.

— C'est-à-dire ?

— Si quelqu'un remettait en question l'une de ces affirmations, si quelqu'un le défiait, il trouvait toujours un moyen de lui rendre la monnaie de sa pièce ; que ce soit en gagnant aux échecs, aux dames, au go ou en baisant ta femme ; tôt ou tard, il s'arrangeait pour te dominer.

— Il aimait ça ?

— Il adorait ça. C'était un sacré fils de pute.

— Très bien, tu dis que c'était une simple connaissance. Dans ce cas, qui t'a coopté ?

— Mon ami Arthur Rimbaud et mon amante, Clarisse Nichols.

Le balafré nota le prénom et le nom de cette dernière sur son carnet.

— Y avait-il une rivalité entre Arthur et toi concernant Clarisse ?

— Vous voulez savoir si c'est pour cela que j'ai tiré ? Non, pas du tout, il ne se passait rien entre Clarisse et Arthur.

— Comment pouvais-tu en être sûr ?

— Nous étions en relation libre et cela ne m'aurait pas gêné qu'il y ait quelque chose entre eux, donc je ne vois pas pourquoi ils me l'auraient caché.

— D'accord, raconte-moi l'évènement si cela ne te dérange pas.

— Il n'y a rien à dire de plus. On était complètement torché et on a voulu faire comme William Burroughs. En fait, tout a commencé quand Arthur m'a chauffé concernant un film qu'on avait vu.

— *La corde* ?

— Comment le savez-vous ? Je n'en ai même pas parlé à la police.

Le balafré se contenta de le fixer.

— Je suis sérieux ; comment êtes-vous au courant de ça ?

— C'est un membre de la famille d'Arthur, qui m'a dit que c'était

une œuvre qui l'avait marqué, mentit-il.

— C'est vrai, il n'aimait pas le long-métrage, mais le trouvait bien réalisé ; il adorait le détester. Arthur estimait que le concept du surhomme n'était pas bien exploité dans le film, alors que moi, j'étais totalement d'accord avec ce principe. Je pensais faire partie de cette caste, j'en étais persuadé. Donc, quand il m'a défié devant Clarisse et la bonne trentaine de personnes présentes ce soir-là, j'avais envie d'entrer dans la légende. Le jour de l'incident… de l'accident, il y avait Neuvaine, mais également le gratin de l'intelligentsia parisienne. Je voulais leur prouver à tous que j'étais un surhomme, moi aussi.

— Et l'alcool n'a pas dû aider, je suppose.

— Non et la drogue non plus. La gnôle et la cocaïne peuvent te donner l'impression que tu es invincible.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Je ne m'en souviens plus bien. J'ai entendu une voix, une voix qui m'a encouragé à passer à l'acte…

— Je l'ai effectivement lu dans le procès-verbal ; tu as dit avoir perçu une phrase sans savoir d'où elle provenait.

— Oui, c'est ça. Je ne me rappelle plus si je l'ai entendue dans mon for intérieur ou si l'un des convives l'a prononcée.

— Quelle était-elle ?

— Je m'en souviens plus.

— Était-ce : « *C'est vrai qu'un homme qui n'est pas capable de tuer n'est rien ; qu'en est-il de celui qui n'a même pas les couilles de s'éloigner du troupeau ? Un moins que rien ?* »

Le prisonnier ouvrit grand les yeux.

— C'est inspiré de Nietzsche, n'est-ce pas ?

— Possiblement ; cela te fait penser à quoi ?

— Cela me fait songer à l'une de ses citations : *Veux-tu avoir la vie facile ? Reste toujours près du troupeau, et oublie-toi en lui.*

— Très bien ; et ce fameux soir, tu as entendu l'une de ces phrases ? Ou bien quelque chose de ressemblant ?

— Peut-être… enfin… non… ce n'était pas ça, mais c'était une phrase qui m'a encouragé à passer à l'acte. En t'entendant dire cela, j'ai une sorte de réminiscence, je sais que je dois te paraître fou.

— Pas du tout. Cyril, essaie de te concentrer, s'il te plaît. Quelle était cette phrase ?

Le peintre déchu au physique de molosse semblait si bouleversé par ce que lui disait le baron qu'il préféra se taire. Il tenta de se concentrer, sans succès.

— Je suis désolé, je ne m'en souviens pas.

— Est-ce une autre phrase de Nietzsche ?

— Non, ça, c'est sûr. Je suis un inconditionnel de ce philosophe ; si ça venait de lui, je l'aurais su à l'époque. Et cela aurait confirmé que

ça provenait de mes pensées, mais ce n'était pas le cas.

— Très bien, j'ai une dernière question. Sans cet ordre que t'a intimé cette voix, serais-tu passé à l'acte ?

— Non, mais c'est pour cela que je suis sûr que le diable est en moi, je ne mérite pas de vivre.

— Ne dis pas ça, Cyril, affirma la cheffe surveillante. Tu fais de très gros progrès, dit-elle en lui touchant l'épaule.

— Mouais, c'est ça, conclut-il en baissant la tête.

— Je suis désolé d'avoir évoqué ces douloureux souvenirs, Cyril. Merci beaucoup de ton aide en tous cas.

— De rien, je vais retourner dans ma cellule, maintenant. J'ai envie d'être seul, si cela ne te dérange pas.

***

Le balafré regagna l'Île-de-France en fin d'après-midi. Il emprunta les transports pour se rendre au palais de justice de Nanterre. Il devait s'entretenir avec le capitaine Boulanger. Elle le reçut dans une salle de réunion en compagnie de Samantha Sébastopol. Le balafré leur présenta alors sa démarche et leur parla de son excursion dans le Sud-Ouest. Il demanda ensuite à Sabine de dresser un profil psychologique de Paula Auvienne, comme convenu :

— En me basant sur ma lecture, je dirais que Paula est une personne nombriliste et égocentrique qui se croit dotée d'une intelligence supérieure. Elle se considère comme étant une intellectuelle de premier ordre, ayant développé sa propre philosophie librement inspirée de Nietzsche, de Dostoïevski, mais également de philosophes post-modernes, tels que Foucault et Derrida. Sa manière de fonctionner laisse supposer qu'elle est atteinte de troubles psychotiques. Elle ne témoigne aucun respect aux autres individus, sur lesquels elle projette ses fantasmes sadiques ; elle les qualifie de sous-hommes, qui lui sont intellectuellement inférieurs. De plus, elle utilise la manipulation pour arriver à ses fins et est déterminée à satisfaire ses besoins sexuels selon une vision hédoniste.

— Très bien, et si tu devais établir un lien avec l'écrivain ?

— Si un parallèle avec Paul Neuvaine devait être fait, l'auteur serait caractérisé par son égoïsme et son individualisme. Ses blessures psychologiques et ses insécurités en tant qu'homme pourraient provenir d'abus sexuels parentaux ou de tendances homosexuelles refoulées.

— Attendez, vous êtes sérieux là ? demanda Samantha. Vous êtes en train d'enquêter sur Neuvaine en vous basant sur son livre ?

— J'explore cette piste, c'est tout, expliqua Cédric Baron.

— Tu l'explores ? T'es allé dans le Sud et tu as demandé à Sabine de dresser un profil psychologique. J'appelle plus cela l'explorer, t'es à fond dedans ! Sabine, tu as conscience que le juge Fournier ne validera jamais ces… je ne sais même pas si je peux les qualifier d'expertises.

— Au début, j'étais très dubitative, mais je le suis moins, car Cédric est parvenu à trouver des éléments du livre qui ont eu lieu dans la réalité. La victime nous a orientés vers ce livre, donc c'est peut-être…

— Une feuille de route, conclut le balafré.

— Oui, mais c'est Neuvaine qui a écrit cet ouvrage, ce serait sacrément stupide.

— Deux choses peuvent expliquer cela. Un…

— L'autodestruction, je sais. Ensuite ?

— Flatter son ego, nous montrer qu'il est le surhomme qu'il décrit dans ses romans et que nous, policiers, lui sommes intellectuellement inférieurs.

La capitaine Sébastopol croisa ses mains sur la tête.

— Ça se tient, mais vous vous aventurez sur cette piste sans moi. Je préfère me concentrer sur les écoutes, c'est-à-dire des preuves que nous serons en mesure de présenter au tribunal.

— Cédric, ne te méprends pas, je te soutiens, mais je vais suivre Samantha sur ce coup. À mon avis, tu orientes l'enquête dans une direction risquée, pour ne pas dire suspecte. Un écrivain insuffle une part de lui à son personnage, mais ils sont deux entités distinctes. Paula Auvienne n'est pas Paul Neuvaine. Nous ne pouvons pas utiliser les éléments d'une fiction pour appréhender la réalité…

— Si, nous le pouvons ! Je dirais même plus : nous le devons ! C'est ce que la victime souhaiterait que nous fassions. Ce livre peut nous aider à mieux cerner Neuvaine, à prouver qu'il est l'assassin ou à retrouver le vrai coupable. Nous devons juste investir suffisamment de temps pour explorer toutes les pistes que nous avons à notre disposition.

— On va démontrer que Neuvaine s'est inspiré de ses expériences passées pour écrire ses livres, et alors, suis-je tentée de dire ? s'interrogea Samantha.

— Je… Je n'en sais rien pour l'instant.

— Et c'est ça le problème ; tu nous demandes de consacrer du temps à cette piste sans avoir suffisamment de garanties. As-tu un exemple d'un élément qui s'est déroulé dans le roman et qui a quelque chose à voir avec l'enquête ?

— Non, pas encore.

— Alors, je ne te suis pas sur ce coup, Cédric, asséna Samantha en se levant pour quitter la pièce.

— Moi non plus, désolée, mais ta méthode ne me convainc pas. Si tu

as des questions sur le profil psychologique, n'hésite pas, dit Sabine en sortant après Samantha Sébastopol.

Le balafré était KO debout, seul dans la salle, encerclé par ses hypothèses qui lui paraissaient désormais farfelues. Il avait démontré que Paul Neuvaine s'était inspiré d'éléments qu'il avait vécus, mais dans le fond, cela prouvait quoi ? Rien du tout.

Il est arrivé plein d'entrain, persuadé de bénéficier du soutien de ses collègues et c'était le contraire qui s'était produit. Elles avaient bazardé son approche sans lui donner la moindre chance. Il devait cependant admettre que la méthode qu'il prônait était tout droit sortie d'un polar, certes, excitant, mais qui ne convaincrait pas le juge Fournier. En effet, comment l'accusation pourrait-elle utiliser des éléments de preuve tirés d'un livre ? Cela n'avait pas de sens ; le balafré n'était plus tout à fait lucide et en avait parfaitement conscience.

Il voulait rentrer chez lui, mais il savait que sa fille l'attendrait sur le pas de sa porte ; alors il décida d'aller prendre un verre dans un bar dans le Marais. Il trinqua avec deux inconnus à qui il offrit une bière. Ensuite, il discuta avec eux de la guerre en Ukraine. Ils se demandaient jusqu'où irait Poutine. Aurait-il recours à l'arme nucléaire ? Une question à laquelle personne à la table n'était sûr de vouloir connaître la réponse. Le fils spirituel de feu Staline, le « Père des peuples », était-il lui-même en mesure de répondre, tant il semblait se mouvoir dans une réalité construite de toutes pièces ? L'un des débatteurs n'était pas d'accord : pour lui, Poutine était parfaitement lucide ; c'était un menteur patenté qui utilisait le déni comme arme politique. Le missile qui avait abattu l'appareil de la Malaysia Airlines, faisant 298 morts au passage : « *C'était pas nous* ». Le meurtre d'Alexandre Litvinenko ? « *C'était pas nous* ». L'empoisonnement de Skripal et de sa fille ? « *C'était pas nous* ». L'ingérence dans les élections d'autres pays ? « *C'était pas nous* ». D'après lui, Poutine avait l'intelligence de ne pas créer de faits, il se contentait de nier son implication dans ceux qui lui étaient reprochés. Faux, selon son contradicteur. Depuis le début du conflit ukrainien, Poutine s'était *trumpisé*. Le concept de la dénazification en était l'un des exemples les plus poignants, car c'était une pure invention que supermenteur version américaine aurait très bien pu sortir de son brushing. Une absurdité avalée et recrachée par une machine soviétique aussi âgée que l'armement russe.

Le balafré songea alors à la phrase prononcée par l'ami de Neuvaine : *Il était fasciné par la manière dont les autorités soviétiques avaient manipulé les faits et les éléments de langage pour refaçonner l'histoire, pour recréer leur propre réalité.* Poutine, lui, avait imaginé la mythofabrication ultime : celle qui lui permettait d'occuper un pays ;

comme Bush l'avait lui-même fait pour envahir l'Irak sous les conseils de Dick Cheney. Poutine, Bush, Cheney, tous étaient des mythofabricateurs, rien de moins, qui déformaient la réalité afin d'arriver à leurs fins et, si cela nécessitait de déclencher des guerres, de tuer des civils, de broyer des familles, ils n'hésitaient pas une seule seconde. Et c'était à ce genre de pourritures que Paul Neuvaine vouait un culte… Rien que pour cela, le balafré aurait voulu le mettre derrière les barreaux.

Après avoir refait le monde une énième fois avec ces deux anonymes, cette fois, le balafré prit la direction de son domicile. Pompette, il composa le code du portail d'entrée à plusieurs reprises avant de rejoindre lentement sa porte d'entrée. « Pourvu qu'elle ne soit pas là, pourvu qu'elle ne soit pas là… », se répéta-t-il à chaque étage.

Elle y était. Tête baissée tandis que les larmes roulaient sur ses joues. Elle releva brusquement les yeux : pour la première fois, il y vit de la haine. Lui, ce père indigne, à force d'arroser cette magnifique plante avec de la méchanceté et de l'indifférence, y avait fait pousser de l'agressivité, de l'animosité et de la malveillance. Là maintenant, si elle avait eu une arme à feu, elle aurait fait comme Cyril Vincent, elle lui aurait planté une balle dans sa tête ; sauf qu'elle, elle n'aurait pas visé une pomme. Pourquoi ne cessait-il pas de songer à cette affaire ? Pourquoi n'arrivait-il pas à arrêter d'y penser ? Sa fille, elle, continuait à le toiser avec mépris, avec dédain et cette fois, il comprit qu'il était allé trop loin.

Elle se rapprocha de lui et saisit le livre qu'il tenait à la main, d'autorité :

— Tu te crois supérieur à nous, c'est ça ?

Le balafré ne répondit pas.

— Tu crois que ton travail est si important que tu peux nous traiter, que tu peux *me* traiter comme de la merde, c'est ça ?

Le balafré ne répondit pas.

— Cédric, tu n'es qu'un OPJ qui bosse dans un commissariat, rien de plus. Le crime a débuté avant toi et se poursuivra après toi. Tu te prends pour Superman, mais tu es juste un capitaine de police.

Elle feuilleta le livre et s'exclama : « Réalités » ! Puis, sans regarder son père, elle le referma et lui remit calmement entre les mains, sans la moindre animosité. Elle tourna les talons et se dirigea vers les escaliers sans se retourner.

Le balafré ressentit une terrible cassure. Désormais, elle ne l'attendrait plus sur le pas de sa porte. Plus jamais. Il savait que ce jour arriverait, mais au lieu d'être soulagé, au lieu de tenter de se persuader qu'il était désormais libéré d'un lourd fardeau : un abîme, un horrible gouffre s'ouvrit en lui. Sa fille lui manquait, déjà. Puis, il observa la couverture du livre qui cristallisait son obsession pour cette

sordide affaire. C'était si triste, déprimant, un peu pathétique sans doute, mais dorénavant, il ne lui restait que ça.

Cadillac, le 7 mars

Mademoiselle, nous allons maintenant effectuer un léger bond dans le temps et dans l'espace ; je vais vous conter une petite anecdote. Peu après le décès de Ben et peu avant le suicide d'Éric, j'ai décidé de fêter la mort du premier et l'emprisonnement du second. Vous arrivez à suivre ?

Bref, comme je vous l'ai expliqué, j'ai aménagé le Pavillon Clérambault, son sous-sol, pour être tout à fait exacte. J'ai voulu rendre hommage à la liberté, j'ai voulu rendre hommage à la volupté, j'ai voulu rendre hommage à Rome, à sa décadence et à ses thermes. En voilà une succincte description.

Les sols étaient recouverts de dalles en marbre tandis que les murs étaient ornés de peintures et de mosaïques romaines. La déesse Aphrodite, Vénus aux bras coupés, siégeait à l'entrée. La divinité Éros trônait dans le bain froid, sous les traits de Cupidon. Son frère jumeau Himéros, dieu du désir, régnait en maître sur le bain chaud. Le lieu parvenait ainsi à créer une ambiance propice à la volupté.

Je m'y sentais comme une reine. J'y entrais, légèrement vêtue d'une fine tunique romaine qui ne cachait pas grand-chose. Puis, je m'observais dans l'un des nombreux miroirs présents dans la pièce ; je me pâmai d'admiration à la vue de mes hanches délicates, de mon fessier bien rebondi et m'exclamai : « que tu es belle, ma belle ». Ensuite, je gagnais le bar où mes invités, de beaux jouets mâles et de somptueuses poupées m'attendaient. J'arrivais la dernière, toujours, pour que ce beau monde puisse s'extasier devant ma beauté. Mon entrée causait un murmure qui me poursuivait comme la traîne d'une robe de mariée. Seule et célibataire, dans cet univers, je représentais une denrée rare, une denrée convoitée. Un mets que les hommes seuls désiraient dévorer jusqu'à la boulimie et que les couples rêvaient de goûter, telle une truffe blanche d'Alba.

Avoir conscience de ma rareté m'autorisait à choisir mes partenaires. Mon visage fermé, pendant que je buvais ma première coupe, servait à décourager les hommes seuls qui projetaient de venir m'aborder. Je prenais ensuite le temps de scruter discrètement l'assistance.

Le chef d'orchestre Paula avait désormais une idée précise de la manière dont elle allait coordonner ses instrumentistes. Je me levai brusquement et me dirigeai vers un individu de couleur. Charmant, grand, mais surtout pourvu de belles lèvres charnues. Je le pris par le bras et l'invitai à visiter le lieu que je connaissais encore peu. Durant ce court moment, nous échangeâmes des futilités en prenant la direction du bain chaud. Je m'arrêtai en face d'une fresque que j'avais commandée. Les petits fragments multicolores de l'ensemble décoratif représentaient un lièvre croquant une grappe de raisin. Je regardai longuement la peinture murale avant de dévisager l'homme qui semblait gêné par tant d'initiative. Je

commençai à caresser ses parties secrètes sous la serviette tout en invitant la main de l'inconnu à câliner les miennes. La pression que j'exerçai sur sa tête lui indiqua que je désirai qu'il dévore mon fruit défendu. Il s'exécuta.

En face, un couple qui avait assisté à la scène décida de la mimer ; à la différence que c'était la femme qui s'apprêtait à récolter le fruit du labeur. L'extase s'emparait progressivement de moi, nourrie par la fougue de mon partenaire et par la vue de cette autre femme, fort bien occupée. Du regard, j'invitai le duo à nous rejoindre.

Avec la bénédiction d'Himéros, la scène dépeignait une toile des plus alléchantes. Dans sa partie supérieure, j'embrassais désormais langoureusement l'inconnu. Dans sa partie inférieure, deux êtres s'abreuvaient à ma fontaine des plaisirs. Moi, les yeux fermés, me trouvai submergée par ses eaux. Quand je les rouvris, l'excitation à la vue du tableau fut telle qu'une intense félicité électrifia mon être, dans son ensemble ; le point d'exclamation d'une œuvre absolument unique.

Le couple me proposa de nous enfermer à quatre dans une alcôve dont le rideau transparent hypnotiserait les regards indiscrets. Je déclinai l'invitation, au contraire de mon partenaire de circonstance. Je saluai le trio en leur souhaitant, pour reprendre mes mots, de « jouer la plus belle des symphonies ». Je désirais désormais refroidir mes ardeurs dans le bain froid quand je l'aperçus.

Elle. Clarisse. Une greluche que Ben avait osé me préférer, quelques années auparavant. Elle était en train de se caresser tandis qu'un compagnon de circonstance remplissait une autre femme de joie. Je revêtis un large masque vénitien rose et or et m'approchai d'elle. Mes yeux lubriques suffirent à l'hypnotiser. Ensuite, sous son regard interrogateur, je lui offris également un loup. Elle me demanda à quoi je jouais. Était-ce une nouvelle manière d'approcher les inconnus ? Je ne daignai pas répondre et la pris délicatement par la main pour l'emmener dans une cabine privée. Elle me suivit si docilement que je compris que j'avais affaire à une partenaire soumise.

Ainsi, elle ne vit pas d'objections à ce que je l'attache avec des sangles en cuir et que je la bâillonne. Désormais, elle se trouvait à ma merci. J'ouvris vigoureusement ses jambes et j'attrapai son cou d'une main ferme, puis je déposai un doux baiser sur sa gorge, avant de l'agripper. Elle tenta d'esquisser un geste, mais ma poigne l'en dissuada. Je la regardais dans le blanc des yeux : un regard vide, empli de dédain. Comment Ben avait-il pu me congédier pour cette moins que rien ? Je perçus la peur dans ses yeux et sentis son rythme cardiaque s'accélérer. Elle s'aventura à parler à travers son bâillon, mais je posai fermement ma main sur sa bouche. Hors de question qu'un mot en sorte. Cinq secondes s'écoulèrent, les plus longues de son existence. Que comptais-je lui faire ? Qu'allait-il se passer ? C'étaient sans doute les questions qui traversaient son esprit. Je me rendis à une armoire située dans un coin de la pièce et récupérai un énorme gode

ceinture. Je l'introduisis avec une telle violence qu'elle dut avoir l'impression qu'un bélier défonçait la porte de son intimité. Je la pénétrai brutalement, je la pénétrai avec brutalité. Elle naviguait désormais dans une tempête où la douleur chassait le plaisir. Elle était happée dans un tourbillon sans foi ni loi, qui la giflait et la mordillait de toutes parts. Une frêle brindille malmenée par un tourbillon d'extase ; ce dernier broya tout sur son passage. Puis, soudain, une accalmie.

La respiration haletante et le visage rougi de cette traînée ne laissaient aucun doute quant à la jouissance qu'elle avait ressentie. En fait, elle en prenait un peu trop à mon goût. Je pris donc une cravache, desserrai quelque peu les liens, puis lui intimai l'ordre de se tenir bien cambrée. Je frappai une première fois. Une seconde, une troisième et je me pris au jeu. Ma victime gémissait légèrement au départ, puis ses cris augmentaient doucement, mais sûrement. Je voulais qu'elle souffre pour contenter mon ego jadis blessé, mais aussi parce que cela m'excitait, tout simplement. Au début, je pensais que c'étaient ses hurlements étouffés et ses larmes qui me procureraient le plus de satisfaction, mais en fait, c'est la rougeur sur son fessier qui me troublait le plus. Chaque coup le rendait de plus en plus écarlate, chaque coup le parait d'une teinte de plus en plus foncée ; cela me rendait folle. Au bout d'un moment, elle me suggéra d'arrêter, puis elle me demanda d'arrêter, puis elle me supplia d'arrêter, elle m'en conjura, cria grâce, cria merci, implora ma clémence, ma pitié, ma miséricorde ! Mais je continuai, encore et encore, jusqu'à ce que je sois repue de sa douleur. Elle éclata alors en sanglots. C'était donc pour « ça » que Ben s'était détourné de moi ?

Le jeu était terminé et je détachai une sangle, celle du bras droit. Elle dénoua rapidement les autres, ôta son masque et sortit de la pièce. J'en fis autant et, toujours vêtu du mien, l'observai discrètement. Elle se rua vers les vestiaires. Je la suivis et scrutai ma proie depuis un angle mort, comme un fauve caché dans les hautes herbes. Elle semblait partagée. Elle avait vécu une expérience unique, mais la peur, elle, était toujours là. Après quelques minutes, elle s'habilla promptement et se précipita vers la sortie. Elle nota que le loup était resté dans sa poche. Elle observa le masque longuement, car celui-ci avait emprisonné des souvenirs qu'elle désirait oublier au plus vite. Elle le jeta sur le sol de marbre. Elle savait que si elle le conservait, il dévorerait ses rêves.

Clarisse. Le balafré avait déjà entendu ce prénom. Où ? Quand ? Il était deux heures du matin et son cerveau était trop fatigué pour faire le lien. Il était temps d'aller se coucher, mais il eut le plus grand mal à lâcher le bouquin. Désormais, c'était Neuvaine qui l'obsédait. Il avait l'impression que l'écrivain l'avait enfermé dans son univers, mêlant fiction et réalité. Dans laquelle se trouvait-il actuellement ? Celle de Paula Auvienne ou celle de Paul Neuvaine ? Stop ! Rugit-il en

balançant le livre comme un ivrogne le ferait avec une bouteille vide. L'écrin de papier, désormais balafré, gisait au sol et le baron se promit de ne le récupérer sous aucun prétexte.

N'arrêtant pas de se tourner et de se retourner dans son lit, il tenta de trouver le sommeil pendant une heure, sans succès. Rapidement, il lorgna l'ouvrage déchiré. Sa reliure abîmée et ses pages qui s'enfuyaient lui évoquèrent sa vie tombant en lambeaux. Il songea à sa fille, dont l'amour s'effaçait lentement, comme l'encre sur les pages. Un constat qu'il ne cessait de faire et de refaire, de ressasser sans cesse, sans que rien ne change. Un ultime aveu de lâcheté, d'impuissance et de faiblesse.

Quelques instants plus tard, le livre ne se trouvait plus au sol.

Clarisse. Où avait-il entendu ce prénom ? Il consulta ses notes. Oui, voilà, c'était le nom de la compagne de Cyril Vincent. Le meurtrier qui avait accidentellement tué son ami Arthur était effectivement en couple avec une certaine Clarisse, dont Neuvaine, enfin Paula Auvienne, voulait se venger dans le livre *Réalités.* Quel était le lien ? Il y en avait-il seulement un ?

Le balafré décida de relire le profil psychologique dressé par Sabine Boulanger :

Si un parallèle avec Paul Neuvaine devait être fait, l'auteur serait caractérisé par son égoïsme et son individualisme. Ses blessures psychologiques et ses insécurités en tant qu'homme pourraient provenir d'abus sexuels parentaux ou de tendances homosexuelles refoulées.

Tendances homosexuelles refoulées, se répéta-t-il. Il décida d'explorer cet axe. Pourquoi ? À cause des nombreux coups de couteau qui, depuis le début, lui avaient suggéré un crime passionnel. N'ayant pu relier la victime à quiconque, il n'avait pu investiguer. Désormais, il pouvait tenter d'établir un lien entre l'inconnu de la Seine et Paul Neuvaine. Une relation homosexuelle liait-elle les deux hommes ? Comment pouvait-il vérifier cela ? Il décida de s'intéresser à la vie maritale de Neuvaine. Comme Paula, il avait été l'époux d'une femme qui avait pris le parti de mettre fin à ses jours. Comme Paula, il s'était remarié avec son coach sportif, mais aucun torchon n'évoquait une quelconque liaison homosexuelle. Le baron pourrait essayer de contacter un des amis de Neuvaine, mais s'il agissait ainsi, il serait grillé et mettrait l'écoute mise en place par le juge Fournier en danger. Mauvaise idée. Il préféra éplucher les articles de la presse people. De nouveau, il ne trouva aucun article faisant état d'éventuelles liaisons avec des hommes, et ce, malgré les nombreuses frasques nocturnes de l'écrivain qui, s'il se montrait discret sur sa vie privée, ne se privait pas de gratifier les paparazzi de photos de lui en discothèque, lors de galas ou pendant ses vacances au soleil. Une relation secrète entre lui et Cyril était bien entendu envisageable, mais l'instinct du balafré le poussait à emprunter une autre voie.

Celle du crime passionnel. Et si ce qui reliait ces deux individus était une femme ? Clarisse. Se pouvait-il que l'homme de lettres ait eu des vues sur la compagne de Cyril Vincent ? Dans le livre, Neuvaine, par la voix de Paula, nommait la personne qui l'accompagnait comme un simple *compagnon de circonstance.* En faisant un parallèle avec la réalité, cela dénoterait tout le mépris que ressentirait Neuvaine à

l'égard de Cyril Vincent. Dans le livre, Éric et Ben étaient rivaux. Cyril Vincent était-il le rival de Paul Neuvaine dans le monde réel ? Dans le livre, Éric avait tué Ben par accident, mais Paula sous-entendait que, d'une certaine manière, cela lui avait permis de s'en débarrasser. Paul Neuvaine avait-il trouvé un moyen d'écarter Cyril Vincent ? Comment ?

Il se rappela la phrase : *j'ai entendu une voix, une voix qui m'a encouragé à passer à l'acte…* Était-ce Neuvaine qui lui avait parlé ce jour-là ? Était-ce lui qui, indirectement, avait incité Cyril Vincent à tuer son ami Arthur, comme Paula avait poussé Éric à tuer Ben ?

Calme-toi Cédric, se répéta-t-il à lui-même. Ce raisonnement brillant ne se basait sur rien. Juste une intuition. La rivalité entre Neuvaine et Cyril Vincent méritait cependant d'être creusée davantage. Il relut ses notes et réécouta le magnétophone.

Il appréciait Nietzsche aussi, mais je me rappelle qu'il disait qu'il avait plagié Dostoïevski concernant le concept du surhomme et on se chamaillait parfois un peu dessus.

Ils se querellaient donc à propos de Nietzsche et de Dostoïevski au sujet de la paternité du concept de surhomme. Neuvaine semblait sous-entendre que Nietzsche, dont il était également un fervent admirateur, avait plagié l'écrivain. Le balafré décida de faire une recherche sur des sites universitaires pour vérifier cette affirmation.

De nombreux articles confirmèrent que Nietzsche était effectivement un lecteur assidu de Dostoïevski. Plus troublant, le dernier geste de Nietzsche avant qu'il ne sombre dans la folie paraissait tout droit sorti d'une scène de *Crime et Châtiment* :

> *« Rodia s'approche du petit cheval ; il s'avance devant lui ; il le voit frappé sur les yeux, oui sur les yeux ! Il pleure. Son cœur se gonfle ; ses larmes coulent. L'un des bourreaux lui effleure le visage de son fouet ; il ne le sent pas, il se tord les mains, il crie, il se précipite vers le vieillard à la barbe blanche qui hoche la tête et semble condamner cette scène. »*

Selon la légende, alors qu'il errait dans les rues de Turin, Nietzsche se précipita sur un cheval sévèrement corrigé par son propriétaire. Se servant de son corps comme d'un bouclier, il s'était ensuite effondré en larmes en défendant quiconque de s'approcher du cheval. Le balafré décida de relire la citation de Dostoïevski présente au début de *Réalités* :

(…) il assène un formidable coup de levier au pauvre cheval. La jument sous le choc vacille, s'affaisse, elle cherche encore à tirer, mais à un autre coup de levier sur son dos, elle s'effondre sur le sol, comme si on lui avait tranché net les quatre membres.

Crime et Châtiment

Tout cela était absolument fascinant. Le balafré voyait le puzzle de cette affaire se reformer devant ses yeux. Tout était là, il suffisait de remettre les pièces ensemble.

Reprenons le raisonnement.

Ainsi, Neuvaine, qui appréciait Nietzsche et Dostoïevski, semblait tout de même vouer une plus grande admiration au second nommé. Dans ce cas, pourquoi la phrase prononcée par Paula pour inciter Éric à tuer Ben s'inspirait-elle de Nietzsche et non de son écrivain préféré ?

Pourquoi ?

La réponse à cette question était peut-être la clé de l'affaire.

Pourquoi ?

Le balafré décida de se la poser différemment.

Pourquoi n'avait-il pas mis une phrase de Dostoïevski ? Une raison précise l'avait poussé à ne pas le faire, laquelle ? Cette scène faisait référence à l'histoire de Cyril Vincent, fan absolu de Nietzsche. Pourquoi l'écrivain, qui ne cessait de se quereller avec lui, lui aurait-il fait le plaisir de citer son philosophe préféré ? Parce qu'il était en prison ? Pour lui rendre hommage ? Impossible, Paul Neuvaine était à l'image de Paula, il ne faisait pas dans la charité. Alors, pourquoi ?

Pourquoi ?

Pourquoi ?

Le balafré se remémora un de ses échanges avec le pensionnaire du centre de détention d'Eysses :

— *Est-ce une phrase de Nietzsche ?*

— *Non, ça, c'est sûr. Je suis un inconditionnel de ce philosophe, si ça venait de lui, je l'aurais su à l'époque. Et cela aurait confirmé que ça provenait de mes pensées, mais ce n'était pas le cas.*

Voilà ! C'est ça ! L'auteur ne pouvait utiliser la phrase de Dostoïevski dans son livre, parce que le soir où Vincent a causé involontairement la mort de son ami, c'était lui, Neuvaine, qui l'avait incité à le faire. Comment ? En prononçant une citation de l'écrivain russe. S'il l'avait mise dans le roman, Cyril Vincent risquait de deviner qui lui avait suggéré de tuer Arthur, ce soir-là. En l'occurrence, Paul Neuvaine !

C'était lui !

« Et il l'a fait pour se débarrasser de Cyril ! Pour Clarisse ! Dans le livre, Clarisse symbolise l'objet de convoitise d'Éric, mais dans la vraie vie, c'est lui qui la convoitait ! C'est ça, la subtilité ! » s'exclama le balafré, sous le regard ébahi de ses collègues. Il transpirait et était haletant. Il leur faisait peur.

Peu importe ! S'il avait raison, cela voudrait dire que Paul Neuvaine était capable de tuer par rivalité amoureuse. S'il avait raison, cela voudrait dire qu'il avait peut-être tué l'inconnu de la Seine pour Clarisse. S'il avait raison, cela voudrait dire que l'affaire était totalement relancée.

Le balafré tremblait tellement d'excitation qu'il ne savait que faire. Ah oui, il devait retrouver la phrase de Dostoïevski prononcée par Raskolnikov ou un autre de ses personnages, lorsqu'il avait théorisé le concept du surhomme. Il devait relire *Crime et Châtiment* dans son intégralité. Ce soir !

Non, cela prendrait trop de temps. Trouver une thèse solide sur le sujet résumant les notions clés de l'œuvre s'avérerait bien plus efficace. Il effectua de nouveau des recherches en se basant uniquement sur des sources universitaires et lut en diagonale différents travaux sur le sujet. Ensuite, il réorienta sa recherche en tapant les mots-clefs suivants : Nietzsche, Dostoïevski, concept du surhomme.

Si les spécialistes du domaine admettaient volontiers que les deux intellectuels prédisaient l'émergence d'un nouveau type d'individu ayant atteint un stade anthropologique différent, ils mettaient néanmoins en évidence la différence entre leurs deux conceptions.

Pour Nietzsche, le surhomme relève du divin ; il est à l'homme ce que l'homme est au singe : *un au-delà de l'homme*, qui consacre l'avènement du nihilisme : la fin des valeurs et des systèmes de valeurs, une libération qu'il faut célébrer, tandis que Dostoïevski l'érige en maladie à combattre. Pour le grand Russe, le nihilisme témoigne en effet de l'interpénétration du bien et du mal dans une société gangrénée par l'athéisme et la rationalité. Le surhomme n'en est que le triste étendard, une ignominie, un symbole du néant qui prive l'homme de sa liberté, que seule la foi peut lui rendre. Cependant, la question fondamentale était : qui en était le théoricien ?

Là encore, la littérature universitaire semblait donner raison à Neuvaine. Nietzsche était celui qui avait popularisé le concept, mais c'est bien dans *Crime et Châtiment* que la notion du surhomme était évoquée pour la première fois, et ce, lors d'une discussion entre Raskolnikov et le juge d'instruction Porphyre Petrovitch :

« Les individus extraordinaires, eux, ont le droit de commettre tous les

crimes et de violer toutes les lois pour cette raison qu'ils sont extraordinaires. »

Le balafré décida de relire l'intégralité du dialogue entre les deux protagonistes. Et il trouva le passage qui l'intéressait. La phrase était longue, cependant. Si Neuvaine l'avait prononcée discrètement ce soir-là pour pousser Cyril Vincent à agir, il avait nécessairement dû la raccourcir. Il en fit autant et téléphona au centre de détention d'Eysses : il demanda à parler au détenu Vincent, en donnant son numéro d'écrou. On l'informa qu'on le rappellerait dans dix minutes.

Elles lui parurent longues. Puis enfin, le téléphone sonna. Il laissa la sonnerie retentir deux fois et prit une grande inspiration :

— Allo, Cyril, comment vas-tu ?

— Je vais bien, merci.

— Je suis désolé, mais je vais encore te rappeler de bien mauvais souvenirs. J'ai une question à te poser.

— Je t'écoute.

— Le soir de l'accident, la phrase que tu as entendue était-ce : *Les grands hommes sont nécessairement des criminels ?*

Le silence au bout du fil inquiéta le balafré.

— Cyril ?

— Oui… Oui… c'est bien ça que j'ai entendu. Comment… comment… le sais-tu ?

— Je ne peux pas t'en parler pour le moment, mais ton témoignage aidera grandement à l'avancée d'une enquête criminelle.

— Attends, je crois que tu ne te rends pas bien compte de l'importance de ce que tu viens de me dire. Cela signifie que ce soir-là, quelqu'un m'a suggéré de le tuer ; c'était qui ?

— Pour l'instant, je ne peux pas t'en dire plus, mais si j'arrive à le démontrer, je verrais ce que je peux faire pour t'aider.

— Je m'en fous de ton aide, je m'en fous de rester en prison… je sais désormais que ce soir-là, ce n'est pas une voix dans ma tête qui m'a incité à… à prendre le risque de… prendre le risque d'abattre mon ami, dit-il en sanglotant. Je suis totalement coupable, mais quelqu'un a profité de mon état d'ébriété pour me pousser à passer à l'acte et… et de découvrir ça… ça fait un putain de bien, si tu savais.

— Je suis sincèrement désolé, Cyril. J'ai une dernière question.

— Vas-y.

— Clarisse Nichols, sais-tu ce qu'il est advenu d'elle ?

— Non, pas vraiment… Un ami m'a dit qu'elle ne vivait plus dans le Sud-ouest et qu'elle était à Paris ; un de ses amants lui aurait prêté une péniche dans la capitale.

Un frisson parcourut le corps du baron. Une péniche, comme celle de Neuvaine.

— Très bien, Cyril, merci beaucoup pour ton aide. Je reviendrai vers toi, si je peux intercéder en ta faveur.

— Ne te soucie pas de ça, tu en as déjà fait beaucoup.

Le balafré raccrocha en se disant que prouver la culpabilité de Neuvaine dans cette vieille affaire paraissait très difficile. Cependant, la découverte qu'il venait de faire était cruciale à plus d'un titre. Il supposait désormais que Neuvaine s'était rendu complice d'un meurtre pour cette dénommée Clarisse. Il l'avait fait pour flatter son ego, mais aussi parce qu'il avait de la considération pour cette personne, dont il avait également cité le prénom dans son roman. De la considération, une denrée rare chez l'égocentrique écrivain ; ce qui signifiait que Clarisse Nichols revêtait une grande importance pour lui. Il s'adressa à sa collègue :

— Sidney, tu peux vérifier si une certaine Clarisse Nichols figure parmi les propriétaires de stylo, s'il te plaît ?

— Je fais un *contrôle F* dans le fichier Excel tout de suite.

— Martin, tu peux examiner l'historique d'attribution du numéro d'appel du téléphone portable et regarder si l'un des numéros appelés appartient à Clarisse Nichols ?

— Je fais immédiatement la demande à l'opérateur téléphonique.

Une minute plus tard, Sidney s'exclama :

— Clarisse Nichols est bien détentrice d'un stylo *Beyond Beauty*. Elle est reliée à Neuvaine ?

— C'est ce que nous allons devoir vérifier.

Le balafré devait garder son calme. Cette fois, il était hors de question que Neuvaine s'en sorte. Il était désormais convaincu de sa culpabilité. En présence de la baronnie, il fallait maintenant qu'il parvienne à ranger les membres du pôle *cold cases* dans son camp :

— Cette manière de mener une enquête, à savoir utiliser un livre écrit avant le déroulement des faits, est curieuse, vraiment très curieuse, mais je dois admettre que je suis assez impressionné… La demande à l'opérateur téléphonique, qu'est-ce que ça a donné ? s'enquit le juge Fournier.

— Je vais laisser Martin vous en parler.

— Les numéros appelés concernent deux cibles : le numéro de portable de Clarisse Nichols et son numéro de fixe.

Le juge Fournier observa le balafré d'un air grave.

— Le problème, c'est que le jour des appels, Neuvaine se trouvait à l'étranger, c'est bien ça ?

— Oui, c'est ce qu'il a affirmé lors de l'interrogatoire, confirma le baron.

Le magistrat se tut. Il semblait réfléchir.

— Avant de décider quoi que ce soit ; Samantha, les écoutes corroborent-elles la relation adultérine entre Neuvaine et cette Clarisse Nichols ?

— Absolument ; nous disposons de plusieurs enregistrements dans lesquels ils parlent de se voir discrètement sur la péniche de Nichols. Péniche que lui a gracieusement payée Neuvaine et qui se trouve à proximité de la sienne ; donc il peut…

— … tromper son épouse en allant faire son footing, conclut le juge.

Il se tut de nouveau.

— Il l'a appelée avec son téléphone personnel ?

— Non, sur une autre ligne, qu'il a ouverte sous le nom de sa femme.

— Charmant… En tout cas, cela veut dire qu'il est encore sur ses gardes. Nous marchons sur des œufs et si nous voulons le coincer, nous devrons nous montrer méthodiques. Tout d'abord, nous devons démontrer qu'il a menti. Si votre théorie est juste, cela signifie qu'il a lui-même passé les coups de fil depuis l'hexagone. Prouvez-le. Ensuite, il faudra vérifier que le mobile est avéré, à savoir que l'inconnu de la Seine connaissait personnellement Clarisse Nichols et que Neuvaine le jalousait.

— Nous pourrions la convoquer pour l'interroger, proposa Sabine Boulanger.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, avança le balafré. Si elle avait voulu nous renseigner sur l'inconnu de la Seine, elle l'aurait déjà fait. Je pense que nous devrions d'abord contacter un membre de sa famille ou une amie proche.

— Je suis d'accord avec ça ; sinon, elle pourrait prévenir Neuvaine et elle est peut-être complice, dit le juge Fournier. Si nous parvenons à prouver tout cela, ce qui est encore loin d'être fait, ce sera toujours insuffisant pour l'inculper. Nous aurons juste démontré qu'il est bien le propriétaire du téléphone et que l'inconnu de la Seine connaissait sa maîtresse. Cela ne prouve absolument rien. Nous devrons obtenir des aveux ou retrouver l'arme du crime, que je doute que Neuvaine ait conservée.

Le juge observa de nouveau le silence.

— Bravo pour votre travail, capitaine Baron. À l'avenir, le pôle *cold cases* devra s'inspirer de ce genre d'approche novatrice.

— Merci beaucoup.

— Des questions ? poursuivit-il, sans que personne bronche. Très bien, j'envoie un mail pour résumer cette réunion et pour répartir le travail, bonne journée à vous.

Le balafré raccompagna les membres du pôle *cold cases* à la sortie et regagna son bureau. Ses ouailles le regardaient avec des yeux exprimant fierté et admiration. Ils étaient vraiment heureux de travailler dans son équipe.

Le courriel du juge Fournier arriva peu de temps après. Le pôle *cold cases* se chargerait de vérifier les déplacements de l'écrivain le jour où les appels avaient été passés et lui devait discrètement interroger une proche de Clarisse Nichols.

Il consacra une heure à examiner les réseaux sociaux de la jeune femme qui se révélait être une artiste peintre. C'était manifestement une personne qui sortait beaucoup et connaissait beaucoup de monde. Sur les photos, elle apparaissait dans des bars branchés, dans des restaurants, dans des vernissages, au théâtre, au cinéma ou morte de rire sur des terrasses de café. Clarisse Nichols semblait profiter pleinement de sa vie parisienne. Le capitaine de police remarqua que deux femmes se trouvaient systématiquement sur ses photos, une certaine Anna et une Déborah. Il devait approcher l'une d'elles et décida d'entrer en relation avec Anna. C'était une jolie petite brune, mais qui paraissait beaucoup plus timide et réservée que Déborah, qui avait beaucoup plus d'abonnés qu'elle sur ses comptes.

Le balafré la convoqua le surlendemain afin de laisser à Sabine et à Samantha le temps d'avancer sur leur enquête sans éveiller les soupçons de Nichols ou de Neuvaine. Il était l'heure de rentrer chez lui et, pour la première fois depuis bien longtemps, il avait

l'impression d'avoir réalisé du bon travail. Il se sentait bien, car les planètes semblaient enfin s'aligner ; il pouvait savourer un peu. Après toutes les difficultés qu'il avait rencontrées dans cette affaire, ce n'était pas trop tôt. En revanche, cette petite victoire, il la fêterait seul. Il n'avait toujours pas eu le cran d'inviter Clémence à dîner et, cette fois, sa fille ne l'attendait pas sur le pas de sa porte.

Anna Bladic arriva à l'entretien deux jours plus tard, en avance et stressée. Le balafré lui avait dit qu'elle était convoquée dans le cadre d'une simple enquête de voisinage. La jolie petite brune n'était pas rassurée pour autant. Son instinct la poussait à penser que le capitaine Baron ne lui disait pas tout :

— Bonjour, mademoiselle…

— Madame.

— Bonjour, Madame Bladic. Comment allez-vous ? s'enquit le balafré tandis qu'il pianotait sur le clavier de son ordinateur portable pour rédiger le procès-verbal.

— Quel est l'objet de ma présence ici ? Venez-en au fait, s'il vous plaît.

— Clarisse Nichols.

— C'est mon amie.

— Connaissait-elle cette personne ? demanda-t-il en lui montrant les photos de la victime en haute définition.

— L'inconnu de la Seine ? Est-ce que Clarisse le connaissait ?

— C'est ma question.

— Ben, pas que je sache en tout cas.

— Très bien ; était-elle en couple ?

Anna Bladic sembla hésiter.

— Je… je ne sais…

— Dites-vous ignorer sa liaison avec Neuvaine ?

— Comment… comment… vous savez ? Personne n'est au courant, pourtant…

Le balafré obtenait donc une première confirmation ; Clarisse Nichols était bien l'amante de l'écrivain.

— Que savez-vous à propos de leur relation ?

— Je… je ne peux pas en parler.

— Vous avez le droit de garder le silence, mais sachez que je vous interroge dans le cadre d'une affaire criminelle.

Anna Bladic eut l'air de réfléchir avant de répondre.

— Je ne sais pas grand-chose, à part que Neuvaine paie ses factures et qu'elle semble le fasciner. Il la considère comme sa muse.

— Dans ce cas, pourquoi ne se met-il pas en couple avec elle ?

— C'est compliqué… en fait, Neuvaine et elle ne couchent même pas ensemble. Il veut juste la posséder et qu'elle lui reste fidèle. Il souhaite la conserver comme un… comment dire…

— Un trophée ?

— C'est un peu ça, oui.

— Très bien. Clarisse fréquente-t-elle d'autres hommes ?

— Oui, mais elle le cache à Neuvaine ; elle se montre très discrète.

— S'est-elle attachée à l'un d'eux ?

— Je ne pense pas, non.

— Réfléchissez bien.

— Je vous le répète, Clarisse est une croqueuse d'hommes ; ils ne servent qu'à satisfaire ses besoins, expliqua-t-elle tandis que le balafré se disait que cette description lui rappelait Paula Auvienne.

— D'accord. Êtes-vous déjà parties en vacances ensemble ? En France ? À l'étranger ?

— Oui, plusieurs fois, dans l'hexagone, mais aussi en Europe.

— A-t-elle fait des rencontres durant ces excursions ?

— De nombreuses, mais aucune ne m'a semblé… mais, maintenant que vous le dites : il y a quelques années de cela, nous sommes allées à Barcelone, où Clarisse a fait la connaissance d'un homme, un peintre, en boîte de nuit. Elle a couché avec lui et le lendemain, elle a décidé de rentrer avec lui en voiture en France. Je m'en souviens parce que j'étais morte d'inquiétude à l'époque.

— Pourriez-vous décrire cet individu ?

— Il avait de longs cheveux et des yeux verts comme ceux de…

Elle observa la photo de l'inconnu de la Seine.

— Comme ceux-là.

— S'agissait-il de cet homme ?

— Je peux seulement dire qu'ils avaient les mêmes yeux.

— Je vois. Que s'est-il passé quand ils sont rentrés en France ?

— Je ne pourrais pas vous en dire beaucoup plus. Clarisse est restée chez lui plusieurs semaines. Par la suite, elle nous a simplement raconté qu'il avait un talent fou et qu'il peignait son portrait.

— Après cet évènement, avez-vous de nouveau entendu parler de cette personne ?

— Non, plus jamais.

— Et vous êtes sûre qu'elle n'a plus montré de considération pour d'autres hommes ?

— Pas à ma connaissance, mais Clarisse ne me dit pas tout, loin de là.

— Très bien. J'ai un service à vous demander.

— Je vous écoute.

— Serait-il possible que vous n'évoquiez pas cet entretien avec Clarisse ?

— Pourquoi ?

— Je vais la contacter bientôt et je n'aimerais pas que vous influenciez son témoignage, inventa le balafré.

Suspicieuse, Anna Bladic regarda le capitaine dans le blanc des yeux :

— Je vais y réfléchir, mais sachez que Clarisse et moi sommes amies

depuis longtemps.

— Oui, je comprends, faites de votre mieux, ajouta le capitaine en feignant de ne pas insister. En tout cas, je vous remercie d'être venue. Je vais imprimer votre déposition pour que vous puissiez la relire et la signer.

Le balafré la raccompagna, puis téléphona immédiatement à Sabine Boulanger :

— Je viens de recueillir le témoignage d'une amie de Clarisse Nichols. Il est fort possible que l'inconnu de la Seine et elle aient entretenu une relation.

— Tu en as la preuve formelle ?

— Non, elle a simplement rencontré un peintre de talent qui avait les mêmes yeux que l'anonyme de la Seine. Et de votre côté ?

— Neuvaine était à l'étranger, mais pas très loin. Il était à Bruxelles, dans un hôtel en centre-ville. Selon les employés de l'établissement, il est parti en pleine nuit. On vient de retrouver la facture de la voiture qu'il avait louée et on a consulté les enregistrements vidéo des bornes à péage. Il a fait l'aller-retour durant la nuit et il a possiblement passé les coups de fil en France à ce moment. Il aurait alors appelé Clarisse une vingtaine de fois sur son portable et une dizaine de fois sur son fixe.

— Nous devons l'auditionner et vite ! Dis au juge d'établir un mandat d'amener à l'encontre de Clarisse Nichols tout de suite. Je crains que l'amie que j'ai interrogée ne soit en train de la prévenir.

— Je vais voir s'il accepte. Je te tiens au courant.

— Ça marche.

***

Sabine Boulanger et Samantha Sébastopol avaient interpellé Clarisse Nichols sur sa péniche. Dans l'incompréhension la plus totale, elle les avait docilement suivies. Arrivée dans les locaux de Nanterre, le juge d'instruction lui expliqua qu'on la soupçonnait d'avoir délibérément dissimulé des informations permettant la résolution d'une enquête pénale et qu'elle serait placée sous le statut de témoin assisté. Elle s'était ensuite vu signifier ses droits, dont celui de garder le silence ou de faire appel à un avocat, ce qu'elle refusa. Le début de l'interrogatoire s'était bien déroulé, jusqu'à ce que Sabine évoque Paul Neuvaine. La jeune peintre s'était immédiatement braquée et refusait de dire quoi que ce soit. Derrière le miroir sans tain, le balafré se demandait pourquoi elle avait refusé l'aide d'un baveux. Neuvaine lui en avait-il intimé l'ordre ? L'écrivain l'effrayait-il ? Était-il parvenu à la

rallier à sa cause en lui faisant gober qu'il était victime de harcèlement ? Mystère. Cependant, cette fois, il ne se laisserait pas dicter le cours des évènements.

Il pénétra dans la pièce sans l'autorisation du juge Fournier, sous les regards étonnés et quelque peu confus de ses deux collègues OPJ :

— Bonjour, madame Nichols, je suis le capitaine Baron…

— Je me fous de qui vous êtes. Je ne dirai plus rien.

Le baron décida de faire tapis.

— Vous vous souvenez de Cyril Vincent ?

Clarisse Nichols se figea.

— Oui, et ?

— Le soir où il a tué Arthur, il a eu l'impression qu'une voix dans sa tête l'avait poussé à le faire, sans se souvenir des paroles qu'il avait entendues.

— Oui, je suis parfaitement au courant, il me l'a dit quand je lui ai rendu visite à la maison d'arrêt d'Agen ; il était dévasté.

— Il a depuis été transféré à Eysses et je me suis également entretenu avec lui.

— Il va bien ?

— Il tient le coup. Madame Nichols, je sais ce que Cyril a entendu ce soir-là.

Clarisse Nichols l'observa, dubitative.

— *Les grands hommes sont nécessairement des criminels.* Voilà ce que ses oreilles ont perçu lors de cette fameuse soirée.

La peintre ne broncha pas. Le baron asséna le coup de grâce.

— C'est une phrase de Dostoïevski.

Elle ferma les yeux, puis la fine larme qui s'écoula de ses yeux confirma au balafré qu'elle avait fait le lien.

— Je suppose que vous voyez où je veux en venir. Madame Nichols, connaissiez-vous cet homme ? dit-il en lui montrant les photos de l'inconnu de la Seine.

Elle acquiesça délicatement sans mot dire. Le balafré s'assit à la table, à la place de Sabine et Samantha, qui s'étaient levées de concert. Il ne disait plus rien. Mis à part le bruit sourd des larmes qui tombaient sur la table, rien ne dérangeait le silence.

Clarisse le rompit en murmurant :

— Il s'appelle Victor. Je l'ai rencontré à Barcelone. J'avais commandé des tapas et j'ai demandé à une personne que j'ai prise pour un serveur si elles étaient prêtes. Ce n'en était pas un et il s'est moqué de mon accent. Il s'appelait Victor. Il s'est présenté à moi et j'ai vite découvert qu'il était peintre comme moi. Puis, nous avons passé la soirée tous ensemble. Nous étions quatre. Anna, Déborah, Victor et moi, mais je n'avais d'yeux que pour lui, et lui n'en avait que pour moi. Nous sommes restés ensuite tous les deux à discuter toute la

nuit.

Elle prit une pause, car c'était la première fois qu'elle faisait cette révélation et cela semblait l'affecter. Le balafré, lui non plus, ne disait rien. Victor. L'anonyme qui avait hanté ses jours, ses nuits et ses pensées ces dernières semaines s'appelait donc Victor. Sans qu'il sache vraiment pourquoi, découvrir cette information l'ébranlait fortement. L'inconnu ne l'était plus, l'anonyme ne l'était plus, il avait un nom, il ne symbolisait plus le néant ; une part du mystère l'entourant s'était subitement envolée, une part seulement :

— Nous avons donc passé la nuit à discuter. Victor était un peintre passionné. Il possédait une connaissance approfondie des autres artistes et de leurs techniques. Il m'a alors invité à venir dans sa maison, en France.

— Où habitait-il ?

— Dans la commune de Castelnaudary. Elle est située entre Toulouse et Carcassonne. C'est une petite agglomération tranquille, très fleurie, que j'ai tout de suite appréciée. Victor y possédait une maison mignonne, pourvue d'un joli jardin, dans lequel il adorait peindre les jours de soleil, et moi aussi. Dans cette maison, nous avons passé des journées à exprimer notre passion féroce pour la lumière. Dans cette maison, nous… nous avons passé des journées à nous donner de l'amour ; je m'y sentais bien.

— Qu'est-il arrivé ensuite ?

— Toutes les bonnes choses ont une fin et, malgré tout, je souhaitais conserver mon indépendance, donc je suis rentrée à Paris sur ma péniche. En revanche, je lui rendais visite dès que je le pouvais. Tout se déroulait pour le mieux, jusqu'à ce que Paul le découvre.

— Comment ?

— Il a engagé un détective privé, car il trouvait que j'allais voir trop souvent ma famille dans le Sud et j'ai fini par lui avouer.

— Que s'est-il passé ?

— Je lui ai dit qu'il se mêlait de ce qui ne le regardait pas. Notre accord stipulait que je pouvais vivre sur sa péniche sans contrepartie ; nous n'avions d'ailleurs pas de relations sexuelles. J'étais juste sa muse, comme il aimait à le répéter ; il avait sa femme et moi, je voyais qui je voulais.

— Mais il ne l'a pas accepté.

— Oui ; cette fois, avec Victor, c'était différent, je songeais beaucoup à lui et Paul le remarquait. Lors de nos déjeuners, j'étais de plus en plus distraite et Paul a vite deviné l'objet de mes pensées. Cela l'a rendu fou de rage et il m'a menacé de me mettre à la porte.

— Qu'avez-vous fait ?

— J'étais furieuse ; je lui ai dit que je n'appartenais à personne et qu'il ne me foutrait pas dehors, car je m'en allais de ce pas. Je

travaillais comme serveuse et mes tableaux se vendaient de mieux en mieux, je n'avais besoin de personne pour payer mon loyer. Le jour de mon départ, il est venu sur la péniche et m'a supplié à genoux de ne pas partir. Je lui ai dit que je resterais, à condition qu'il se mêle de ce qui le regarde. J'ai ensuite continué à fréquenter Victor pendant un temps, mais cela s'est aussi gâté avec lui.

— Pourquoi ?

— Il a commencé à se montrer jaloux de Paul ; il trouvait que je parlais trop de lui et de ses livres. Le jour où je lui ai expliqué que je ne pourrais pas quitter la péniche pour le rejoindre dans le sud, il l'a très mal supporté. Il s'est effondré en larmes. Le lendemain, j'ai regagné Paris et je ne l'ai plus jamais revu.

— Comment ça ?

— Je n'arrivais plus à le joindre sur son téléphone et quand j'ai essayé de retourner à la maison de Castelnaudary, elle était vide ; il avait déménagé. Il a juste laissé une lettre sur laquelle il avait écrit : « Il est temps pour moi de partir, il est temps pour moi de rejoindre les seules qui me seront à jamais fidèles. »

— Avez-vous cette lettre en votre possession ?

— Non, je l'ai jetée ; elle évoquait des souvenirs trop douloureux.

— Très bien, que pouvez-vous me dire à propos de Victor ? Il peignait à plein temps ? D'où venait-il ? Quel âge avait-il ?

— Je ne sais rien de lui, à part que c'était un artiste exceptionnel. Il était capable de peindre des toiles extraordinaires et il avait également un don pour reproduire les peintures de maîtres et leur signature. Il en a d'ailleurs refourgué quelques-unes. Il m'a montré un Rothko, qui était un de ses faux, exposé dans un musée à Toulouse ! Il était vraiment bon.

— Je vois, mais que savez-vous d'autre sur Victor ?

— Pas grand-chose. D'un autre côté, c'est ce que je trouvais terriblement excitant. C'était un être d'une culture extraordinaire, très fortuné, mais qui ne parlait jamais de lui ; je peux même dire qu'il se montrait très discret sur son passé. Ce n'est pas faute de lui avoir posé de nombreuses questions ou d'avoir fouillé la maison en son absence. Je n'ai jamais rien trouvé.

— Rien de rien ? demanda le balafré en regardant Sabine et Samantha, pantoises.

— Strictement rien.

— Et cela ne vous inquiétait pas ?

— Un peu ; je me demandais si ce n'était pas un barbouze, un criminel de guerre ou même un tueur à gages, mais il ne m'a jamais rien avoué, à part son prénom, Victor. Et même de cela, je ne suis pas sûre.

— Parlez-moi de la rivalité entre Neuvaine et lui.

— Je dirais que les deux souhaitaient avoir l'exclusivité me concernant. Paul se montrait plus agressif au quotidien, mais le regard de Victor changeait également quand j'évoquais Paul ; il se teintait d'une lueur malsaine.

— L'un des deux a-t-il proféré des menaces de mort ?

— Paul ne cessait de dire qu'il finirait par le tuer.

— C'était son projet ?

— Je ne sais pas, mais quand Victor a disparu, il y a plus d'un an maintenant, Paul n'a pas lâché l'affaire. Le détective privé qu'il a engagé a continué à me surveiller. Un jour, alors qu'il était à Bruxelles pour des dédicaces, il a essayé de me joindre et je n'ai pas répondu parce que j'avais oublié mon téléphone. Il m'a appelé au moins vingt fois et est rentré à Paris en pleine nuit. Il était complètement fou, il était persuadé que j'étais avec Victor et il a même failli me frapper ; j'ai heureusement réussi à le calmer.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Rien de spécial, jusqu'au 21 juillet, jusqu'à la mort de…, dit-elle en regardant dans le vide.

— Vous l'avez immédiatement reconnu ?

— Bien sûr.

— Pourquoi ne nous avez-vous pas contactés ?

— Au début, je voulais le faire. Après, j'ai souhaité protéger Paul, voilà tout. De toute façon, rien ne me ramènerait Victor et il ne me restait plus que Paul. J'aime, j'aimais les deux. Ils étaient deux faces d'une même pièce. L'une d'elles était brûlée, à quoi bon jeter l'autre dans la Seine ?

Le juge Fournier pénétra brusquement dans la pièce.

— Madame Clarisse Nichols, vous êtes mise en examen dans le cadre de l'information judiciaire ouverte sur la mort de l'individu dénommé l'inconnu de la Seine. En effet, des indices concordants suggèrent que, par votre attitude, vous avez pu participer comme complice à la commission d'une infraction. Voici vos droits, affirma-t-il en lui tendant une feuille de papier, dont celui de contacter votre avocat.

— Mais… mais je n'ai rien fait.

— C'est ça, le problème. Vous patienterez dans l'une de nos cellules avant que nous poursuivions votre interrogatoire. Emmenez-la ! ordonna-t-il à Samantha et Sabine.

En larmes, la tête baissée, elle quitta la scène sous le regard compatissant du balafré. Quand Sabine eut refermé la porte, il se révolta :

— Vous n'y allez pas un peu fort, là ?

— Mon problème, c'est que cette femme nous a sciemment caché des informations fondamentales dans la résolution d'une enquête

pénale.

— Elle était simplement effrayée par Neuvaine. Elle avait peur qu'il lui coupe les vivres !

— Ce n'est pas exactement ce qu'elle vous a dit.

— Oui, mais ça vous arrive d'essayer de vous mettre à la place des autres ?

— Ce n'est pas mon métier. De toute façon, je compte mettre en place un contrôle judiciaire, rien de plus. J'ai surtout pris cette décision pour l'éloigner de Neuvaine pendant que nous procéderons aux perquisitions.

— C'est-à-dire ?

— Après avoir sollicité l'avis du procureur, je la soumettrai à l'interdiction de rencontrer ou de contacter Neuvaine jusqu'au procès. En parlant de lui, vous m'avez convaincu, capitaine Baron. De nombreux éléments concordants m'amènent à supposer que c'est bien lui qui a tué cet homme ou qui a commandité son meurtre. Demain matin, à la première heure, nous perquisitionnerons dans tous les lieux qui sont liés au suspect. Nous allons fouiller son bureau, son domicile, ses résidences secondaires, même la péniche de Clarisse Nichols, si c'est nécessaire. Je ne sais pas si nous trouverons quelque chose, mais en se réveillant demain, Neuvaine aura l'impression d'être en enfer. C'est vous qui coordonnerez l'opération ; donc, arrêtez de geindre et mettez-vous au travail.

En enfer. En se réveillant le lendemain matin, l'écrivain eut effectivement l'impression de se trouver en enfer. Il fut mis en garde à vue et les policiers fouillèrent sa péniche, celle de Clarisse Nichols, son bureau attitré abrité dans les locaux de la Pointe de Gris, sa résidence du Touquet, ses résidences situées dans le sud et même celle de Saint-Barthélemy. Le juge Fournier avait annoncé qu'il frapperait fort ; il l'avait fait.

Le balafré, qui avait été chargé de coordonner les fouilles, avait décidé de se rendre personnellement sur la péniche de Clarisse Nichols. Son instinct le poussait à penser que c'était dans ce lieu, occupé par l'objet de toutes les convoitises de Neuvaine, que tout se jouerait.

Il pénétra sur le pont du bateau bénéficiant d'une large terrasse et pourvue d'un barbecue qui semblait avoir beaucoup servi durant l'été. Il y régnait un joyeux capharnaüm : mégots de cigarettes, bouteilles, cannettes et autres transats jonchaient le sol, habillé d'une moquette verte décrépie. Il y avait également un machin qui ressemblait à un jacuzzi gonflable, mais rien n'était moins sûr.

Un serrurier ouvrit l'une des portes latérales et le balafré, accompagné de deux techniciens de l'identité judiciaire, emprunta un escalier menant à une cuisine aménagée qui, en revanche, était bien rangée. Il demanda au premier technicien de fouiller le lieu. Il traversa ensuite le séjour très bas de plafond qui était recouvert de miroirs. Les murs nains, eux, étaient couverts d'œuvres d'impressionnistes que le capitaine de police ne connaissait manifestement pas. Il pria le second agent d'inspecter soigneusement la pièce.

Le baron en décela une autre bénéficiant, à sa grande surprise, d'une belle hauteur sous plafond. Elle avait dû jadis accueillir la cale du bateau. C'était l'endroit que Clarisse avait choisi pour y installer son atelier. Elle travaillait actuellement sur un paysage de la Seine sous l'angle d'un des hublots de la péniche. On y voyait la rive d'en face, tandis qu'une embarcation traversait le fleuve. Le balafré lui trouva un certain talent et décida de regarder ses autres œuvres plus attentivement. Il se figea net. Paul Neuvaine et l'inconnu de la Seine ! L'écrivain et le peintre présumé, sous de faux airs de Van Gogh, partageaient malgré eux cette toile, aussi magnifique que troublante. La partie droite du visage était celle de l'inconnu de la Seine, tandis que celle de gauche appartenait à Neuvaine. Ce dernier était vêtu d'un costume soyeux, tandis que Victor portait les mêmes vêtements que le jour de sa mort. Bien ajusté, sur mesure, mais au demeurant très

simples. À gauche, le cœur ; à droite, les poumons. L'amour pour Neuvaine, l'oxygène pour Victor.

Le balafré se rapprocha de cette œuvre pour l'observer longuement. Pourquoi captivait-elle tant son regard ? Elle symbolisait la rivalité. Cela aurait pu être Éric et Ben ou tout homme, toute femme, tout être souhaitant se battre pour quelqu'un. Ce quelqu'un s'appelait Clarisse. Une femme devenue objet, puis mobile d'un crime perpétré avec une arme blanche. Longue, tranchante, mais qui pouvait très bien tenir dans un tableau.

Le balafré contourna la peinture et, une fois derrière, retira soigneusement la toile qui recouvrait l'arrière du tableau.

Il se trouvait là ! L'objet de toutes ses convoitises depuis de nombreuses semaines. Le couteau ensanglanté qui n'apparaissait sur aucune des images de vidéosurveillance se trouvait là, en face de lui. Que tout cela voulait-il dire ? Pourquoi Neuvaine avait-il conservé cet objet qui lui causerait tant de torts ? Cela n'avait aucun sens ! Le puzzle se reconstituait devant ses yeux, mais le balafré avait l'impression de taillader certaines pièces pour les forcer à s'emboîter.

Un technicien de la police scientifique, qui était venu lui poser une question, observait désormais l'arme blanche, telle une pie voleuse :

— Échec et mat ! s'exclama-t-il avec un sourire.

***

De nouveau, Paul Neuvaine se trouvait en garde à vue, sauf que cette fois, l'issue serait différente. Il faisait face au balafré. Ce dernier avait débuté cette affaire et le temps de la conclure était venu. Après lui avoir signifié ses droits, dont celui de disposer d'un avocat, ce que Neuvaine refusa une énième fois, il s'exclama :

— Cette fois, je crois que la messe est dite, mais je vais quand même vous donner la chance de vous expliquer sur vos mensonges.

— Mes mensonges ?

— Vos mythofabrications, si vous préférez… Tout d'abord, vous nous avez affirmé que vous ne connaissiez pas Victor. Qu'avez-vous à me dire à ce sujet ?

Neuvaine ne répondit pas, se contentant de fixer le balafré avec un regard empli de frustration et de dédain.

— Très bien. Je continue : avec l'aide de madame Nichols, nous avons retrouvé la trace du détective privé que vous aviez engagé ; il confirmera que vous connaissiez parfaitement l'inconnu de la Seine. Passons au téléphone, maintenant. Vous nous avez déclaré être en Belgique au moment où les appels ont été émis, alors que vous avez

fait un aller-retour express durant la nuit.

— Je vous le répète, ce n'était pas mon portable. Je l'ai trouvé à proximité de mon bateau, ce n'est pas moi qui ai passé les appels.

— Clarisse Nichols nous a pourtant affirmé que vous changiez régulièrement de numéro et que vous l'avez contactée à de nombreuses reprises avec ce téléphone. Nous avons des SMS où vous lui fournissez des détails précis sur l'écriture de votre prochain roman.

— Je me suis fait piéger. Je ne sais pas comment, mais je me suis fait piéger.

— Très bien. Donc si je comprends, ce n'est pas vous qui avez téléphoné à Clarisse une vingtaine de fois ?

— Oui, je l'ai appelée à de nombreuses reprises, mais avec mon téléphone personnel.

— Ce que vous ne faites normalement jamais. Étiez-vous troublé ?

— J'étais juste un peu énervé.

— Pourquoi ?

— Parce que je pensais qu'elle était avec lui.

— Victor ?

— Oui. J'étais à Bruxelles et j'ai essayé de la joindre avec mon cellulaire, car je n'avais plus d'unités sur ma précédente carte prépayée. J'ai loué une voiture en pleine nuit et j'ai rapidement regagné Paris. Pendant tout le trajet, je l'ai appelée et elle ne répondait pas ; j'étais donc fou de rage. Quand je suis arrivé, j'ai tambouriné sur la porte de la péniche et elle est venue ouvrir ; elle semblait défoncée. Je lui ai demandé ce qu'elle avait consommé. Elle m'a dit qu'elle était sortie avec des copines et que cela ne me regardait pas.

— Qu'avez-vous fait ?

— J'ai pénétré dans la péniche pour vérifier s'il n'était pas là.

— Et ?

— Il n'y était pas. On s'est un peu disputé avec Clarisse, mais j'étais rassuré, j'ai pris ma voiture et je suis rentré, voilà tout.

— Et pourquoi ne nous avez-vous pas dit cela lors du premier interrogatoire ?

— Parce que j'ai remarqué que la date concordait avec ma petite virée nocturne et je ne voulais pas que vous pensiez…

— Que vous aviez menti et essayé de la joindre avec vos deux portables !

— Exactement, j'avais la possibilité d'avoir un solide alibi, je l'ai saisie, mais je ne possède pas de deuxième téléphone.

— Vous en êtes sûr ?

— Certain.

— Monsieur Neuvaine, dorénavant, je vous conseille de nous dire

tout ce que vous savez. Je vous suggère de nous dire la vérité.

— Je dis la vérité !

— Laquelle ? Celle de Paul Neuvaine ou celle de la justice ?

L'écrivain sourit.

— Je suis victime d'une machination.

— Comme Paula Auvienne ?

— Pourquoi évoquez-vous mon personnage ?

— Dans votre livre, Paula se dit également victime d'une machination, alors qu'elle est coupable d'un meurtre. Cela me fait penser à vous, c'est tout.

— Oui, mais c'est un bouquin, ce n'est pas la réalité…

— Laquelle ? Celle dans laquelle Cyril Vincent a tué Arthur Rimbaud sans que vous lui suggériez de le faire ?

Paul Neuvaine se figea avant qu'un rictus n'habille son visage.

— Vous avez été un lecteur assidu de mes écrits, on dirait.

— Revenons au téléphone, vous dites que ce n'était pas le vôtre, c'est bien cela ?

— C'est ça, je l'ai trouvé près de…

— Alors, pourquoi avez-vous retiré de l'argent en liquide à proximité du magasin dans lequel il a été vendu, quelques minutes avant ?

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

Le balafré posa un cliché sur la table.

— C'est une photo de vous provenant du distributeur. Voici la facture qui atteste que l'achat a été effectué quelques minutes après. Vous pourriez m'expliquer ?

Neuvaine semblait réellement troublé.

— Mais… mais vous ne voyez pas que c'est un piège gros comme une maison ? Si j'avais voulu acheter ce téléphone incognito, je n'aurais pas retiré de l'argent à proximité du lieu d'achat, voyons !

— Vous en avez fait l'acquisition dans une petite supérette en liquide ; vous avez juste omis la possibilité que le distributeur soit pourvu d'une caméra. Vous avez commis une erreur, voilà tout.

— C'est grotesque !

— Ce sera au juge d'en décider, lança le balafré, qui semblait perdre patience. Nous allons aborder un autre point : l'arme du crime.

Le baron plaça une photo supplémentaire sur la table. Elle représentait le couteau ensanglanté. Le capitaine de police fixait Neuvaine. Il attendait qu'il parle en premier.

— Je n'ai jamais vu ce couteau de ma vie.

— Vous en êtes sûr ?

— Parfaitement !

— Monsieur Neuvaine, vous entêtez ne vous aidera pas. Il est temps de vous montrer coopératif.

— Je n'ai jamais vu ce couteau de ma vie !

— Alors, pourquoi porte-t-il vos empreintes ?

La tête de l'écrivain s'affaissa comme s'il venait de recevoir un uppercut au menton. Cette fois, il accusa le coup.

— Mais… mais c'est… c'est impossible, j'ai été piégé !

— Par qui ?

— Par Victor !

— Victor est mort, monsieur Neuvaine.

— Non il n'est pas mort, il est toujours là, il vous manipule !

— Bref, Clarisse Nichols ; le couteau a été retrouvé dans l'une de ses toiles. Vous a-t-elle aidé ?

— De quoi parlez-vous… Clarisse ne ferait pas de mal à une mouche. Elle vote pour le parti animaliste…

— Je ne vois pas le rapport.

— Je vous dis que Clarisse n'a rien à voir dans tout cela. Attendez… elle pourrait être condamnée ?

— Elle se trouve sous contrôle judiciaire jusqu'à votre procès. Ensuite, ce sera à la justice d'en décider, mais elle n'a pas adopté un comportement exemplaire dans cette affaire.

— Elle… elle pourrait aller en prison ?

— Ce sera à la justice d'en décider.

— J'aimerais que vous avertissiez mon avocat, s'il vous plaît.

— Très bien, nous pourrons ainsi lui présenter les pièces à charge du dossier. Le juge Fournier viendra ensuite vous signifier votre mise en examen en sa présence.

Le balafré se leva pour sortir de la salle d'interrogatoire quand Neuvaine s'exclama :

— Vous paraissez soulagé, capitaine Baron.

— C'est-à-dire ?

— Vous semblez soulagé de quitter ma réalité, mais êtes-vous certain de ne pas vous être laissé enfermer dans une autre ?

Le baron ne répondit pas et quitta la pièce.

Livre Quatre

Lotus

Cette enquête prit une tournure inattendue.

Tout d'abord, un embrasement se produisit dans les médias. Paul Neuvaine était un nom qui faisait vendre. L'inconnu de la Seine était un nom qui faisait vendre. L'association de leurs patronymes dans cette affaire rocambolesque représentait une fenêtre d'opportunité dans laquelle tous les médias français et mondiaux s'engouffrèrent, sans retenue. *Paul Neuvaine est-il le meurtrier de l'inconnu de la Seine ? De la fiction à la réalité macabre. Paul Neuvaine, chronique d'un meurtre annoncé.* Les émissions de télé et les articles de journaux aux titres racoleurs fleurirent, tandis que les réseaux sociaux mordirent dans cette histoire absolument passionnante, à pleines dents. En revanche, un protagoniste inattendu jeta de l'huile sur le feu.

Marc Raymond, l'ami de Neuvaine que le balafré avait interrogé, décida de former un comité de soutien. Ce dernier révéla aux médias que la police lui avait posé des questions concernant un de ses livres. À la suite de nombreuses entrevues avec son copain de fac, il confirma publiquement que la police judiciaire s'était aidée d'une de ses œuvres pour monter le dossier d'accusation et sous-entendit que le juge d'instruction s'était laissé influencer. *Paul est l'auteur d'une fiction postmoderniste, bien connue sous le nom de « Réalités ». Durant un interrogatoire extrêmement agressif, la police a fait mention de passages du roman, considérés comme des preuves de sa culpabilité. Cela est totalement inadmissible,* dit-il au parterre de journalistes présent au tribunal de Paris.

Face à la réaction fort positive des fans de Neuvaine, le comité de soutien décida de contacter des organisations de promotion des droits humains qui permit à ces réclamations de toucher une large audience. Le ministère de la Justice croula rapidement sous les lettres clamant l'innocence de l'écrivain. La photo de l'une d'elles, affirmant que « Neuvaine mérite de voir ses droits défendus en vertu de l'article 19 de la Déclaration des droits de l'homme des Nations Unies », fut tellement repartagée sur internet qu'elle poussa le ministre à demander la saisine de l'IGPN, la police des polices.

Et qui devait-elle interroger en priorité ? Celui qui avait utilisé les écrits de l'auteur pour explorer de nouvelles pistes dans cette affaire non résolue. Ainsi, le balafré fut questionné de nombreuses heures pour vérifier que les méthodes employées pour auditionner l'écrivain étaient conformes au code de déontologie de la Police nationale.

Neuvaine, le tueur machiavélique, était parvenu à retourner la situation de façon inédite. *Vous semblez soulagé de quitter ma réalité, mais êtes-vous certain de ne pas vous être laissé enfermer dans une autre ?*

Est-ce que c'est ce que l'auteur avait voulu dire ? Avait-il déjà prévu le prochain coup ? En tout état de cause, le balafré se sentait quelque peu dépassé, car désormais, il se trouvait sur le terrain de l'écrivain.

Dans une écriture soignée, l'homme de lettres faisait parvenir à son comité de soutien des pamphlets qu'il publiait dans une newsletter envoyée chaque jour à des dizaines de milliers de personnes. La force de Neuvaine résidait dans les mots employés. Au lieu de dire qu'il avait été mis sur écoute dans le cadre d'une enquête de police judiciaire, il déclarait être victime d'espionnage de la part du gouvernement. Et cela marchait. Pourquoi ? Parce que Neuvaine était le porte-étendard de toute une frange complotiste de la population. Après Novax, ils avaient besoin d'un nouveau héros : Neuvaine en somme. *Je veux que vous sachiez que je me battrai jusqu'à la fin.* C'était avec ce genre de petite phrase que l'écrivain les aguichait, les excitait, faisait frétiller leur queue.

Ils ont volé ma vie. Ils ont volé la vie de ma famille. Nous n'osons même plus parler à voix haute tant nous sommes devenus paranos. Nous avons perdu toute liberté. La liberté de passer un appel sans craindre d'être écouté, celle de contacter nos amis, tout simplement. Ma mère a des envies de suicide, mon père fume comme un pompier et j'ai moi-même commencé. N'ont-ils pas honte ? Mes proches et moi dormons peu, à peine quelques heures. Nous sursautons au moindre bruit, au moindre aboiement. Nous vivons dans la terreur, dans une terreur silencieuse ! Et le pire, c'est que cela marchait. La victimisation cela marchait. C'est pourquoi les partis de droite radicale l'utilisaient ; c'est pourquoi Neuvaine l'utilisait, parce que de nombreuses personnes, qui n'ont rien à voir avec votre cause s'y rallient, car elles ont l'impression que vous parlez en leur nom. Trump, Neuvaine ou Marine Le Pen étaient trois privilégiés qui avaient trouvé le moyen de se faire passer pour des gens du peuple, alors qu'ils savaient à peine écrire les mots *classe populaire*.

Dans le livre, Paula déclarait à Lina : *je t'ai infectée, tu ne seras jamais capable de te détacher de moi.* Quand le balafré observait tous ces gens se battre pour cette enflure, cette phrase faisait écho en lui. À double titre, car lui aussi s'était laissé infecter par Paula ; lui aussi s'était laissé enfermer dans l'univers de Neuvaine. Malgré tous ses efforts, il pensait constamment à cette affaire, à ce roman qu'il ne cessait de lire en espérant trouver d'autres éléments à charge. Il était temps d'en sortir, il était temps d'avancer.

Enfin, une première bonne nouvelle tomba. Après plusieurs semaines d'investigations, les agents de l'IGPN déclarèrent qu'ils n'avaient trouvé aucune preuve d'un quelconque mauvais traitement à l'encontre de Neuvaine et que la collecte des preuves s'avérait correcte. C'était normal, Neuvaine avait tout inventé. Mais comme

Donald Trump, il s'en fichait, le plus important était que ses partisans le croient. C'était le cas, car malgré un communiqué de l'IGPN, ils continuaient à formuler les mêmes accusations ; ils semblaient vivre dans une autre réalité, la leur. C'était un autre exemple poignant, puissant, déstabilisant de la puissance d'une mythofabrication. Oui, le balafré assistait à la mise en place d'une putain de mythofabrication et c'était aussi prodigieux qu'écœurant, d'autant plus que le procès de Neuvaine approchait. Un moment hautement médiatique, où plus d'une fois, le célèbre écrivain aurait voix au chapitre. Il pourrait conquérir l'opinion par les mers, par les airs, sur la terre ; il pourrait mener sa guerre sur les réseaux sociaux, dans la presse écrite, dans les émissions de télévision, de radio et surtout dans la salle d'audience d'un tribunal chauffé à blanc. L'homme de lettres se savait attendu au tournant et il ne manqua pas à sa réputation.

Paris, le 6 mars 2023

Premier jour du procès

Le jour du procès était arrivé. Il eut lieu cinq mois après le placement de Neuvaine en détention provisoire à la prison de la Santé. Tous les jours, une escorte policière, mitraillée par les paparazzi et filmée par des centaines de caméras, amenait le célèbre écrivain à la cour d'assises du tribunal de Paris. Ensuite, l'auteur devait passer par un sous-sol si lugubre qu'on l'aurait dit tout droit sorti de l'un de ses romans.

Quand il pénétra dans la salle d'audience toute de bois ornée, il constata qu'elle était pleine. Au fond de la pièce, des philosophes et des écrivains connus discutaient postmodernisme, déterminisme, libre arbitre. De jeunes avocats et policiers, souhaitant se tenir informés des nouvelles méthodes d'investigations policières utilisées dans ce dossier, avaient également fait le déplacement. Puis, en se rapprochant de la barre des témoins, on apercevait les acteurs de cette affaire.

Les proches de Neuvaine d'abord. Sa mère en pleurs et son père qui semblait beaucoup plus calme. Il clamait l'innocence de son fils en disant que son livre, *Réalités,* constituait un chef-d'œuvre postmoderniste qui regorgeait de détails et de doubles sens ; selon lui, cette œuvre complexe pouvait donner lieu à moult interprétations. Ainsi, il trouvait curieux que la police ait utilisé le roman pour dresser un profil psychologique de son fils.

Les proches de Clarisse Nichols ensuite. Des amis surtout, car elle était en froid avec sa famille. Le contrôle judiciaire de la jeune femme entretenue par Neuvaine avait pris fin, mais elle ne pourrait pas assister au procès avant d'y avoir témoigné. L'un de ses intimes pointait son doigt sur le magistrat qui ne s'était pas montré tendre avec la peintre : le juge Fournier. Ce dernier était entouré de la policière Sabine Boulanger et de la gendarme Samantha Sébastopol, avec qui il était en pleine discussion.

Les membres de la baronnie occupaient les bancs en bois normalement réservé aux proches de la victime : tout un symbole. Personne ne s'était manifesté. Personne n'avait demandé à assister à un procès mettant en scène un martyr dont on connaissait seulement le prénom, Victor. Ainsi c'était Nina, Sidney, Martin et le baron qui se trouvaient là où la mère, le père, les frères et sœurs ou ses amis, tout simplement, auraient dû être assis. Tandis que ses ouailles discutaient bruyamment, le balafré, lui, demeurait silencieux.

Il observait la présidente de la cour d'assises, habillée de sa robe

rouge et noir et accompagnée de ses deux assesseurs. Trois jurés titulaires étaient placés à leur gauche et à leur droite, à une grande table circulaire. À droite, l'avocat général, vêtu lui aussi d'une robe rouge et noire, et tachetée comme la peau d'un dalmatien, précédait l'avocat des parties civiles derrière lequel, les journalistes, armés de leur calepin et de leur stylo, patientaient. À gauche, le bureau de l'huissier était placé devant celui du greffier. Enfin, le box des accusés, où Neuvaine avait pris place, se trouvait derrière le bureau de l'avocat de la défense, habillé de sa robe sombre.

Auréolée d'une balance, symbole de justice et soigneusement taillée dans le bois massif, la présidente de la cour d'assises prit la parole dans un silence de cathédrale et présenta son rapport introductif. De façon concise, la magistrate exposa d'abord les faits reprochés à Neuvaine avant de décrire les éléments à charge et à décharge, tels qu'ils étaient mentionnés dans la décision de renvoi de l'accusé devant la cour d'assises.

Ensuite, tour à tour, Sabine Boulanger, Samantha Sébastopol et le balafré vinrent détailler les faits constatés et les investigations réalisées, les témoins entendus, les circonstances d'interpellation de Neuvaine, les interrogatoires menés et les preuves qu'ils avaient mises en évidence. Bien qu'aguerri, ce récit s'avéra particulièrement éprouvant pour le balafré. Il avait l'impression de raconter des évènements qui s'étaient déroulés durant plusieurs mois, voire plusieurs années, alors qu'ils n'avaient duré que quelques semaines. Il se rappela la première fois où ses yeux s'étaient posés sur cet homme à l'apparence de clodo sans se douter qu'il allait hanter ses nuits ; il songea à la fierté qu'il avait ressentie au moment où il avait trouvé le morceau de papier caché dans la poche, et du frisson qui avait parcouru son corps quand il était tombé sur le couteau, caché dans le double-fond du tableau. Il se remémora les souffrances psychologiques qu'il avait endurées, mais aussi celles qu'il avait fait subir à sa fille. C'était peut-être pour cela que sa voix trembla légèrement lorsqu'il finit de déposer. Puis la Cour, les jurés, l'avocat de la partie civile et l'avocat général lui posèrent une multitude de questions sur ses méthodes d'investigation. Enfin, le défenseur de Neuvaine tenta de le bousculer un peu pour qu'il explique comment il avait pu utiliser un livre pour mener une enquête pénale. Sans se démonter, il donna des exemples décrits par Neuvaine dans l'ouvrage qui s'étaient produits dans la réalité. Puis il indiqua qu'il s'était simplement servi de l'ouvrage pour mieux comprendre la psychologie de l'écrivain, mais que les preuves, elles, n'étaient pas fictives. L'avocat de la défense le martela de questions auxquelles il répondit comme il le put. Sa tactique de défense reposait sur le fait de mettre en évidence le peu de crédibilité que l'on devrait accorder à de telles méthodes

d'investigation, mais le balafré s'évertua à présenter calmement sa démarche. Quand le magistrat déclara en avoir fini, il fut soulagé.

L'après-midi fut consacré à l'audition des experts qui étaient intervenus durant les investigations. Cindy Martin vint présenter la méthode qui lui avait permis d'effectuer la reconstitution faciale de Victor en 3D. Ce fut ensuite le tour de Pierre Biraton, le spécialiste en datation de l'encre et de tous les techniciens de la police scientifique impliqués dans l'affaire. Le boucher vint également apporter sa pierre à l'édifice. Une enquête criminelle, c'était ça : une bâtisse construite sous la conduite d'un magistrat. Les OPJ en étaient les ouvriers, les experts en étaient les artisans. Tout était lié.

Le balafré s'éclipsa un peu avant la fin pour éviter les journalistes et pour se rendre au collège de sa fille, à la sortie des classes. Il espérait que son ex-femme n'avait pas eu la même idée. Normalement, Camille rentrait seule, mais parfois, elle venait la chercher pour lui faire plaisir. Pas aujourd'hui. L'établissement se trouvait dans le XVII^{e} arrondissement et la sonnerie symbolisait un coup de pied dans une fourmilière. Les fourmis, sac sur le dos, se dépêchaient de regagner leur domicile avant de revenir, inlassablement, travailler dans la fourmilière. Camille, qui passait son brevet cette année, faisait toujours partie des premières de la classe et des dernières à sortir, car elle était bien trop occupée à discuter avec ses copines. Il l'aperçut et lui adressa un signe qu'elle nota, mais auquel elle ne daigna pas répondre ; elle tourna les talons et se dirigea vers le métro pour rentrer chez elle.

Il resta planté là, comme un plot. Il lui avait fait cela tellement souvent que, d'une certaine manière, il était fier d'elle, il était fier qu'elle lui rende la monnaie de sa pièce. En revanche, il se rendit compte que cette fois, il avait peut-être perdu sa fille.

Pour de bon.

Paris, le 7 mars 2023

Deuxième jour du procès

Le deuxième jour fut dédié à l'audition des témoins. D'abord, les amis de Neuvaine vantèrent la probité de l'auteur, mais l'avocat de la partie civile souligna les nombreuses incartades de l'écrivain à la loi. Il mit en évidence les plaintes déposées par son ex-femme pour violence conjugale et mentionna le suicide de cette dernière.

Ensuite vint l'audition du détective privé engagé par Neuvaine pour enquêter sur Victor et pour faire suivre Clarisse. Il fut entendu en tant que témoin des faits et ce fut un moment difficile pour l'homme de lettres, tant le professionnel le décrivit comme un mari possessif, jaloux et qui vouait une haine véritable à Victor. Quand il révéla que Neuvaine lui avait demandé combien coûterait le meurtre du mystérieux amant de sa muse, cela aurait pu être le coup de grâce. C'était sans compter sur le témoignage de Clarisse Nichols.

La bien-aimée de l'écrivain confirma les dires du détective, en ajoutant que Neuvaine était le seul à avoir approché le tableau dans lequel était caché le couteau pendant qu'elle le peignait. L'avocat de la défense contre-attaqua en sous-entendant que la jeune femme, placée sous contrôle judiciaire dans cette affaire, avait peut-être subi des pressions. *De qui ?* demanda l'avocat général. Question à laquelle il ne répondit pas. L'audition de Clarisse se poursuivit sous l'œil attentif de Neuvaine.

Durant toutes les auditions, il prenait des notes concernant les débats et regardait la foule avec curiosité ; on aurait dit un chroniqueur judiciaire qui préparait son prochain article ou un écrivain qui cherchait l'inspiration pour rédiger son nouveau roman. Certaines des questions que son avocat posait à Clarisse portaient sa griffe. *Vous avez déclaré que, lors d'une soirée arrosée, mon client avait affirmé être sur le point de commettre un suicide. Je ne suis pas sûr de comprendre le sens de cette phrase.* Gênée, elle tenta de clarifier son propos. *Vous conviendrez que les mots peuvent avoir plusieurs significations : pouvons-nous conclure que c'est juste une affaire de sémantique ou d'un mauvais usage du terme suicide ? Je n'aimerais pas que l'instabilité de votre langage, théorisé par Derrida, amène les jurés à penser que mon client soit lui-même instable.*

Ce fut cependant le seul coup d'éclat postmoderniste. Les questions de la défense étaient empreintes d'empirisme et souhaitaient avant tout mettre en évidence les trous béants de l'accusation. *Avez-vous vu mon client cacher l'arme blanche dans le tableau ?* Elle répondit par la négative. *Avez-vous vu mon client en possession du couteau ensanglanté ?*

De nouveau, elle répondit par la négative. *Confirmez-vous que le couteau de cuisine que Paul Neuvaine et vous utilisiez était bien l'arme du crime ?* Elle répondit positivement. L'avocat essayait de sous-entendre qu'il était donc normal que des empreintes de l'écrivain aient été retrouvées sur l'arme du crime, mais que rien ne prouvait que ce soit bien lui le meurtrier, d'autant plus qu'aucune des nombreuses caméras de vidéosurveillance n'était parvenue à identifier Paul Neuvaine. Cela faisait partie des éléments qu'il comptait mettre particulièrement en avant lors de la plaidoirie quelques jours plus tard. En tout état de cause, l'homme de loi, au dos voûté et à l'allure de pachyderme, avait marqué un point.

En revanche, lorsque la femme de Neuvaine, échaudée d'avoir découvert que son époux entretienne une maîtresse, déclara que le soir du crime, son mari avait bien dormi avec elle, mais qu'il s'était absenté de la péniche quelques heures durant la nuit et ce, sans raison apparente, la salle d'audience entra en ébullition. C'était non seulement une preuve d'un nouveau mensonge de Neuvaine après l'épisode du téléphone portable, mais cela rendait crédible le fait qu'il ait ôté la vie à Victor avant de cacher le couteau dans le tableau sur une péniche dont il avait la clé ; il était ensuite rentré chez lui discrètement. Quand l'avocat de la partie civile demanda s'il avait adopté un comportement bizarre en rentrant et qu'elle déclara qu'il avait mis immédiatement ses vêtements à laver, l'étau sembla se resserrer autour de Neuvaine.

En l'absence de l'audition de la victime, l'interrogatoire de l'écrivain aurait lieu le lendemain. De nouveau, le balafré quitta la salle d'audience plus tôt. De nouveau, il rejoignit le collège de sa fille.

Cette dernière l'ignora, de nouveau.

Paris, le 8 mars 2023

Troisième jour de procès

Complot. Lors du troisième jour de procès, Neuvaine cria au complot. Lors d'une question de la présidente, l'homme de lettres déclara que l'accusation avait fabriqué l'intrigue d'un roman afin de le faire inculper. Elle avait conçu une incroyable mythofabrication qui faisait de lui le coupable idéal. Dès lors, il disait regretter que les OPJ aient utilisé ses écrits pour enquêter sur lui. Il affirmait que son œuvre avait été mal interprétée et déformée par le capitaine Baron. L'avocat de la partie civile lui rappela qu'il avait rédigé un article sur l'essai de Roland Barthes, *la mort de l'auteur,* qui enseignait que les écrits de l'écrivain ne lui appartenaient plus dès lors qu'il les rendait publics. Ainsi, il ne pouvait prétendre mieux les comprendre ou mieux les expliquer que son lecteur, le balafré en l'occurrence. Acculé, il pesta : « Je suis le putain d'auteur, je sais parfaitement ce que je voulais dire ! »

Les débats, âpres au possible, se poursuivirent toute la journée. En effet, les jurés n'ayant pas connaissance des procès-verbaux de police ni des auditions de l'accusé devant le juge d'instruction, Neuvaine fut questionné sur le déroulement des faits. Il dut répondre de son mensonge concernant le téléphone portable et aussi sur le fait qu'il avait omis de mentionner sa virée nocturne. Les jurés lui posèrent des questions sur sa personnalité, son passé familial, scolaire, professionnel, puis sur son casier judiciaire. L'un d'eux l'interrogea sur la présence dans ses romans d'éléments librement inspirés de faits réels, ce à quoi il rétorqua qu'un bon écrivain est un écrivain qui a du vécu. En plus de cela, Neuvaine avait de la répartie : il maniait parfaitement le déni à la sauce Poutine.

L'accusation de meurtre, il la réfuta sèchement. Le couteau portant ses empreintes, retrouvé dans le tableau de sa muse Clarisse, il ne l'avait jamais vu. L'homme de lettres rappela qu'aucun enregistrement ne le montrait en train de poignarder l'inconnu de la Seine et que, par conséquent, rien ne prouvait formellement sa culpabilité. C'était vrai, en partie en tout cas.

Le balafré, qui en avait marre d'entendre Neuvaine parler, quitta la salle d'audience à ce moment. Cette fois, il ne se rendit pas au collège, mais devant l'entrée du bâtiment dans lequel sa fille habitait avec sa mère. Quand cette dernière l'aperçut, elle n'eut aucune réaction. Tandis qu'elle composait le digicode, il lui demanda : « Tu me hais ? »

Elle se figea et le fixa longuement, puis répondit « Non » sans lui témoigner le moindre intérêt.

Elle ne prenait même plus la peine de le haïr.

Quatrième jour de procès

L'avocat de la partie civile plaida le premier et se contenta de demander réparation. L'homme, qui s'était montré particulièrement actif durant le procès en posant des questions aux experts, aux témoins et à l'accusé, ne demanda pas à rendre justice. Il évoqua les faits tout au plus et demanda réparation du préjudice de la victime, dont on ne connaissait pas la famille, pour l'instant en tout cas, précisa-t-il. Pour conclure, il souligna auprès de la Cour et des jurés l'horreur du meurtre et la tristesse que ressentiraient tôt ou tard les proches de la victime.

L'avocat général prit ensuite la parole pour énoncer ses réquisitions. Lui, censé représenter la société, rappela la Loi, en demandant à la Cour et aux jurés de l'appliquer avec la plus grande rigueur. Convaincu de la culpabilité de Neuvaine, il présenta méthodiquement chaque élément de preuve en insistant sur la proximité du domicile de Neuvaine avec la scène de crime, sa mystérieuse virée nocturne et, bien entendu, l'arme blanche portant ses empreintes. Selon lui, les preuves à charges démontraient que l'accusé connaissait la victime et que le meurtre avait été commis avec préméditation dans un guet-apens très élaboré. En se référant à l'article de 221-3 du Code pénal, il demanda que Neuvaine soit puni de la réclusion criminelle à perpétuité.

Clarisse qui était désormais autorisée à assister au procès émit un cri qui déchira le ciel de Paris. Elle ne se sentait pas bien et le balafré lui proposa de l'accompagner à l'extérieur. Le baron lui laissa à peine le temps de s'asseoir sur un banc situé à l'extérieur de la salle qu'il prenait déjà la direction de la sortie. Il courut, car il était en retard. Quand il arriva devant l'immeuble de Camille, elle était déjà en train de rentrer chez elle. Aujourd'hui, il ne pourrait pas lui poser sa question.

Cinquième jour de procès

Parole à la défense. Le cinquième jour, la parole fut donnée à la défense. Tout au long des débats, l'avocat de Neuvaine était intervenu pour contester les éléments de preuve, les dépositions des témoins, pour tenter de décrédibiliser la victime ou les comptes rendus des experts.

Durant sa plaidoirie qui dura cinq heures, il s'attela à rappeler aux

jurés les termes de leur serment en mettant en avant la présomption d'innocence. Puis il présenta tous les éléments favorables à Neuvaine avant de convoquer des témoins de moralité, tels que Marc Raymond, qui fit tout pour donner une image positive de son ami. Il fit également intervenir des experts qui, sur certains points, ne partageaient pas l'avis de ceux désignés pendant la phase d'instruction du dossier.

Ensuite, il reparcourut toutes les pièces du dossier avec une vision très différente de celle de l'avocat général, car son but était de semer le doute sur la culpabilité de son client. Le doute. Il présenta toutes les failles et incohérences de l'affaire et demanda l'acquittement, puisque, selon lui, le doute doit toujours profiter à l'accusé.

Lorsqu'il eut terminé sa plaidoirie, la parole fut donnée à l'accusé, Paul Neuvaine. Cette fois, ce dernier se montra sobre ; il se contenta d'affirmer qu'il espérait que la Cour et les jurés prendraient la bonne décision et les innocenteraient, Clarisse Nichols et lui.

Que Neuvaine se préoccupe d'une autre personne que lui à un pareil moment étonna presque le balafré, qui observait la Cour et les jurés se retirer pour délibérer en milieu d'après-midi. Cette fois, le balafré attendit patiemment la fin des débats, durant plusieurs heures.

La Cour et les jurés revinrent dans la salle d'audience. La présidente déclara que la Cour d'assises s'apprêtait à se prononcer sur l'innocence ou la culpabilité de Paul Neuvaine. À la question : « L'accusé monsieur Neuvaine est-il coupable d'avoir, à Paris, le 21 juillet 2022, volontairement donné la mort à l'individu prénommé Victor ? », la Cour déclara Paul Neuvaine coupable à la majorité absolue. Ensuite, elle lut la feuille de motivation énonçant les principaux éléments à charge qui avaient convaincu la cour d'assises de la culpabilité de l'accusé. Enfin, elle déclara que la Cour et les jurés condamnaient à la majorité absolue l'accusé Paul Neuvaine à la réclusion criminelle à perpétuité. Neuvaine accusa le coup, puis se leva en toisant le balafré et déclara :

« Cette vérité vous satisfait-elle, capitaine ? »

La présidente demanda à l'écrivain de se calmer, puis déclara que l'audience pénale était levée et que l'audience civile allait avoir lieu dans quelques instants. Le balafré en profita pour partir.

Cette fois, il ne raterait pas sa fille. Il voulait lui poser une question, la plus importante qui soit. Il courut comme un dératé pour entrer dans le wagon du métro qui s'apprêtait à repartir. Il mit son bras entre les deux portes qui se refermaient. Elles heurtèrent violemment son coude, mais il s'en fichait, il ne ressentait pas la douleur ; à l'aide d'autres voyageurs, il parvint à monter. Puis les stations de métro défilèrent lentement, trop lentement. Quand il arriva à destination, il bouscula tout le monde et rejoignit l'extérieur pour se rendre au

domicile de sa fille. Lorsqu'il gagna les lieux, il la vit au loin, marchant tranquillement. Elle ne se trouvait qu'à une centaine de mètres de chez elle.

Il courut vers elle, puis se stoppa net. *Cette vérité vous satisfait-elle, capitaine ?* Il se figea. Il ne pouvait plus bouger. Il se rendit compte que Camille avait trouvé la force de se persuader qu'il n'était qu'un fils de pute, sans cœur. Elle avait réalisé qu'elle aimait son père et que lui aussi l'aimait, mais que parfois, l'amour ne suffisait pas. Le balafré comprit que le silence qu'elle lui imposait signifiait qu'il était temps pour elle d'avancer sans lui. Et lui, égoïstement, s'apprêtait à faire voler en éclat l'armure de verre qu'elle avait fabriquée avec ses larmes. Désormais, c'est lui qui pleurait, car il prenait conscience que malgré toute sa bonne volonté, au moment où il voulait fendre son armure à lui, pour lui témoigner tant de choses, sur lesquelles il n'arrivait pas à mettre des mots, à ce moment où il aurait dû se rassurer, la rassurer, une seule et même phrase résonnait en lui. *Cette vérité vous satisfait-elle, capitaine ?* Égoïstement, encore et encore. *Cette vérité vous satisfait-elle, capitaine ?*

Camille se retourna brusquement. Elle avait cru sentir le regard de son père, elle avait cru ressentir bien plus, mais il n'y avait personne et, comme le balafré il n'y a pas si longtemps, elle eut l'intime conviction que dorénavant, plus personne ne l'attendrait au sortir des classes.

Le balafré se réveilla aux aurores tandis que la phrase de Neuvaine ne cessait de le hanter. *Cette vérité vous satisfait-elle, capitaine ?* Les yeux creusés, le ventre vide, il s'habilla et sortit. En plus de son manteau, il avait mis une écharpe, car il faisait frisquet en cette fin d'hiver. Pas grand monde n'arpentait encore les rues et il décida de prendre un Vélib pour se rendre sur les quais de Seine. Encore là.

Un marchand ambulant de livres préparait ses rayons ; le soleil, lui, se levait paisiblement. La boule de feu, semblant se débattre avec les nuages gris, laissait une traînée dorée qui se faufilait sous les ponts :

— Bonjour, dit le balafré, absolument subjugué par la vue.

— C'est joli, n'est-ce pas ?

— Oui… C'est fabuleusement choquant… Dites-moi, vous avez combien d'exemplaires de *Réalités ?*

— De Neuvaine ?

— Parfaitement.

— Pas mal. Avec l'affaire, il y a autant de lecteurs qui souhaitent se débarrasser de ces bouquins que de curieux voulant les acquérir.

— Vous en auriez trois, s'il vous plaît ?

— Oui, m'sieur, dit-il avec un sourire. C'est pour un cadeau ?

— Oui, mais pas la peine de les emballer.

— Je vous prépare cela tout de suite.

— Merci beaucoup.

Le balafré remplit le panier de son Vélib et prit la direction de son lieu de travail. Il était beaucoup trop tôt et décida d'acheter un petit-déjeuner pour toute l'équipe. Il gagna ensuite rapidement son bureau. Comme prévu, il fut le premier à arriver et se demanda bien comment il allait convaincre ses subordonnées de faire ce qu'il s'apprêtait à leur proposer.

Martin se présenta en premier, suivi de Sidney, puis de Nina, qui fut ravie de voir les croissants et autres pains aux raisins :

— Capitaine, vous allez me faire grossir.

Le groupe Criminel se dirigea gaiement vers la cafétéria de l'étage. Le balafré leur offrit également un café, ce qui fit tiquer Martin. Ce n'était pas dans ses habitudes. Les membres de l'équipe discutèrent de leurs différentes affaires en cours avant d'évoquer la fin du procès de Neuvaine, ce que le balafré attendait avec impatience :

— En parlant de ça, je ne sais pas comment l'expliquer, mais je pense que quelque chose nous a échappé.

Les trois collègues se regardèrent, pantois.

— Capitaine, cette enquête vient d'être jugée. C'est terminé, il est temps de passer à autre chose. Moi, l'inconnu de la Seine et Neuvaine,

j'en ai eu ma dose ! lança Nina.

— Je comprends totalement et je peux vous dire que ce n'est pas moi qui vous dirai le contraire, expliqua le balafré, mais on ne sait toujours pas comment le meurtre s'est produit.

— Je suis d'accord, dit Martin. C'est vrai qu'on a le mobile et l'arme du crime, mais toujours pas le modus operandi. Comment Neuvaine a-t-il tué ce gars ? demanda-t-il en regardant ses deux collègues femmes.

— Ce ne sera pas la première fois qu'une zone d'ombre demeure dans une enquête de cette ampleur, affirma Sidney, mais c'est vrai, j'aurais bien aimé saisir la subtilité de l'affaire. Par contre, je ne vois pas bien comment on pourrait avancer. On a déjà étudié toutes les pistes ainsi que toutes les pièces à conviction. Que proposez-vous, chef ?

Le balafré les regarda chacun dans le blanc des yeux, puis posa trois exemplaires du roman sur la table basse.

— Le seul endroit où nous pourrions trouver de nouveaux éléments est dans le livre, selon moi. Par contre, je ne le fais pas sans vous. Donc, je propose qu'on vote à la majorité absolue. Nous sommes quatre, en cas d'égalité, on laisse tomber.

Les trois membres de l'équipe se regardèrent, un peu gênés. Nina se lança :

— Moi je suis contre. Nous avons consacré suffisamment de temps à cette enquête, d'autant plus qu'elle est résolue. Je respecterai le choix de la majorité, mais j'espère que vous vous montrerez raisonnable.

— Moi… Je suis contre, mais je vais voter pour. Désolé Nina, mais je souhaite savoir comment Neuvaine a fait, je veux que nous lui démontrions que nous sommes plus intelligents que lui.

— Ça fait deux contre un. Sidney ? demanda le baron.

L'adjointe du capitaine sembla réfléchir.

— Avant que je ne réponde… chacun de vous est conscient qu'on va devoir faire ça sur notre temps libre. Le divisionnaire ne va jamais accepter qu'on bouffe son budget pour continuer sur l'affaire de Neuvaine.

— C'est pour cela que je vous dis de laisser tomber, pesta Nina. Franchement, qu'est-ce qu'on en a à foutre de savoir comment cela s'est passé ! On a un mobile et l'arme du crime avec un tas d'empreintes. On n'en parle plus.

— Oui, mais si le capitaine avait eu ce type de raisonnement, entama Martin, il n'aurait jamais…

— … retrouvé le fragment de papier dans la poche de l'inconnu de la Seine. Aller au fond des choses, ne jamais abandonner malgré l'adversité, c'est ce qui fait l'essence de notre équipe. Si on s'arrête là, on acceptera de ne pas tout comprendre. Ce serait emprunter la voie

de la facilité, ce n'est pas ce qui nous définit, conclut Sidney en agrippant un des ouvrages. Je suis de la partie ; par contre, on se donne une date limite. On travaille dessus une semaine et pas un jour de plus.

— Je suis d'accord, dit Nina.

— Combien de temps environ vous faut-il pour lire le livre ? Il comporte 450 pages.

— Moi, demain ce sera terminé, affirma Martin.

— J'aurai besoin de trois, quatre jours, supposa Nina.

— Deux pour moi, dit Sidney.

— Très bien, on lit chacun de notre côté et on fait le point dans deux, trois jours, dit le baron en se levant.

Tandis que toute son équipe prenait la direction du bureau, il leur glissa d'une voix tremblotante et maladroite : « Merci. »

Paula, délestée de sa camisole de force – car leurs entrevues se déroulaient plutôt bien –, mais toujours vêtue de son casque de hockey rose, fixait Lina Rochas à travers les barreaux de la grille qui voilait son visage :

— Il est temps que nous rentrions dans le vif du sujet.

— C'est-à-dire, mademoiselle ?

— Le meurtre de Pauline Saint-Christophe.

— Vous êtes bien pressée, dites-moi.

— Je crois que vous m'avez conté assez d'anecdotes sur votre vie. Désormais, j'en ai une idée assez précise ; je pense avoir également saisi vos motivations. Ainsi, nous devrions aborder le sujet qui fâche.

— Quelle autorité ! Je veux bien, mais il y a tant de zones d'ombre à éclairer.

— Commençons par le début : pourquoi êtes-vous entrée en relation avec Pauline Saint-Christophe ?

— Vous le savez bien ; donc, dites-le.

— Elle entretenait une relation amoureuse avec votre époux, qui était son entraîneur de gymnastique.

— C'est ça, il couchait avec elle lors de stages de préparation.

— Ce qui vous a vexé.

— Non, pas du tout. C'était très excitant d'être au fait des fantasmes pédophiles de mon mari.

— Pardon ?

— Oui, il les aimait fraîches. Il aimait cueillir le fruit défendu avant qu'il ne tombe de l'arbre et, malgré ça, il me préférait, ce qui me flattait davantage.

— Alors pourquoi vous en êtes-vous pris à elle ?

— Vous êtes beaucoup trop pressée à mon goût. Vous me faites penser à tous ces écrivains qui rédigent des paragraphes bâclés et sans profondeur. Vous savez pourquoi ? Parce qu'ils ne prennent pas le temps de les développer !

L'instagrameuse la fixait sans parler. Elle sentait que l'écrivaine était à deux doigts de rentrer dans sa carapace. Elle devait adopter une autre approche :

— Comment avez-vous rencontré votre mari ?

— C'était mon prof de sport. Il faisait du coaching à domicile et on s'entendait très bien. Il me faisait rire, puis il me procura très vite… beaucoup de jouissance. Énormément.

— Vous vous êtes donc rapidement attachée à lui.

— Je ne dirais pas ça. Je ne m'attache pas vraiment aux gens, mais Benoît savait me rendre importante, m'en donner l'illusion en tout cas. En

plus, il était très ouvert sexuellement. Nous pouvions parler librement de nos différentes conquêtes, à condition que chacun demeure la priorité de l'autre.

— Je suppose que vous avez respecté cet engagement.

— Pas du tout. Benoît était mon mari, mais il était interchangeable avec n'importe lequel de mes amants.

— Dans ce cas, je ne comprends pas bien pourquoi sa relation avec Pauline vous a contrariée et surtout, ce qui vous a poussée à entrer en relation avec elle pour lui causer du tort.

— C'est parce que vous ne réfléchissez pas, asséna-t-elle en se levant.

Elle était sur le point de dire à Patrick, qui se trouvait dans le coin de la pièce, que l'entretien était terminé.

— Je crois que j'ai capté, affirma Lina Rochas. Cela ne vous dérangeait pas qu'il ait une relation avec ses jeunes élèves, tant que vous demeuriez sa priorité. Avec Pauline, c'était différent, car il vous a fait ressentir que vous étiez moins importante qu'elle…

— Pire que ça. Lors d'un de nos ébats sexuels, il m'a appelé par le prénom de cette garce !

— Qu'avez-vous fait ?

— Ce que je fais le mieux, dit-elle avec un sourire. Je détenais beaucoup d'informations sur cette Pauline Saint-Christophe, des informations qui pouvaient lui nuire ; je l'ai donc contactée.

— Comment ?

— J'ai créé un faux compte sur son réseau social favori et j'ai commencé à lui parler.

— Et vous lui avez confié qu'elle était loin d'être la seule…

— Parfaitement, je lui ai appris qu'en plus de coucher avec elle, mon époux s'envoyait toutes les gymnastes de l'équipe.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Elle m'a traitée de menteuse avant d'aller vérifier. Quand elle s'est rendu compte que je disais vrai, cette fois, c'est elle qui s'est confiée à moi…

— Sans connaître votre identité ?

— Je lui ai juste dit que j'étais une ancienne victime de Benoît. Elle m'a cru, mais pour parler franc, elle était psychologiquement très friable.

— Très bien, ensuite, vous l'avez manipulée pour la pousser à coucher avec des amis à vous.

— C'était une des parties les plus marrantes. J'avais des copains qui réalisaient des vidéos pornos et je lui ai recommandé de se faire un peu d'argent en tournant pour eux.

— C'est vraiment horrible ! J'ai lu que vous demandiez à vos amis de la malmener et qu'après, vous la consoliez. C'est réellement écœurant… Comment peut-on agir ainsi ?

— Benoît préférait cette petite conne à moi. Moi, Paula Auvienne.

Pensez-vous que ce serait resté impuni ?

— Vous n'étiez pas obligée d'aller si loin… je ne comprends pas votre attitude…

— Mademoiselle, je n'ai pas fait cela seulement pour lui faire du mal. Je l'ai fait pour la briser. Je l'ai fait pour qu'elle soit prête à mettre en œuvre mon plan.

— Parlez-vous de l'horreur décrite dans ce canard ? dit-elle en posant le journal sur la table.

— Oui, je parle de ça. D'ailleurs, lisez-le à voix haute, je vous prie.

— Pour quelle raison ?

— Pour que vous compreniez enfin.

— Que dois-je enfin comprendre ?

— Que les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont ! Maintenant, de grâce, lisez !

Contrainte et forcée, Lina Rochas se plia malgré elle à l'exercice. Elle ouvrit le journal et énonça d'une voix claire et audible.

***

Presse écrite française, trois ans auparavant

MEURTRES IMBRIQUÉS

Le procès en appel du double meurtre de Pauline Saint-Christophe et de Benoît Forestier s'apprête à se dérouler dans un contexte tendu. Si l'écrivaine star, auteur du best-seller Superman*, reconnaît son implication dans la mort de son mari, elle continue de nier l'assassinat de la jeune gymnaste.*

Déroulé des faits

Le mari de Paula Auvienne est l'entraîneur national de l'équipe de France féminine junior de gymnastique. L'homme, connu pour sa rigueur, est également célèbre pour avoir eu de nombreuses aventures avec d'anciennes gymnastes, appréciant, pour reprendre ses termes, leur côté *femme enfant.* Le technicien de l'équipe de France junior semble avoir fini par faire un amalgame, car il a ensuite entretenu de discrètes relations avec des athlètes dont l'âge ne dépassait pas quinze ans. Le pédophile présumé, coach sportif à ses heures perdues (c'est ainsi qu'il rencontra Paula Auvienne), se paie même le luxe de

partager ses exploits avec son écrivaine d'épouse, qui ne se prive pas pour utiliser certains détails dans ses romans. Benoît Forestier, qui, au début en tout cas, ne prenait jamais le risque de multiplier les relations dans un même groupe d'adolescentes, s'enhardit. Il jette alors son dévolu sur les cinq membres de la promotion 2007/2008 : Pauline Saint-Christophe, Helena Baptiste, Rachel Gavu, Satomi Bernardino et Céleste Bergkamp.

L'entraîneur de petite taille, charismatique, bel homme, réussit le tour de force d'avoir une liaison amoureuse avec chacune d'elle en leur faisant jurer de ne rien dire à personne, sous peine d'arrêter brutalement la relation. Les jeunes filles, à qui l'homme d'expérience promet monts et merveilles et dont il a dérobé la virginité, acceptent sans broncher. Par conséquent, le responsable de l'équipe de France, devenu gourou, parvient à jongler entre toutes ces relations immorales avec la bénédiction de son épouse et surtout, dans l'impunité la plus totale. Et tout se serait poursuivi ainsi s'il n'avait pas développé de forts sentiments pour l'une de ces gymnastes : la première nommée, Pauline Saint-Christophe.

Le cadre de l'équipe de France va se retrouver pris à son propre jeu. Tombé subitement amoureux de l'adolescente, il néglige les autres membres de l'équipe de France, mais aussi, et c'est ce qui le mènera à sa perte, sa femme machiavélique.

Folle de rage, l'écrivaine star délaissée se résout à lui faire payer sa couardise. Ainsi, elle prépare sa vengeance. À partir de cet instant, elle souhaite la mort de son compagnon et rien d'autre. Consciente qu'elle serait la première personne suspectée en cas de meurtre de son époux, elle décide d'agir indirectement. Elle a donc besoin d'une marionnette que les policiers ne pourront jamais relier à elle. Ce sera Pauline Saint-Christophe.

Manipulation

Se faisant passer pour une ancienne amante de Benoît Forestier qui a fait partie de l'équipe de France junior jadis, l'écrivaine entre en contact avec la gymnaste de quatorze ans via les réseaux sociaux. Elle lui révèle alors que son coach entretient une relation avec chacune de ses amies. Au début, l'adolescente donne peu de crédit à ses affirmations avant de fouiller le portable de l'une de ses cinq copines : Helena Baptiste. Quand elle découvre la vérité, le ciel s'effondre sur les espoirs naïfs de la jeune fille qui essaie d'obtenir des explications de la part de son entraîneur et amant. Ce dernier nie en bloc ; elle insiste ; il n'hésite pas à la gifler violemment en lui disant de se mêler de ce qui la regarde. Brisée, l'adolescente commet une tentative de

suicide deux jours plus tard.

Une tentative infructueuse qui poussera la mineure à reprendre contact avec Paula Auvienne qui se cache derrière le pseudo *Truth.* L'affaire prend alors une tournure aussi dramatique que rocambolesque. L'écrivaine, qui souhaite non seulement se venger, mais également, pour reprendre son terme, « dresser » la jeune fille, décide de la mettre en relation avec un individu qui tourne des films pédophiles qu'il revend sur le dark web. L'adolescente va ainsi, contre une importante rémunération, accepter de se faire filmer ayant des relations sexuelles avec plusieurs inconnus en même temps. L'expérience s'avère traumatisante pour la mineure qui désire mettre fin à ses jours, pour de bon cette fois. Absolument écœurée, elle se confie auprès de sa nouvelle amie *Truth,* Paula Auvienne.

L'écrivaine la dissuade de se suicider et lui propose d'extérioriser son mal-être en se vengeant de la personne qui en est l'instigatrice, Benoît Forestier. L'auteure va lui donner un mode d'emploi, une solution clé en main pour assassiner son entraîneur. Déboussolée et perdue, l'ado accepte.

Un meurtre déguisé en suicide

Ainsi, l'adolescente consent à mettre le plan de l'écrivaine à exécution. Tout d'abord, elle doit convaincre son entraîneur de se rendre dans un lieu isolé. Pour cela, elle lui fait miroiter une partie de jambes en l'air après un pique-nique. Le pédophile accepte sans se méfier, loin de se douter du piège qui s'apprête à se refermer sur lui.

Il rejoint Pauline et déjeune avec elle. Un repas préparé avec haine par la jeune fille, qui y introduit de puissants tranquillisants. Pauline Saint-Christophe respecte ensuite scrupuleusement le plan édicté par Auvienne pour maquiller le meurtre en suicide, avant de retrouver ses quatre amies gymnastes dans l'appartement parisien d'Helena Baptiste, dont les parents se trouvent à l'étranger. À sa demande, chacune des athlètes affirmera que Pauline a passé la journée avec elles. La gymnaste meurtrière a donc un alibi et semble hors de portée des forces de l'ordre.

Arrivée sur les lieux quelques heures plus tard, la police judiciaire est pour le moins perplexe. Le corps sans vie de l'entraîneur de l'équipe de France est retrouvé dans la rivière de l'Oise. L'endroit situé non loin de la commune de Persan est accessible en empruntant un chemin de terre donnant sur des berges d'une hauteur de deux mètres. La victime qui porte son survêtement de l'équipe de France est retrouvée ligotée par des cordes reliées entre elles. L'autopsie

effectuée pour recherche des causes de la mort conclut rapidement à une asphyxie par noyade. Quand les analyses toxicologiques révèlent l'usage d'une importante dose de calmants, la police judiciaire émet l'hypothèse d'un suicide et est à deux doigts de classer l'affaire.

L'ombre d'un doute

Le capitaine de police chargé d'enquêter sur l'affaire n'est cependant pas totalement convaincu. Plusieurs points lui posent problème. Tout d'abord, l'autopsie psychologique ne le convainc pas. Pourquoi un homme dans la force de l'âge, jouissant d'un poste à responsabilité, aurait-il subitement décidé de mettre fin à ses jours ? Ensuite, la complexité des nœuds utilisés par la victime l'interpelle. Ainsi, il décide de tout remettre à plat. Pour cela, il analyse l'imposant système. Une première corde bloquait les bras en les attachant solidement au niveau du torse. Une deuxième faisait le tour de la taille et se faufilait entre les jambes puis reliait la première corde aux poignets. Enfin, un ultime maillage de corde permettait de stabiliser le corps aux abords de la rivière tout en évitant que le cadavre ne soit emporté par le courant. Pourquoi ? Parce que la seconde corde attachée à la taille était reliée à une longue corde située à 1,5 mètre du sol et s'enroulait autour de la branche d'un arbre, puis finissait son chemin sur un piquet en métal fixé dans le sol. En apparence, ce brillant système avait permis à Benoît Forestier de mettre fin à ses jours, mais le capitaine n'est toujours pas satisfait. Sans vouloir faire de mauvais jeux de mots, il en fait tout un sac de nœuds.

Il décide de reconstituer la totalité de l'évènement avec l'aide des médecins légistes et de la police scientifique. Il conclut que la construction de cette structure avait commencé par l'implantation d'un piquet métallique pour y attacher une corde qui avait été tirée sur une longueur de dix mètres pour s'arrimer sur la branche de l'arbre. La seconde étape correspondait à effectuer le complexe système de cordes. Cette reconstitution fut validée par la découverte de notes et de schémas au domicile de Benoît Forestier (lui et Paula Auvienne vivaient dans deux logements séparés). Cependant, le capitaine chevronné n'arrive toujours pas à croire qu'une personne en parfaite santé mentale ait pu imaginer un système aussi complexe pour se suicider. De plus, il se demande comment l'entraîneur a pu effectuer tous ces nœuds seuls. Puis, un autre élément va le conforter dans ses doutes.

Un mort-vivant

Il s'agit de la rigidité cadavérique. Cet élément fait partie des indicateurs – au même titre que le nomogramme de Henssge –, utilisés par le légiste pour déterminer le moment du décès, avec plus ou moins de précision. Il est d'ailleurs important de souligner que nous parlons d'une estimation ne faisant pas consensus au sein des ténors de la médecine légale. Toujours est-il que le médecin légiste, désigné par le procureur, déclare que Forestier est mort un jour avant la découverte du corps. Le problème, c'est qu'à l'heure indiquée, l'entraîneur de l'équipe de France était toujours en vie. Plusieurs personnes confirment l'avoir vu effectuer son footing habituel à plusieurs endroits de Paris.

Cette révélation pousse la police judiciaire à reprendre l'enquête de zéro. Elle examine de nouveau l'alibi de sa femme, Paula Auvienne, et vérifie les appels émis et reçus par Forestier. Prudent, celui-ci utilisait une autre ligne sous un faux nom pour discuter avec les différentes gymnastes, mais cela, les inspecteurs le découvriront beaucoup plus tard. En attendant, le capitaine de police, absolument obsédé par l'affaire, décide d'en résoudre la principale énigme. Comment Forestier a-t-il pu être vu en train de faire son footing alors qu'il était supposé être déjà mort ?

— Qu'avez-vous à répondre à cette question, mademoiselle ?

— Que la rigidité cadavérique n'est qu'une estimation et qu'il était toujours en vie, comme en atteste le récit des témoins.

— En êtes-vous sûre ?

— Son boulanger l'a formellement identifié le matin même…

— Avant ou après son footing ?

— Avant et c'est la preuve qu'il était toujours en vie. Des caméras de vidéosurveillance ont également capturé son visage dans les rues de Paris.

— Avant ou après son footing ?

— Avant son footing d'abord, en sortant de la boulangerie. Après le footing ensuite ; des commerçants qui avaient l'habitude de le voir courir l'ont formellement identifié. L'un d'eux a même aperçu une tache qu'il avait sur la joue gauche. Il n'y a pas d'erreur possible, c'était bien lui.

— C'est donc la vérité ?

— Oui et non une illusion. Là, nous ne nous trouvons pas dans l'un de vos fantasmes, nous sommes dans la réalité.

— Laquelle ?

— Arrêtez de jouer. Les faits sont ce qu'ils sont. Benoît Forestier a perdu la vie le jour où Pauline Saint-Christophe l'a tué ; elle a tout avoué.

— Dans ce cas, écoutez-moi, ma petite. Dans ma réalité, mon mari est mort un jour avant…

— Pauline Saint-Christophe aurait donc menti ?

— Parfaitement.

— Pourquoi aurait-elle fait ça ?

— Parce qu'elle est beaucoup plus maligne que vous et que tous mes stupides lecteurs.

— Si vous étiez si maligne, vous ne seriez pas ici.

Une grimace habilla le visage de l'écrivaine :

— Cela ne change rien au fait que vous n'avez rien compris aux tenants et aux aboutissants de cette affaire et que vous êtes une idiote.

— Je vous interdis de m'insulter !

— Répondez à la question dans ce cas.

— Je l'ai déjà fait.

— Non, vous avez juste fait un raccourci, ce qui est plus commode pour les esprits inférieurs comme vous.

— Faux, je me suis basée sur les faits.

— Non, vous les avez torturés pour leur faire dire ce que vous souhaitiez, comme toutes les parties impliquées dans l'affaire.

— Arrêtez de raconter n'importe quoi ! Vous allez aussi me jurer que vous n'avez pas tué Pauline Saint-Christophe ? Malgré toutes les preuves qui pèsent contre vous ?

— Il n'est point besoin de jurer, l'affirmer me suffit.

— Vous êtes vraiment… Vous êtes vraiment à votre place, ici, dit Lina Rochas en se levant.

Pour une fois, c'est elle qui s'apprêtait à écourter l'entretien.

— Vous n'avez pas fini de lire l'article.

— À quoi bon ? Vous allez me dire que vous êtes blanche comme neige, que vous n'avez pas torturé Pauline Saint-Christophe.

— Je n'ai rien fait de tel.

— Donc, vous êtes une petite bourgeoise parfaite à qui on donnerait le bon Dieu sans confession ?

— Dieu est mort.

— Arrêtez ! J'en ai marre de vos jeux, madame la sainte nitouche, incapable de faire du mal à une mouche.

— Je n'ai jamais dit cela, dit-elle en se rapprochant brusquement de Lina.

Soudain, elle l'agrippa fermement par le cou tandis que l'infirmier se précipitait vers elle. Mais les puissantes mains de Paula Auvienne s'étaient déjà refermées sur la gorge de la jeune femme qui découvrit, de la pire des manières, le danger que représentait la patiente. La douleur qu'elle ressentit s'accompagnait d'une sensation d'asphyxie :

— Lâche-la, Paula ! Lâche-la ! hurla Patrick.

Mais les yeux de l'écrivaine s'étaient voilés d'une lueur malsaine, d'une lueur assassine. Patrick décida d'employer les grands moyens et frappa violemment le casque de la malade, qui relâcha son emprise en heurtant

violemment le mur avant de se retrouver au sol.

Lina, totalement déboussolée, touchait maladroitement son cou et reprenait son souffle. Elle observa Paula qui lui jeta un regard froid et sombre, dont la noirceur s'était tapie derrière les barreaux de la grille du casque. Pour la première fois, elle lui fit réellement peur et elle sortit de la pièce en courant.

Un idiot. Le balafré eut l'impression d'être un idiot, car lui non plus n'était pas en mesure de répondre à la question posée dans l'article. Comment Forestier avait-il pu être vu en train de faire son footing alors qu'il était déjà mort ?

Tout d'abord, les indices fournis par Neuvaine, enfin Paula Auvienne, laissaient sous-entendre que le moment où le footing de l'entraîneur s'était déroulé était crucial. Ce qui signifiait probablement que la personne qui l'avait effectué n'était déjà plus Forestier et que ce dernier avait été tué au préalable. Par qui ? Pauline Saint-Christophe ? Non, elle flânait dans les rues de Paris durant le footing, ce qui discréditait cette thèse. L'une des quatre autres gymnastes ? Impossible, elles avaient également été aperçues dans différents lieux de la capitale, comme l'avaient certifié de nombreux commerçants. Paula Auvienne dans ce cas ?

C'était la solution la plus probable, dans la mesure où elle était la dernière à l'avoir vu après que son mari s'était rendu à la boulangerie. *Retenons cette hypothèse et reconstituons les faits*, pensa-t-il. Benoît Forestier se réveille le matin en compagnie de sa femme. Il va à la boulangerie. Il rentre chez lui, elle le tue. Elle s'habille comme lui, se maquille en reproduisant la tache qu'il a sur le visage et va faire un footing. Non. Pourquoi ? Parce qu'Auvienne a été vue par des témoins et immortalisée par des caméras de vidéosurveillance dans un centre commercial, à l'heure du jogging. Là encore, cet élément paraissait curieux ; que ce soit l'écrivaine ou toutes les gymnastes, elles se sont toutes arrangées pour être vues à l'heure du footing de Forestier, comme si elles voulaient se créer un alibi. Cette information, bien qu'intéressante, ne répondait pas à une question cruciale. Qui a fait le footing ? Un complice ? Trop simple, indigne d'un roman de Neuvaine. Paula Auvienne avait peut-être une jumelle et c'était elle qui avait été vue dans le centre commercial, tandis que la vraie Paula Auvienne effectuait le footing. Non, car le coup du jumeau désignait le raccourci utilisé par tous les piètres écrivains qui ne savaient plus comment rendre leur histoire cohérente. Ce n'était pas le balafré qui avait dit ça, mais Neuvaine dans une interview. Donc, qui a fait ce putain de footing ?

C'était la réponse que le balafré comptait poser à Martin, car il avait affirmé la veille qu'il lirait l'intégralité du livre. Le major d'origine asiatique était du genre à dire ce qu'il faisait et à faire ce qu'il disait. Le baron, qui s'était levé tôt – il n'avait presque pas dormi –, s'attendait à être le premier à arriver au bureau. Ce fut donc avec une surprise non feinte qu'il découvrit toute la baronnie sur le pied de

guerre. Sourire aux lèvres, le livre qu'il leur avait offert se trouvait sur leur bureau. Celui de Martin était annoté au crayon, celui de Sidney était surligné au feutre fluo et celui de Nina était bourré de post-its. Cette dernière prit la parole :

— Bon, je dois admettre que Neuvaine est un fils de pute, mais c'est un putain de génie. Son livre est passionnant ! Qui faisait le footing, nom de Dieu ?

La baronnie éclata de rire. Le balafré prit les choses en main :

— Selon toi, Nina ?

— Un complice, c'est la seule possibilité.

— Je lui ai déjà dit que je n'étais pas d'accord. C'est trop simple, affirma Sidney.

— Comment ça, trop simple ?

— Je partage l'avis de Sidney, Neuvaine a lancé un défi à ses lecteurs. Si c'était ça…

— J'ai pensé la même chose. Et toi, Martin ?

— Ben, je serai tenté de dire Pauline Saint-Christophe. Elle le tue après qu'il est allé à la boulangerie, cache le corps et le déplace le lendemain pour le maquiller en suicide en réalisant l'installation avec tous les nœuds. Le problème, c'est que Pauline a été formellement identifiée dans Paris intra-muros et que je ne vois pas pourquoi elle aurait menti lorsqu'elle a confessé son crime, donc… pour moi, la seule solution c'est… un jumeau ; c'est l'unique possibilité crédible, selon moi.

— Moi aussi, affirma Sidney. Vous êtes d'accord, chef ?

— Non, il y a une interview…

— … dans laquelle il dit que le coup du jumeau, c'est pour les tocards ! Je leur ai déjà expliqué mille fois, dit Nina.

— Oui, mais dans quelle réalité l'a-t-il dit ? demanda Martin.

— Développe.

— Vous partez du principe que l'on peut faire confiance à Neuvaine, alors qu'il pourrait très bien raconter n'importe quoi, comme Paula.

— Je ne te suis pas ; elle expose pourtant de nombreux évènements qui correspondent à des faits réels, comme l'anecdote de Saint Thomas.

— Ce sont des éléments qui sont vrais dans notre réalité, mais dans la sienne, beaucoup de choses sont fausses. Par exemple, sa maison dans le Sud-Ouest, c'est un ramassis de conneries. Les pavillons Clérambault, Claude et Moreau sont des bâtiments de l'hôpital psychiatrique de Cadillac. La procédure de cooptation qu'elle dépeint correspond aux processus d'internement de l'établissement dans notre réalité, mais cela signifie que tout ce qu'elle raconte à Lina Rochas, elle l'a peut-être…

— … inventé… oh mon Dieu, dit le balafré en s'asseyant sur sa

chaise, comment j'ai pu manquer ça ? C'est si évident…

— Nous non plus, on n'avait rien vu, chef.

— Oui, mais cela remet totalement en cause toutes les hypothèses concernant le joggeur, car, de nouveau, peut-être que tout ce qu'elle décrit…

— … provient de son imagination, conclut Martin. C'est mon avis.

— Que croire dans ce cas ? Qui croire dans ce cas ?

— Je pense qu'il est temps d'arrêter de faire des suppositions et que tu confrontes Neuvaine, affirma Sidney. Tu dois aller le voir. Tu t'y sens prêt ?

— Non, pas vraiment, mais de toute façon, je comptais lui rendre une petite visite pour évoquer un autre sujet avec lui.

— Alors, fonce dans ce cas.

Tandis que Neuvaine le regardait dans le blanc des yeux dans le parloir de la prison de la santé, sans qu'il l'explique vraiment, le balafré avait l'impression qu'il s'apprêtait à lui faire ses adieux. Le teint de l'écrivain semblait bien terne et son regard, lui, paraissait morne. Les poches sous ses yeux soulignaient ses traits émaciés par la fatigue ; physique, mais aussi mentale. Depuis que l'écrivain était incarcéré au centre pénitentiaire, il mangeait peu, parlait peu et écrivait beaucoup. Sa dernière œuvre en date correspondait à sa lettre d'aveu, dans laquelle il admettait être l'auteur du crime, perpétré par simple jalousie. Aussi, il était très étonné de voir le balafré lui rendre visite :

— J'ai donc la réponse à ma question.

— À laquelle ?

— Le jour du procès, je vous avais demandé si cette vérité vous satisfaisait. Il semble que non.

— Vous non plus, on dirait.

— C'est-à-dire ?

— Je trouve que pour quelqu'un qui vient d'avouer son crime, vous paraissez tourmenté.

Neuvaine l'observa avec attention durant plusieurs secondes.

— Tout ce qui m'importe, c'est que Clarisse ne soit pas inquiétée. Pourquoi êtes-vous venu me voir, capitaine Baron ?

— Pour deux choses. La première se nomme Cyril Vincent. Vous vous souvenez de lui ?

— Oui, ce crétin m'a laissé quelques souvenirs.

— Je pense que le soir où il a tué Arthur, vous lui avez suggéré de le faire. Niez-vous ?

— Non.

— Pourriez-vous porter ces informations à la connaissance de la justice, s'il vous plaît ?

— Je vais y réfléchir. C'était quoi la deuxième chose ? J'espère qu'elle se révélera nettement plus intéressante.

— C'est à propos de votre livre *Réalités*. J'aimerais que vous m'expliquiez qui est allé faire le footing à la place de Benoît Forestier.

— Juste comme ça ?

— Qu'est-ce que cela vous coûte de me fournir cette information ?

— Cela me coûterait beaucoup. De plus, si je vous donne la solution, vous ne pourrez pas vous rendre compte de votre erreur.

— Quelle erreur ?

Neuvaine ne répondit pas, puis le toisa avec dédain :

— Vous êtes donc aussi stupide que tous mes lecteurs.

— Vous êtes si brillant… regardez-vous un peu : un génie derrière les barreaux.

— L'inconnu de la Seine, lui, avait compris.

Le balafré se figea :

— C'est-à-dire ?

— Va falloir vous creuser les méninges, *smart boy*.

— Ce n'est pas un jeu, monsieur Neuvaine

— Si, c'est un jeu et j'ai perdu.

— Oui, mais il est fini. Le temps de me dire la vérité est venu.

— Laquelle ?

Neuvaine sourit.

— Donnez-moi un indice au moins.

— Capitaine Baron, j'ai sincèrement peu d'estime pour vous, mais vous êtes le seul à avoir saisi une chose essentielle.

— Quoi ?

— Que tout se trouve dans le livre. Pour comprendre tous les tenants et aboutissants de cette affaire, vous allez devoir compléter le puzzle que vous avez débuté. Sur ce, je vous souhaite une très bonne journée.

L'homme de lettres se leva pour quitter le parloir dans un silence assourdissant.

Perplexe, le balafré déambula le long de la prison de la Santé. Beaucoup de questions se bousculaient dans sa tête. Il avait simplement la réponse à l'une d'elles : pourquoi Neuvaine avait-il fait ses aveux ? Pour protéger Clarisse, assurément. L'écrivain condamné préférait endosser seul l'entière responsabilité du crime plutôt que de prendre le risque que sa muse bien-aimée soit inculpée.

Ensuite, l'auteur semblait sous-entendre que l'inconnu de la Seine, sa némésis, avait compris quelque chose que lui et les autres lecteurs n'avaient pas saisi. De quoi s'agissait-il ? Mystère. Une phrase prononcée par Neuvaine l'avait également interpellé. *Si, c'est un jeu et j'ai perdu.* L'écrivain parlait comme si l'inconnu de la Seine, cet homme sauvagement abattu, avait gagné la partie face à lui. Qu'est-ce que tout cela signifiait ?

Une chose était sûre néanmoins : cette affaire était loin d'avoir livré tous ses secrets et la lecture du livre était la clé. Le balafré avait hâte de rentrer pour poursuivre sa lecture ; il avait cependant peur. Peur de ne jamais comprendre ce que Neuvaine refusait de lui révéler, peur de ce qu'il allait découvrir s'il parvenait à démêler les nœuds de cette affaire. Cette dernière était jugée, Neuvaine était condamné, avait fait des aveux, mais il se rendait compte qu'il ne connaissait toujours pas l'identité de l'inconnu de la Seine. Depuis le début de cette enquête, le capitaine avait l'impression de marcher dans un tas de mensonges et

de contre-vérités. Où se cachait donc la vérité, la vraie ? Où ?

Ses jambes l'avaient ramené chez lui, dans le marais. Il se déshabilla, prit une douche pour s'absoudre de l'odeur de la prison qui lui collait à la peau et se réfugia dans son lit. De nouveau, ce soir, il ne mangerait pas ; il se nourrirait des écrits de Neuvaine.

— Vous avez quand même eu le cran de revenir ? demanda Paula, de nouveau vêtue de sa camisole de force.

Lina Rochas toisait Paula Auvienne sans répondre.

— Mais je sais pourquoi vous avez fait machine arrière.

— Pourquoi ?

— Pour satisfaire votre insatiable curiosité. Vous avez pensé que la colère que vous ressentiez à mon égard suffirait à la calmer, mais sachez que rien ne dompte la soif de comprendre. Cela explique la fascination des gens concernant les cold cases. Ils n'en ont rien à cirer du sort des personnes concernées, ce qui les excite, c'est de découvrir la vérité.

— Laquelle ? demanda Lina avec un sourire méprisant.

— Ça commence à rentrer… Bref, la lecture de ce journal, vous la poursuivez ?

— Je ne vois pas l'intérêt ; je vais encore vous mettre en face de preuves accablantes et vous clamerez votre innocence…

— Car je le suis.

— C'est ce que disent de nombreux coupables.

— Ne me comparez pas à ces sous-hommes ! Lisez maintenant ou prenez la porte ! Je n'ai pas de temps à perdre et vous non plus.

— Pourquoi ? Avez-vous quelque chose de prévu ? Je pensais que votre vie se résumait à prendre des médicaments, à manger, à boire et à dormir, comme un vulgaire rat de laboratoire sur qui on teste des traitements, jusqu'à ce qu'on trouve celui qui lui convient le mieux.

— Comment osez-vous…

Lina la toisa longuement avant de déplier le journal et de poursuivre sa lecture à voix haute et surtout, à contrecœur.

Dénouement

La mort de Benoît Forestier demeure un mystère, mais les investigations écartent d'emblée la thèse du suicide. Le capitaine de la police judiciaire chargé d'enquêter décide d'éclaircir un autre point qui le dérange. Le jour du signalement du cadavre, toutes les gymnastes sont réunies chez l'une d'entre elles, ce qui leur fournit un alibi parfait. Un peu trop au goût de l'OPJ qui prend une décision radicale : il les met toutes sur écoute.

Il arrive rapidement à la conclusion que Benoît Forestier entretenait une relation avec chacune d'entre elles. Il les interroge une à une et parvient à leur faire avouer que le jour où le corps a été retrouvé, Pauline Saint-Christophe s'était absentée plusieurs heures. Dès lors, il

la convoque immédiatement au commissariat en présence de ses parents, mais ceux-ci lui révèlent qu'elle est introuvable.

L'enquêteur chevronné, qui avait demandé au procureur d'établir une réquisition judiciaire pour qu'il puisse vérifier les données numériques de Pauline, consulte les messages que lui avait envoyés la fameuse *Truth*. Il découvre ainsi que cette dernière autorisait l'accès à l'un de ses appartements parisiens situés dans le carré d'or de Paris. Après quelques recherches, le capitaine découvre que le propriétaire n'est autre que Paula Auvienne.

Torture par l'eau

L'enquête va ensuite s'accélérer. Avec l'accord du magistrat, le capitaine de police va fouiller l'appartement en question. Il retrouve Pauline Saint-Christophe, inanimée dans sa salle de bain. De nouveau, la scène de crime semble très curieuse. Nue, un sac de toile sur la tête, les mains de la mineure sont liées dans son dos à l'aide de menottes. Un système de nœuds complexe, comparable à celui utilisé pour attacher Benoît Forestier la maintient immobile dans la baignoire. Le jet de la douche, lui, se déverse sur la toile recouvrant la tête de l'adolescente.

Le capitaine coupe l'eau, détache rapidement la jeune fille et contacte le SAMU qui arrive malheureusement trop tard. Le médecin urgentiste constate le décès. Sur ordre du procureur, l'identité judiciaire vient effectuer ses prélèvements en compagnie d'un médecin légiste, qui procédera ensuite à la levée du corps.

Le procureur de la République, qui a depuis rejoint les lieux, diligente une autopsie ainsi qu'une analyse toxicologique et génétique. Cette dernière révélera la présence dans les poumons d'un œdème massif avec des zones d'emphysème. Il conclut rapidement à une asphyxie par noyade associée à une suffocation provoquée par le sac de toile trempée. Une méthode de torture, utilisée notamment lors de l'inquisition espagnole ou plus récemment à Guantánamo.

Ensuite, tout semble mener à la thèse du suicide. Selon toute vraisemblance, Pauline Saint-Christophe s'est sciemment attaché les mains avec les menottes de manière à ce qu'elle ne puisse les détacher. L'affaire en serait restée là, si le capitaine de police n'avait pas minutieusement inspecté la chambre occupée par Pauline Saint-Christophe. Il y découvre son journal intime dans lequel elle confesse l'assassinat de Benoît Forestier tout en exprimant ses inquiétudes concernant le sort que lui réservera *Truth* maintenant qu'elle « n'avait plus besoin d'elle. »

Le meurtre de l'entraîneur résolu, l'OPJ doit désormais élucider

celui de Pauline Saint-Christophe. De prime abord, la thèse de la mort volontaire ne le convainc pas. En effet, pourquoi s'infliger la méthode de la torture par l'eau pour mettre fin à ses jours ? Selon lui, il s'agirait d'une nouvelle mise à mort déguisée en suicide et *Truth* (Paula Auvienne) en serait l'auteur.

Les résultats fournis par l'identité judiciaire vont lui donner raison. Les empreintes de Paula Auvienne sont retrouvées sur les menottes attachant les mains de l'adolescente et son ADN est récupéré sur une plaie qu'elle a causée en écrasant un mégot de cigarette dans le cou de la jeune femme.

La personnalité publique est rapidement mise en garde à vue, avant d'être placée en détention provisoire. Dans l'attente de son procès, elle continue de nier toute implication dans le meurtre de Pauline Saint-Christophe, et ce, malgré des preuves accablantes.

Lina regardait l'écrivaine dans le blanc des yeux. Lassée de tout ce cirque, elle ne tarda pas à réagir :

— Vous allez aussi contester votre responsabilité dans le meurtre de Pauline Saint-Christophe ?

— Parfaitement.

— Donc, vous n'avez rien fait ?

— Je n'ai rien dit de tel. Je vous explique juste que je n'ai pas tué Pauline Saint-Christophe et que cette dernière n'a pas causé la mort de mon époux.

— Qui a éliminé votre mari dans ce cas ?

— Ça, c'est à vous de le deviner.

— Bien entendu… Et si ce n'est pas Pauline Saint-Christophe qui a tué son entraîneur, pourquoi l'a-t-elle avoué ?

— Pour vous enfermer dans sa réalité, voilà tout. Et je dois dire qu'elle y est brillamment parvenue.

— Madame Auvienne, je vous offre la possibilité de donner votre version des faits. Saisissez-la, bon sang !

— Et qu'est-ce que cela changerait ? Vous ne me croirez pas de toute façon. C'est à vous d'établir la vérité. Ainsi, vous pourrez la rétablir et vous enfuir de la grotesque réalité dans laquelle vous pataugez.

— Et cela m'apportera quoi ?

— Ce n'est pas à moi de répondre à cette question, mais je vous conseille de laisser tomber. Il est parfois mieux que certaines vérités demeurent des illusions.

— Je vais partir maintenant, madame Auvienne. Je vous remercie de m'avoir accordé du temps et… je… je vous souhaite de trouver la paix.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Tout au long de notre vie, nous ne cessons de quitter une cellule pour en rejoindre une autre. Il est temps pour moi de regagner celle de Cadillac, asséna-t-elle en se tournant vers Patrick.

Je vous invite à rejoindre la vôtre, mademoiselle.

— Je ne vais dans aucune cellule…

— Je vous l'ai déjà dit, vous êtes enfermée dans une cage dont les barreaux ont été érigés par Pauline Saint-Christophe. Parviendrez-vous à les scier ?

Ces paroles résonnaient tristement dans l'intime du balafré. Plus il lisait ce livre, plus il avait l'impression que la fiction rejoignait la réalité. Durant sa lecture, il avait eu la sensation d'être le capitaine de police qui enquêtait sur le meurtre de Forestier. Comme lui, il ne s'était jamais montré convaincu par les avancées de l'affaire. Et comme lui, il ne l'était toujours pas. *Parviendrez-vous à les scier ?* Et lui, s'était-il laissé enfermer dans une fausse réalité ? Depuis le début de l'enquête, tout le poussait à croire que Neuvaine était coupable ; et si ce n'était pas le cas ? Il avait certes fait ses aveux, mais sans préciser le mode opératoire utilisé. Le soir du meurtre de l'inconnu de la Seine, il n'avait toujours pas expliqué comment il avait fait pour tuer Victor et pour se volatiliser avec l'arme du crime, ni vu ni connu. Le savait-il seulement ? Comme Paula Auvienne, tous les éléments de l'enquête concordaient dans le sens de sa culpabilité. Mais Paul Neuvaine, comme Paula Auvienne, était-il réellement coupable ? *Capitaine Baron, j'ai sincèrement peu d'estime pour vous, mais vous êtes le seul à avoir saisi une chose essentielle. – Quoi ? – Que tout se trouve dans le livre.*

Demain, il devrait avoir une longue discussion avec ses collègues. Pour découvrir la vérité, ils devaient réussir là où tout le monde avait échoué jusqu'à maintenant. Ils devaient élucider les deux meurtres décrits dans *Réalités*.

En se levant, le balafré reçut un SMS de Sidney lui annonçant que Paul Neuvaine s'était suicidé dans sa cellule ; il avait été retrouvé pendu avec ses draps. Le procureur de la République, Clémence Violine, s'était rendu sur place et avait diligenté une autopsie qui confirmerait la thèse de la mort volontaire. Le capitaine, qui n'avait pas envie de voir l'écrivain dans cet état, chargea Sidney d'aller procéder à la levée du corps avec le légiste. C'est également elle qui assisterait à l'autopsie, quelques jours plus tard.

En arrivant au bureau, il remarqua que la baronnie arborait la tête des mauvais jours. Personne ne parlait ou plutôt, personne n'osait parler. Neuvaine s'était foutu en l'air tandis qu'il enquêtait toujours sur le meurtre de Victor, l'inconnu de la Seine. En l'absence de Sidney, une seule et même question trottait dans la tête de Nina, Martin et de leur capitaine : et s'ils s'étaient trompés ?

Cela voudrait dire qu'il aurait poussé Neuvaine, l'un des plus brillants écrivains de sa génération, à se suicider. Cela signifiait également qu'ils avaient mal fait leur travail et qu'ils avaient bien merdé.

La journée, elle, passa à toute vitesse. Ils remarquèrent à peine quand Sidney rentra et ne lui posèrent aucune question sur Neuvaine, comme s'ils craignaient que sa mort devienne bien réelle. La nuit tombait lorsque le baron décida de prendre ses responsabilités :

— Écoutez-moi tous. Je suis le seul à blâmer pour ce fiasco. Si l'un de vous me demande d'en rester là, de passer à autre chose, je vous donne ma parole d'honneur que vous n'entendrez plus jamais parler de l'inconnu de la Seine ou de Paul Neuvaine.

Ses trois collègues n'osèrent même pas le regarder, il avait les yeux baissés comme s'ils se sentaient écrasés par le poids de cette enquête. Puis, comme souvent, c'est Martin qui prit la parole :

— L'inconnu de la Seine est mort. Paul Neuvaine est mort. C'est regrettable, mais dans le fond, ça change quoi ? En quoi consiste notre travail de policier ?

— Il consiste à approfondir toutes les pistes… entama Nina.

— Quoi qu'il en coûte, conclut Sidney.

Un silence s'installa de nouveau dans la pièce.

— En revanche, capitaine. Je ne vois pas vraiment où on va.

— Je crois que, d'une manière ou d'une autre, ce livre renferme la vérité. C'est ce que Neuvaine a dit en tout cas. Pour moi, nous devons résoudre l'énigme des meurtres présents dans le roman pour comprendre ce qu'il s'est passé.

— Très bien, dans ce cas. Je veux bien rester après le travail et

autant de temps qu'il le faudra pour y parvenir, mais si ce soir, on ne trouve pas de nouveaux éléments solides, c'est fini pour moi, affirma Sidney.

— Pour moi aussi, confirma Nina.

— On vous accorde une dernière danse capitaine, serez-vous un bon cavalier ? demanda Martin avec un brin de malice.

— Dans ce cas, on n'a pas de temps à perdre, on va montrer à feu Neuvaine qu'il n'était pas plus intelligent que la baronnie. Prenez un tableau avec un feutre.

Le balafré enjoignit à Sidney de reconstituer la chronologie de la fiction et d'y ajouter tous ses éléments les plus importants. Chaque membre de l'équipe tenait son exemplaire de *Réalités* dans les mains et l'aidait à effectuer une reconstitution aussi fidèle que possible. Le jour J supposé de la mort de Benoît Forestier, le condamné à mort se rend à la boulangerie à sept heures, avant d'aller faire son footing à l'intérieur de Paris, deux heures plus tard. Il porte des chaussures de running jaune fluo, un jogging gris, un sweat de la même couleur, dont la capuche recouvre une casquette noire, qu'il avait l'habitude de revêtir pour ne pas être reconnu. Sur le tableau, Sidney ajoute la localisation de Paula Auvienne, de Pauline Saint-Christophe et de toutes les gymnastes à l'heure du crime, déterminée approximativement à l'aide de la rigidité cadavérique, mais aussi leurs positions respectives à l'heure du jogging.

Paula Auvienne se rend dans un centre commercial, situé dans les Hauts-de-Seine. Pauline Saint-Christophe, quant à elle, se trouve à Paris. Elle s'est attablée à un café, ses autres amies gymnastes se promènent également çà et là dans la capitale. Rien d'anormal, car elles y habitent toutes. En revanche, un point chiffonnait Martin :

— Il y a un truc qui me dérange, mais avant cela, nous devons décider dans quelle réalité nous allons naviguer. Celle où Auvienne dit la vérité ou celle où elle ment.

— Celle où ce qu'elle insinue est juste, précisa le balafré.

— Ce point s'avère important, car cela signifie que nous devons prouver que Pauline Saint-Christophe n'est pas la meurtrière de son entraîneur, et ce, malgré ses aveux.

— Je suis d'accord avec ça. C'est clair pour tout le monde ? demanda le balafré.

— Plus ou moins… dit Nina en hésitant.

— C'est bon pour moi aussi, dit Sidney. Qu'est-ce qui te dérange Martin ?

— Ben, on dirait que chacune des gymnastes souhaitait se construire un alibi…

— Développe.

— Je ne sais pas comment l'exprimer, mais ça donne l'impression

qu'elles désiraient être vues, comme si elles voulaient qu'on ne suppose pas que ce soit l'une d'elles qui ait fait le footing à la place de leur entraîneur.

— Ben, c'est manifestement le cas, dit Sidney ; regarde les horaires où elles ont été vues, comparé…

Sidney se figea, puis se leva comme si elle avait eu une révélation.

— Nina, file-moi les horaires où les gymnastes ont été aperçues, s'il te plaît.

Sa collègue s'exécuta.

— Maintenant, donne-moi ceux où le joggeur a été vu, je te prie.

Martin et le balafré se regardèrent en se prenant la tête à deux mains. Ils venaient de comprendre où elle voulait en venir :

— Aucune d'elles n'a fait le footing, car… elles… elles l'ont toutes fait ! affirma Sidney.

— Quoi ? dit Nina.

— Elles… elles se sont relayées…

— Putain de merde, mais c'est tellement évident ! pesta Martin, comme s'il était énervé que pour une fois, Sidney trouve la solution avant lui.

— En fait, chacune d'elles a parcouru une portion du trajet avant de se changer et de se créer un alibi en ayant une interaction avec un vendeur, un commerçant, un bibliothécaire ou un gérant de bistrot. Cela explique pourquoi Neuvaine a indiqué avec précision tous les horaires où elles ont été vues. En regardant le schéma, c'est limpide. C'est simple, mais absolument…

— … brillant, dit Martin.

— Mais attendez, ce que je viens de comprendre, qu'est-ce que cela implique ? s'enquit Sidney qui n'arrivait pas à reconstituer le puzzle dont elle avait trouvé une pièce essentielle.

— Cela signifie que Pauline Saint-Christophe est complice du meurtre, mais qu'elle ne l'a pas perpétré. Qui, dans ce cas ? demanda Martin.

— Paula Auvienne ! asséna le balafré.

Tout le monde le regardait, pantois.

— Il va à la boulangerie pour récupérer le petit-déjeuner à la demande d'Auvienne. Elle veut qu'il soit vu avant qu'elle ne le tue en lui faisant ingérer de puissants médicaments qui seront retrouvés dans les analyses toxicologiques. Puis elle se rend dans un centre commercial pendant que les cinq gymnastes réalisent le footing à tour de rôle, comme le leur a expliqué Pauline Saint-Christophe. Cette dernière, qui est la marionnette d'Auvienne, a convaincu ses autres amies en leur avouant que Forestier couchait avec chacune d'elles.

— Ensuite ? demanda Nina, véritablement choquée par ce qu'elle entendait.

— Le lendemain, Saint-Christophe et Auvienne déplacent le corps sur les berges de la rivière de l'Oise, non loin de Persan. Ensemble, elles réalisent la mise en scène et rentrent à Paris. Auvienne se crée son second alibi tandis que celui de Saint-Christophe est confirmé par ses copines. Un crime parfait, enfin presque…

La baronnie observait son chef avec respect, car désormais, cela allait trop vite pour eux. Cantonnés au rôle de spectateurs, ils savaient qu'à partir de maintenant, ils se contenteraient de poser des questions :

— Capitaine, dans ce cas qui a assassiné Pauline Saint-Christophe ?

— Si nous demeurons dans la réalité d'Auvienne, cela signifie qu'elle n'a pas menti. Pauline Saint-Christophe n'a pas tué Forestier et Auvienne n'a… n'a pas causé la mort de Pauline Saint-Christophe, dit le balafré tremblant.

— Chef, ça va ? s'enquit Sidney.

Il ne répondit pas, car il se trouvait bien loin maintenant :

— Paula Auvienne n'a pas tué Saint-Christophe. Elle s'est suicidée…

— Quoi ?

— Elle a maquillé son suicide en meurtre et comme elle a avoué le crime de Forestier, tout le monde s'est laissé enfermer dans sa réalité…

— Chef, vous vous basez sur quoi pour dire ça ?

— Sur la parole de Neuvaine, enfin d'Auvienne, dit-il en clignant les yeux, comme si c'était douloureux. Je pense que Neuvaine s'est inspiré d'un fait réel. Contacte le boucher et demande-lui s'il existe un exemple de suicide par torture par l'eau, déguisé en meurtre dans la littérature médico-légale.

— Mais… ce n'est pas possible.

— Appelle le boucher tout de suite ! rugit le balafré.

Tandis que Martin pianotait sur les touches de son téléphone fixe, le policier avait la sensation de percevoir la tonalité qui battait au rythme de son cœur. Il espérait se tromper, mais l'implacable rigueur de Neuvaine s'apprêtait à sonner le glas. Concentré à définir la prochaine action, le capitaine n'entendit pas ce que Martin échangea avec le médecin légiste :

— Chef ? Chef ? Vous m'entendez ?

— Oui… Oui, je t'écoute.

— C'est bien ça. Ça s'est passé en Italie, la victime était un étudiant de 22 ans.

Le balafré ferma les yeux gravement. Sans qu'il sache ce qu'elles renfermaient, des larmes coulèrent sur ses joues :

— Vous… Vous comprenez ce que cela veut dire ?

Ils se regardèrent tous dans l'incompréhension.

— Cela signifie que Victor, l'inconnu de la Seine avait compris ce

que nous venons de comprendre. Il a utilisé la propre intrigue de Neuvaine… pour… pour nous enfermer dans sa réalité. Dans celle-ci, Neuvaine l'a assassiné de dix-neuf coups de couteau, mais en fait…

— Attendez, vous voulez dire que…

— Je veux dire que la première hypothèse émise par Martin était juste. Victor a utilisé le même subterfuge que Pauline Saint-Christophe et nous sommes tombés dans le panneau comme des idiots. L'inconnu de la Seine s'est donné la mort !

— Chef, si ce que vous dites est vrai…

— Paul Neuvaine était innocent, déplora le baron.

Cette fois, ce fut lui qui baissa la tête.

Le balafré et ses ouailles étaient encore sous le choc. Ils avaient fait condamner un homme, certes peu scrupuleux, mais qui était peut-être innocent. Pire, l'écrivain avait mis fin à ses jours. Si l'analyse de leur capitaine était avérée, ils auraient la mort de celui-ci à jamais sur leur conscience. De plus, c'était leur réputation ainsi que la crédibilité de la baronnie qui étaient en jeu. Ainsi, ils devaient faire toute la lumière sur cette sordide affaire. Un peu déboussolés, les membres du groupe criminel ne savaient plus dans quelle direction aller. Comme souvent, c'est le baron qui serait à la manœuvre :

— On va se mettre dans la réalité de Neuvaine maintenant. On va partir du principe qu'il est innocent et que l'inconnu de la Seine a maquillé son suicide en meurtre. Tout d'abord, nous devons rendre cette théorie crédible. Pour cela, nous allons répondre à plusieurs questions. Pour commencer, est-ce que les angles des coups de couteau valident la thèse de l'automutilation ?

— Les plaies étaient orientées vers la gauche et l'inconnu de la Seine était vraisemblablement droitier, dit Martin.

— A-t-il pu se les infliger lui-même ?

— En théorie, oui.

— Poursuivons. Si on part du principe qu'il s'est tué lui-même, cela signifie qu'il a trouvé un moyen de se débarrasser de l'arme. Ma question est : comment a-t-il fait, après s'être asséné dix-neuf coups de couteau ? Il aurait dû être inconscient, non ?

— On devrait peut-être appeler le boucher, pour savoir si c'est possible d'un point de vue médico-légal.

— On pourrait faire ça, mais nous ne suivrions pas le même chemin que Victor. S'il a décidé de mettre en place un tel plan, il avait des certitudes et ces dernières proviennent sans doute…

— D'un cas similaire, dit Martin en pianotant sur son téléphone portable.

Une minute s'écoula dans le silence le plus complet.

— Je trouve plusieurs cas où l'endommagement de la trachée ou des veines jugulaires n'inclut pas nécessairement un décès rapide. Un exemple de 1994 évoque le cas d'un homme qui succomba trente minutes après s'être tranché la gorge à l'arme blanche. Un autre exemple de 2006 parle d'un individu, mort huit heures après s'être coupé la gorge et perforé sa veine jugulaire. Il a le temps de s'habiller chaudement, de sortir de chez lui pour effacer les traces de sang et de regagner son domicile. L'homme est ensuite victime d'une importante hémorragie causant un choc hypovolémique, ce qui le pousse à vider une bouteille d'eau pour étancher sa soif. Il est retrouvé mort le

lendemain matin à sept heures.

— Pas mal, mais nous avons besoin d'un meilleur exemple, car l'inconnu de la Seine s'est quand même infligé dix-neuf coups de couteau. Dix-neuf, pas un ou deux. D'ailleurs, si cette théorie est juste, il l'a fait pour que la thèse de l'homicide soit immédiatement retenue.

— Oh putain… oh putain…

— Quoi Martin ?

— J'en ai trouvé un où un individu s'est donné dix-neuf coups de couteau. Au début, les enquêteurs avaient également pensé à un meurtre. Capitaine, les plaies sont orientées de la même manière !

— Rien d'illogique, l'inconnu de la Seine n'aurait jamais fait cela sans s'appuyer sur un exemple concret. Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— La police judiciaire était sur le point de classer l'affaire sans suite, avant de consulter les caméras de vidéosurveillance présentes sur la voie publique. Ils ont pu clairement voir la victime s'automutiler.

— Elle s'inflige elle-même les dix-neuf coups de couteau ?

— Absolument.

— Combien de temps demeure-t-elle consciente ?

— Euh… Quatre à six minutes.

Le balafré s'assit sur sa chaise.

— Donc, Victor avait quatre à six minutes pour se débarrasser de l'arme du crime dans l'intimité de ce putain d'angle mort, dit le balafré.

Le capitaine de police n'ajouta plus rien. Il se mura dans le silence, puis croisa ses deux mains et les plaça au niveau de sa bouche. Il réfléchit pendant quelques minutes, puis émit un rire sarcastique :

— En fait, maintenant que je mène cette enquête, libéré du joug de Victor, tout est tellement plus clair… Nous sommes partis du principe que lui ou le complice avait fait disparaître l'arme blanche le soir du vrai faux homicide, mais il a très bien pu dissimuler le couteau et demander à un complice de venir le chercher ensuite.

— Cacher l'arme, mais où ?

— Dans l'endroit auquel nous n'aurions jamais pensé, car nous étions aveuglés par la théorie du meurtre. Sur le pont, tout simplement.

— Quoi ?

— Patron, ça n'a pas de sens. Il avait reçu dix-neuf coups de couteau, comment aurait-il pu cacher l'arme sur le pont qui était bien trop haut pour lui ?

— Un aimant. Un aimant était présent sur le pont. Un aimant puissant et placé de manière à ce que nous ne le voyions pas. Il avait six minutes pour essuyer le couteau sur ses vêtements et pour envoyer

l'arme blanche sur l'aimant qui se trouve également dans l'angle mort de la caméra. Son complice est venu le récupérer après la fin de notre surveillance permanente du pont. Il a ensuite caché le couteau dans le double-fond de la toile.

— Attendez ! Si c'est vrai, je devrais pouvoir vérifier ça avec les enregistrements de vidéosurveillance. Le complice est forcément présent dessus. D'ailleurs, pour les obtenir, une commission rogatoire sera nécessaire, affirma Sidney.

— Je verrai ça avec le juge Fournier, mais je pense savoir qui est le complice.

— Le détective qu'il a employé ? se risqua Nina.

— Non, à mon avis, c'est la seule personne qui avait facilement accès au tableau…

— Qui ?

— Clarisse Nichols.

Cinq jours. Sur les instructions de Victor, Clarisse Nichols était venue récupérer le couteau cinq jours après l'enterrement de Victor. L'inconnu de la Seine avait caché un aimant sur le pont ; le balafré, accompagné de ses ouailles, s'était rendu sur les lieux durant cette nuit agitée et avait détecté le dispositif, placé pile dans l'angle mort. Il avait ensuite consulté les images de vidéosurveillance. On y apercevait la peintre venir effectuer un premier repérage nocturne le lendemain des funérailles de l'inconnu de la Seine. Hésitante et visiblement stressée, elle avait rapidement quitté les lieux. Elle était revenue quelques jours plus tard et, cette fois, elle avait eu le courage de récupérer le couteau, en respectant les instructions ante-mortem de Victor. On la voyait donc descendre sous le pont et disparaître dans l'angle mort. Elle avait dû décrocher le couteau à l'aide d'une perche ou munie d'un quelconque objet long. Enfin, cela, le balafré ne pouvait que le supposer ; il devait désormais interroger la fautive.

La retrouver ne fut guère difficile, car elle habitait toujours dans la même péniche. De nouveau amenée dans les locaux du tribunal de Nanterre, de nouveau mise en examen, mais cette fois en présence de son avocate, elle devait maintenant mettre un point final à toute cette histoire :

— Très bien. Et comment avez-vous récupéré le couteau ?

— À l'aide d'une perche rétractable. Il était recouvert d'une matière plastique sombre et déchirée de toutes parts, je ne savais pas ce que c'était…

— Il s'agissait des gants de Victor. C'est pour cela que nous n'avons pas retrouvé ses empreintes digitales sur le couteau et que nous ne l'avons pas remarqué sur le pont. Poursuivez.

— Ah d'accord… Je l'ai ensuite caché dans mon sac à dos, je suis rentrée chez moi, j'ai retiré le plastique dessus et l'ai dissimulé dans le double-fond du tableau, comme me l'avait dit Victor.

— Très bien. Quelles autres instructions vous a-t-il données avant son suicide ?

— Il m'a prié d'acheter un téléphone portable à une heure précise en m'indiquant l'adresse du magasin ; je devais ouvrir une ligne sous un faux nom : Fiodor Dostoïevski. Ensuite, quand Paul est parti à Bruxelles, Victor m'a demandé de ne pas répondre au téléphone quand il me contacterait. J'avais pour mission de m'appeler moi-même avec le téléphone « Dostoïevski » chaque fois que Paul tentait de me joindre. Puis quelques semaines plus tard, j'ai feint de trouver le cellulaire au sol lors d'une de nos promenades.

— Et c'est vous qui l'avez revendu sur internet en utilisant le

compte *BestDeal* de Paul Neuvaine ?

— Oui, c'est bien ça. Je lui ai dit que cela me permettrait de me faire un peu d'argent et que je n'avais pas de compte ; il a accepté.

Le balafré se tut pour la regarder longuement.

— Clarisse, pourquoi avez-vous fait cela ? N'aimiez-vous pas Paul Neuvaine ?

— Je l'aimais, oui, mais il m'étouffait également. Quand Victor m'a demandé de l'aider, il m'a promis qu'après, Paul ne pourrait plus m'importuner et qu'il ne lui ferait pas du mal. Lui en prison, je pouvais garder le contrôle de la situation, j'aurais pu aller le voir tout en conservant la péniche.

— C'est charmant, vraiment… Vous savez, je pense que Neuvaine avait compris ce qui s'était passé et s'il n'a rien dit, c'est sans doute pour vous protéger. Il a saisi ce que vous aviez fait, mais il vous aimait tellement qu'il vous a pardonné.

Clarisse Nichols préféra baisser ses yeux larmoyants.

— Vous pensez vraiment qu'il avait tout saisi ?

— Oui. Avec l'histoire du téléphone.

— Donc… donc… s'il s'est foutu en l'air… c'est… c'est… à cause de moi. Il a compris le rôle que j'avais joué dans cette affaire et que j'avais aidé Victor à le piéger. Oh, mon Dieu, oh, mon Dieu, répéta-t-elle tandis que les larmes dévalaient ses joues.

Le balafré l'observa avec un regard compatissant avant de reprendre.

— Tout à l'heure, vous avez affirmé que Victor avait d'autres motivations que la simple vengeance. Pourriez-vous m'en dire plus ?

— Je l'ai aidé à les rejoindre.

— C'est qui *les* ?

— Je n'en sais rien. J'ai simplement respecté son souhait.

— Quel souhait ?

— Il ne s'est pas montré très clair, il m'a juste dit qu'il avait hâte de rejoindre ses autres muses dans l'au-delà…

— A-t-il évoqué ce sujet de nouveau ? Pourriez-vous me fournir plus de détails ?

— Non, désolée.

— Merci pour vos réponses ; deux collègues à moi vont poursuivre votre interrogatoire.

— Pourquoi ?

— Parce que j'en ai assez entendu.

— Mais… mais… j'ai quelque chose à vous avouer.

— C'est-à-dire ?

— Victor m'a expliqué ce que je devais faire si ça tournait mal…

Le balafré se figea. Frustré, il avait l'impression d'avoir toujours un coup de retard.

— Je vous écoute.

— Je peux vous aider concernant plusieurs enquêtes criminelles.

— Vous pourriez être plus précises ?

— Je parle de meurtres, d'affaires non résolues.

Le balafré décocha un rapide regard au miroir sans tain. Que cela signifiait-il ? Qui était ce putain de Victor ?

— De quelle affaire s'agit-il ?

— Allez-vous pouvoir m'éviter la prison ?

— Comment ça ? Vous avez regardé trop de films américains, je crois. Votre avocate pourra tout au plus mentionner votre intervention durant votre procès et je confirmerai que vous nous avez aidés. Ensuite, vous bénéficierez de remises de peine si vous vous comportez bien en taule.

— C'est tout ce que vous pouvez faire ? demanda l'avocate.

C'était la première fois qu'elle intervenait depuis le début de l'interrogatoire. C'était une jeune avocate commise d'office – Clarisse n'avait pas les moyens de se payer plus –, mais la petite brunette comptait bien profiter de cette affaire pour faire parler d'elle.

— Je ne peux rien faire de plus et vous le savez très bien, maître. J'évoquerai avec honnêteté sa contribution à l'enquête. Après quoi, la cour décidera.

— Vous et le juge d'instruction Fournier changerez peut-être d'avis quand vous saurez ce que ma cliente souhaite vous confesser. Dites-leur ce que vous m'avez expliqué, madame Nichols.

— Je possède des informations sur les disparitions d'Émilie Sainsily et de Liliane Thérésine, pour commencer.

Pour commencer. Cette phrase glaça le sang du balafré qui en avait pourtant vu d'autres. Il fut tellement sonné à l'écoute de ses deux patronymes ultra-médiatisés qu'il n'osa pas répondre. La première nommée était une adolescente de quinze ans, demeurant à Saint-Babel, dans le Puy-de-Dôme. Elle avait disparu en prenant le bus pour se rendre au Collège de Verrières, à Issoire. L'alerte avait été immédiatement déclenchée, sans succès. Liliane Thérésine, elle, était une jeune fille qui avait disparu aux environs de Genay, dans le Rhône. Qu'est-ce que Victor avait-il à voir avec ces deux mineures ?

Il allait reprendre la parole quand le juge Fournier pénétra dans la pièce. L'air grave, il s'assit au côté du balafré sans mot dire. Le magistrat connaissait très bien ces affaires, car elles se trouvaient dans son portefeuille d'enquêtes non résolues :

— Que savez-vous à propos de ces disparitions ? demanda-t-il sèchement.

— Avant cela, je pense que nous devrions définir le cadre dans lequel ma cliente sera jugée, affirma l'avocate.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Nous ne sommes peut-être pas aux États-Unis, mais il existe la procédure de comparution sur reconnaissance préalable de culpabilité.

— Maître, ne soyez pas ridicule. Cette procédure concerne les délits assortis d'une peine inférieure à dix ans. Votre cliente a participé à un complot très élaboré pour faire injustement condamner un homme, qui s'est suicidé en plus !

— Elle n'a tué personne que je sache. Dans tous les cas, ma cliente, qui s'est montrée très coopérative, usera de son droit au silence jusqu'à la proposition de peine formulée par le procureur de la République, dit-elle en croisant les bras.

Le juge Fournier se leva en indiquant au balafré de le suivre. Ils rejoignirent Sabine et Samantha qui n'avaient rien raté de la scène :

— Elle nous tient, on dirait.

— Et pas qu'un peu ! pesta Fournier. Elle a bien préparé l'entretien avec Nichols.

— On fait quoi ? demanda le balafré.

— J'appelle le procureur de Paris, Clémence Violine, pour connaître son avis sur le sujet. Si elle est d'accord, on fait une proposition.

Il quitta la salle durant une heure. Soixante minutes qui parurent très longues au balafré, qui se demandait si Clémence accepterait un tel marchandage. Il songea aussi au fameux verre qu'ils n'avaient jamais pris. S'il avait voulu, il aurait pu partager tant de choses avec cette femme ; ils auraient pu fonder un foyer dans lequel Camille se serait épanoui ; ils auraient pu voyager pour sentir le monde vivre ; ils auraient battu le pavé de la Ville Lumière en quête d'expositions, de pièces de théâtre, de festivals ; ils auraient pu s'endormir côte à côte en lisant le même livre ; ils auraient pu ne plus se sentir seuls, mais écoutés, épaulés, aimés, chéris ; ils auraient pu faire tellement de choses… Le balafré les visualisait actuellement. C'étaient ses mythofabrications à lui, car il ne se mentait qu'à lui-même, en ayant bien conscience, qu'elles faisaient partie d'une réalité inaccessible. Le bruit de la porte qui s'ouvrit l'en expulsa manu militari.

C'était le juge Fournier ; il avait l'air dépité, car du haut de sa trentaine d'années, cette jeune avocate avait obtenu ce qu'elle voulait. Son regard suffit à indiquer au balafré qu'il était temps de retourner dans la salle d'interrogatoire :

— Sept ans avec possibilité de remise de peine, annonça le juge. Je précise que la procédure de CRPC ne sera déclenchée à la demande du procureur qu'en cas de véracité des informations fournies.

— Et je dois vous croire sur parole ?

— De deux choses l'une. La première, je vous rappelle que cet entretien est filmé. Ensuite, nous sommes au mieux dans une zone grise et au pire, dans le triangle des Bermudes du droit pénal français, donc nous allons devoir nous faire confiance un minimum.

— Cinq ans avec remise de peine.

— Vous savez c'est quoi le problème des gens comme vous ?

— Non, c'est quoi ?

— C'est qu'ils oublient parfois que la patience de gens comme moi a des limites, asséna le juge Fournier en se levant. Clarisse Nichols, je vous place en dét…

— Doucement, doucement… Nous acceptons l'offre.

Le juge Fournier se rassit brutalement. Il s'appuya sur le dossier de la chaise et cette fois, c'est lui qui croisait les bras :

— Je vous écoute, dit-il en toisant Clarisse Nichols.

— Euh… Euh… la… la suite de chiffres écrite sur le morceau de papier de Victor n'était pas qu'un numéro IMEI, comme je l'ai lu dans la presse. C'étaient aussi des coordonnées GPS.

Le juge Fournier et le balafré se regardèrent gravement, car cette piste avait déjà été explorée, sauf qu'à l'époque, les moyens déployés s'étaient avérés bien succincts. Aujourd'hui, tout serait différent. Cependant, les deux collaborateurs ne festoyèrent pas en apprenant la nouvelle. Ils redoutaient sans doute ce qu'ils allaient trouver à l'endroit mentionné.

— Vous avez dit : « pour commencer ». Que sous-entendiez-vous ?

— Je n'en sais rien, c'est ce que Victor m'a ordonné de dire, répondit-elle comme un automate un peu cassé par les évènements.

— Merci, madame Nichols. Je vous place donc en détention provisoire dans l'attente de votre procès qui pourrait se dérouler selon la procédure de la CRPC. Le procureur de la République vous fera une proposition de peine que vous serez ensuite libre d'accepter ou non pendant un délai de dix jours. Le cas échéant, le procureur saisira le tribunal pour une audience d'homologation. Je vous laisse vous entretenir avec votre avocate quelques minutes avant votre placement au dépôt, dit le juge Fournier en se levant précipitamment pour quitter la pièce.

— Au… au dépôt ?

— Oui, madame Nichols ; en attendant son procès, on ne va pas en colonie de vacances ! Avec un peu de chance, vos geôlières seront des bonnes sœurs. C'est un des rares privilèges d'être une femme dans le milieu carcéral ! Vous avez d'autres questions ?

— Non… non… ça ira…

Tant mieux, songea le juge en quittant les lieux, pour de bon cette fois. Le balafré l'imita. Le magistrat et le policier rejoignirent Samantha Sébastopol et Sabine Boulanger de l'autre côté du miroir sans tain :

— N'avions-nous pas déjà envoyé une équipe de gendarmes afin qu'elle inspecte les lieux ?

— Oui, cela a été fait, mais sans chien, sans hélicos, sans moyens

quoi ! À l'époque, nous donnions peu de crédit à cette hypothèse. La piste du numéro IMEI semblait bien plus précise.

— Peu importe, où cela se situe-t-il ?

— Dans les Gorges de la Loire. En Auvergne-Rhône-Alpes, le commandant de région-groupement est Dimitri Loubière, si je me souviens bien…

— Je le contacte immédiatement en lui demandant de déployer des moyens bien plus importants. Cette fois, nous ne devons rien rater. Vous y allez tous les trois et le capitaine Baron sera chargé des recherches. Foncez !

Paris, le 19 mars 2023

Au couteau. La Loire s'était frayé un chemin dans le plateau granitique qui sépare les monts du Forez et le massif du Pilat au couteau. Le fleuve sculpteur y avait forcé le passage, creusant des gorges dont les bords escarpés accueillaient landes, falaises et forêts. La vue des méandres légèrement enneigés de la Loire hypnotisait Cédric Baron, n'étant pas sans lui rappeler la balafre qui habillait son visage. Bien tristement.

Il se trouvait dans la région Auvergne-Rhône-Alpes, dans la réserve naturelle régionale des gorges de la Loire. Les coordonnées GPS laissées par Victor désignaient ce lieu. Cette fois, le juge Fournier n'avait pas lésiné sur les moyens. En plus de ses effectifs, un laboratoire mobile, cinq experts de l'Institut de recherche criminelle de la Gendarmerie nationale (IRCGN) et quatre gendarmes du Groupe national d'investigation cynophile (GNIC) avaient été mobilisés. Ces derniers, munis d'un berger malinois, d'un berger allemand et de deux Springers Spaniel avaient été sollicités pour ratisser la zone sous la supervision d'un capitaine de gendarmerie, du balafré, et sous le regard attentif des capitaines Boulanger et Sébastopol. À l'aide d'un plan, ils avaient d'abord minutieusement analysé les lieux, avant de définir la marche à suivre. Ainsi, la battue débuta tôt le matin et le balafré, frigorifié, portant bottes et manteau, accompagnait un adjudant de la gendarmerie, qui tenait la laisse de son Springer. Il ne pouvait s'empêcher de se demander s'il finirait par dénicher réellement quelque chose dans cette forêt.

D'une certaine manière, il en avait même un peu peur. Un tueur en série l'avait-il manipulé ? Victor, l'inconnu de la Seine, était-il le meurtrier d'Émilie Sainsily et de Liliane Thérésine ? *Pour commencer*. Était-il l'auteur d'autres crimes ? Clarisse Nichols l'avait-elle assisté dans son entreprise ? Toutes ces questions se bousculaient dans sa tête quand le Springer Spaniel, qui reniflait le sol à la recherche de restes de cadavres, s'arrêta. Il releva son museau, puis se mit à tourner autour d'un périmètre défini durant de longues minutes, dessinant un cercle dans la couche de terre. Soudainement, il gratta frénétiquement en un point précis. Le maître-chien, visiblement fier de lui, le félicita avant de lui donner une balle à mordre en guise de récompense. Pour l'animal au flair macabre, tout ceci n'était qu'un jeu :

— Ça lui arrive de se tromper ? demanda le balafré.

— Disons qu'il a 200 000 millions de cellules olfactives, soit 44 fois plus que nous, donc c'est plutôt rare ; c'est assez précis, ces bêtes-là.

— Oui, mais là, il y a une couche de terre…

— Vous essayez de vous convaincre vous-même ? Ce chien a bien

assimilé l'effluve de la mort, croyez-moi ! Quand je l'ai entraîné, je cachais son jouet dans des broussailles, sous du gazon, en plein vent ou au milieu d'odeurs parasites de gasoil. Je vais vous avouer un truc, une fois, je l'ai même dissimulé à côté d'une femelle en chaleur…

— Sans déconner ?

— Je suis on ne peut plus sérieux. À la fin de son stage de préparation, rien ne pouvait plus détourner Roch de sa mission. Il détecte une odeur suspecte à travers un bloc de béton ou sous plusieurs mètres cubes de terre.

— Ce qu'on va trouver est peut-être en vie, qui sait ? dit le balafré sans conviction.

— Désolé, Roch ne déterre que la mort.

À ces mots, un frisson parcourut son échine. Malheureusement, son collègue gendarme avait vu juste.

Ses confrères déterrèrent un cercueil sur lequel était peint un symbole qui ressemblait à une fleur de lotus ; le prénom *Émilie* était également gravé dessus. Ils l'ouvrirent et constatèrent qu'ils contenaient un squelette frêle et pas bien grand, celui d'un enfant, à n'en point douter. En observant le bassin, lui et ses collègues supposèrent que c'était celui d'une petite fille. Normalement, ils auraient dû en rester là en attendant l'intervention de l'identité judiciaire, mais le baron était bien trop impatient, sans compter qu'un détail attisa sa curiosité. Une médaille en or que portait le squelette. Muni de gants, il enleva délicatement le minuscule objet en forme de parchemin. Il lut : « Enterrez-les. »

Le balafré vacilla. Il serra l'accessoire avec force. Elle contenait peut-être les empreintes de Victor. L'inconnu de la Seine avait sans doute ôté la vie de cette fillette. L'homme en qui il avait cru, qui l'avait motivé à résoudre cette affaire coûte que coûte, à tout négliger : Clémence, sa fille et lui-même. L'homme qu'il soupçonnait d'être un père que sa famille recherchait désignait ce qu'il avait toujours combattu : un meurtrier. Pour lui, il avait fait des nuits blanches. Pour lui, il avait donné sa sueur, ses couilles, ses tripes. Pour lui, il avait tout donné.

Il se sentait trahi.

J'ai trouvé quelque chose ! héla un gendarme au loin. *Moi aussi !* cria Samantha Sébastopol.

Totalement déboussolé, le balafré prit conscience que ses pieds foulaient la terre d'un cimetière. Le cimetière de Victor, le cimetière de l'inconnu de la Seine. Et à partir de maintenant, le sien. Il avait l'impression qu'il s'enfonçait dans le sol. La culpabilité reposait sur ses épaules de tout son poids. Il avait commis de nombreuses erreurs dans cette affaire. La plus flagrante correspondait au fait qu'il avait manqué de discernement. Conséquence : il s'était laissé enfermer dans la

réalité de Victor, qui s'était servi de lui comme d'un pantin pour détruire Neuvaine. Ce qu'il avait fait. La réalité de celui-ci n'existait plus. Le balafré l'avait sauvagement enlevé à ses proches et il ne pourrait jamais réparer sa faute. Le coupable dans cette affaire, c'était aussi lui, mais dans sa réalité, il ne serait pas condamné. On ne lui reprocherait même pas son comportement et les préjugés qu'il avait véhiculés à l'encontre de l'écrivain. On le féliciterait d'avoir aidé à la résolution de tant de *cold cases*. Alors, pourquoi n'arrivait-il pas à savourer ? Parce qu'il se sentait coupable. La culpabilité désignait le ciel qui était en train de lui tomber sur la tête. Et rien ni personne ne pourrait le protéger d'elle dans cette réalité. Il ne restait donc plus qu'à la fuir.

Ce ne serait pas la première fois. Le soir de la balafre, le soir du drame, il avait déjà fui. Puis, quelques jours plus tard, il avait répété au légiste ce que sa mère lui avait dit, car pour tout dire, il ne se souvenait plus de rien. La réalité avait été bien trop dure à regarder en face. Alors, il avait fui. En vérité, la vérité, il la recevait maintenant, en pleine figure. Ce soir-là, son père avait été aussi coupable que Paul Neuvaine. De rien.

Une violente dispute avait éclaté avec sa mère et cette dernière avait récupéré un couteau de cuisine. Encore un. Elle avait ensuite sauvagement poignardé son paternel. Alerté par les cris, il s'était précipité dans le salon. Sa mère était là, les mains écarlates, arborant une alliance ornée d'un diamant de sang, offerte par un homme qui n'en réchapperait pas, car elle avait visé le cœur. Il lui avait demandé ce qui s'était passé, elle lui avait répondu que son père avait essayé de lui faire du mal. « Tu mens ! » avait-il hurlé. Elle avait insisté en lui répétant ce qu'il devrait dire aux forces de l'ordre. Pour leur bien, pour son bien. « Jamais ! », lui rétorqua-t-il à plusieurs reprises. Elle avait alors subitement saisi le couteau en lui disant qu'il ne lui laissait pas le choix et qu'il n'était pas nécessaire qu'il soit vivant lorsque la police arriverait. Dans l'incompréhension la plus totale, il ne saisit pas où elle voulait en venir et quand elle lui avait agrippé la gorge, quand la lame s'était frayé un chemin dans sa chair, à ce moment, il avait fui.

Quand il s'était réveillé, il ne se souvenait plus de rien. Il constata juste la balafre sur son visage : elle ne lui faisait pas mal, car elle n'existait pas. Détaillant les circonstances du drame avec beaucoup de précision, sa mère lui rabâcha tant de fois la même histoire qu'il avait fini par croire cette douloureuse mythofabrication.

Douloureuse, mais si douce par rapport à la vérité. Laquelle ?

Le balafré remit la médaille d'or autour du cou de la fillette, avec

soin. Il se releva chancelant. Son regard vide se porta autour de lui sur le cimetière. Les yeux baignés de larmes, il se précipita brusquement vers le Springer qui avait retrouvé la petite Émilie. Il s'accroupit en caressant délicatement son museau et en ne cessant de répéter doucement, tout doucement : « Ne t'inquiète pas, ne t'inquiète pas, avec le temps, tout va mieux. »

Table des matières

Livre Un
Livre Deux
Livre Trois
Livre Quatre